



**HAL**  
open science

## Hygiène et intimité

Lion Murard, Patrick Zylberman

► **To cite this version:**

Lion Murard, Patrick Zylberman. Hygiène et intimité. [Rapport de recherche] 670/90, Ecole d'architecture de Paris-Villemin. 1989. hal-01909055

**HAL Id: hal-01909055**

**<https://hal.science/hal-01909055>**

Submitted on 30 Oct 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

670

Lion Murard, Patrick Zylberman

## HYGIENE ET INTIMITE

novembre 1989  
rapport final

---

ECOLE D'ARCHITECTURE PARIS-VILLEMIN

## SOMMAIRE

### Hygiène

Prudence de l'hygiéniste.....	1
Le surmenage de la pitié.....	35
Notes sur l'hygiène comme science sociale appliquée.....	75

### Intimité

Du décor comme <i>cosa mentale</i> .....	87
--	----

### Annexe

<i>Vir heroicus sublimis</i> : pouvoir et stylisation de soi chez Michel Foucault.....	126
---	-----

## HYGIENE

## PRUDENCE DE L'HYGIENISTE

*Chaque petit commissaire de la santé  
aspire à se faire tyran. Or, selon moi,  
les tyrans ont toujours raison; ce sont  
ceux qui leur obéissent qui sont  
ridicules.*

*Stendhal, Mémoires d'un  
touriste*

Pour les hygiénistes, ces regimbements impies de l'opinion face à la prévention s'expliquaient aisément : l'intelligence de la chose sanitaire devait, évidemment, sommeiller dans l'esprit du public, jusqu'à ce que, grâce aux lumières répandues par l'hygiène, celui-ci sache enfin clairement ce qu'est la prévention, ce qu'elle signifie et à quoi elle sert. Quelques rochers, a dit Victor Hugo, n'arrêtent pas un fleuve; à travers les résistances humaines, les événements s'écoulaient sans se détourner. André Honnorat ne l'entendait pas autrement. "Le caractère vrai d'une législation sociale, déclarait-il en 1916, n'est pas de chercher à répondre aux aspirations individuelles de la majorité des citoyens, mais tout au contraire de chercher à sauvegarder l'ensemble de leurs intérêts

## *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

collectifs." Ce disant, il nous fait bien sentir l'utilitarisme des attitudes à l'égard de l'hygiène. "Les dispensaires, poursuivait-il, ne sont pas des salles de consultation, comme on est encore, dans le public, trop tenté de le supposer; ce sont des écoles pratiques d'éducation sanitaire où l'on s'attache à réduire, dans l'intérêt du corps social, les causes de la contagion, et où l'on s'efforce d'apprendre à l'individu, dans son propre intérêt, les moyens de lutter contre la maladie."<sup>1</sup> Mais devait-on rendre la masse des rêvasseries, des envies, des résolutions de l'opinion, - demande de soins, de protection, plus encore que de prévention, - aux illusions d'où elle émane? Problème épineux : que faire si les intérêts des particuliers et ceux de la collectivité s'entrannulent? Ou, si l'on préfère, comment promouvoir le bien commun en l'absence de toute volonté collective? Emile Duclaux, nous l'avons vu, comme Rousseau, doutait que la loi, les sanctions, de quelconques moyens coactifs fussent propres à rectifier les ondulations invincibles de l'opinion. Honorat n'était pas moins sceptique. "En réalité, notait-on avec tristesse en 1925, il n'y a pas de volonté populaire clairement manifestée au sujet des problèmes sanitaires." Et cette absence de volonté collective définit justement l'opinion, toute en méfiance et défiance, avant tout défi à l'habileté du législateur<sup>2</sup>. Pour l'intérêt collectif, la religion du public est faite : il ne veut pas être une noix sous le marteau-pilon. Au contraire, il s'inquiète d'être opprimé au nom des lois qui doivent le protéger. Les hygiénistes, il les voit venir : seule la maladie leur résiste, tout le

## PRUDENCE DE L'HYGIENISTE

reste doit ployer devant eux. On accepte donc certains moyens de protection (désinfection ou vaccination), on en repousse d'autres (déclaration, isolement). L'assentiment à la défense sanitaire, nous l'avons dit, voisine ordinairement avec le refus obstiné de toute obligation. Celle-ci semble à l'opinion d'un prix trop élevé pour les bienfaits de la prévention. De ce que le public veut bien des services spécialisés, bureaux de vaccination, services de désinfection, s'ensuit-il qu'il lui faille adhérer à la méthode de l'hygiène?

Et c'est bien de méthode, en effet, dont il s'agit. Sans doute la prévention est-elle d'abord le déploiement de moyens, d'équipements, de réglementations visant à protéger la santé publique; encore faut-il assurer la prise de ces équipements, de ces moyens, de ces règlements sur les moeurs et les habitudes, vaincre l'opinion, la changer. Mais comment? La loi demeure "l'instrument le meilleur des victoires que nous avons à remporter sur l'opinion"; cependant, "la seule obligation légale" n'est pas de nature à rendre la prévention acceptable par le public. Pour avoir "son plein effet", l'obligation doit *rendre des services*, être "en quelque sorte réclamée par l'initiative particulière et répondre par avance aux usages des individus, aux tendances des associations"<sup>3</sup>. Il lui faut s'accommoder de l'utilitarisme ambiant; cela n'est pas trop cher, et il y a tout à gagner à un tel marché. L'émergence d'une demande de

prophylaxie, au tournant du siècle, n'est-elle pas le signe de l'existence dans le public d'un intérêt conscient pour les questions d'hygiène<sup>4</sup>? Le sociologue serait peut-être en droit d'y voir une application de la théorie de l'action collective.

### **Entrepreneurs de ménagements**

Suivant cette théorie, un groupe ne se réduit pas aux personnes qui le constituent; ni la logique de l'action collective, à celle de l'action individuelle; comme l'écrit Raymond Boudon, la communauté d'intérêt, même lorsqu'elle est une donnée évidente pour chacun, ne suffit pas à provoquer l'action commune en vue de satisfaire l'intérêt de tous. La conscience d'un intérêt commun chez un certain nombre d'individus inorganisés (groupe latent) est une condition nécessaire mais non suffisante pour que le groupe se mobilise. Au contraire, en l'absence de moyens légaux de coercition ou d'incitations positives, tout s'oppose, principalement dans les groupes importants, à l'action collective en vue du bien commun, chacun étant tenté de ne pas participer, considérant que sa contribution n'aura en tout état de cause qu'une efficacité marginale, et que, de toute façon, il recueillera les bénéfices de l'action dans le cas où celle-ci serait couronnée de succès. Des mécanismes sont cependant susceptibles de provoquer la mobilisation, et parmi ceux-ci, en dehors de la contrainte, deux

## *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

qui nous intéressent ici plus particulièrement : l'offre parallèle de biens ou de services individuels par les organismes dirigeant l'action commune, ou bien l'intervention d'un "entrepreneur politique" venant de l'extérieur exprimer les intérêts et organiser les efforts d'un groupe latent<sup>5</sup>.

Les attitudes collectives vis-à-vis de la contagion corroborent tout à fait ces mécanismes décrits par la sociologie. Nous avons, précédemment, reconnu dans l'idéologie de la solidarité la présence de ces groupes latents, - les "solidarités non consenties" du solidarisme, - groupes sociaux exposés au risque sanitaire, définis par le ciment négatif de la contagion, impuissants à promouvoir par la simple agrégation des comportements individuels leur besoin collectif de protection<sup>6</sup>. Le rejet par les médecins et par l'opinion de la déclaration obligatoire des maladies contagieuses n'est lui-même qu'une des nombreuses illustrations du fameux dilemme du prisonnier. Ignorant jusqu'à quel point tous les autres sont prêts à payer leur écot pour qu'un contrôle efficace de la contagion soit mis en place, nul n'acceptera de faire seul les frais d'une mesure concourant pourtant au bien de tous. Quelque pressant que soient les dangers, nul n'est tenté de vivre en moine, en dévôt de profession, dont toutes les pensées se tournent vers le ciel de la prévention; l'intérêt de tous n'est pas forcément l'intérêt de chacun. Il y a dans l'utilitarisme de l'opinion à l'égard de l'hygiène une bonne part de ruse; c'est

## *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

une retraite qui défie l'envahisseur. Dès lors l'hygiène ne pourra obtenir l'adhésion du public à sa méthode que par la contrainte, ou par des incitations plus positives, satisfaisant les demandes de l'opinion, c'est-à-dire, comme l'a bien vu André Honnorat, fournissant au public des services individuels. C'est bien le cas des grandes ligues sanitaires, du Comité national de lutte contre la tuberculose, des ligues anti-vénériennes, de la Ligue contre la mortalité infantile, de la Ligue française contre le cancer, de la Fédération des blessés du poumon et autres, de tailles et d'ambitions diverses, qui, ne disposant pas des moyens légaux pour obliger les individus à adopter les méthodes préventives, juxtaposaient à leur fonction de lobby de l'hygiène une fonction économique et sociale en fournissant à leurs adhérents ou aux populations concernées par leurs activités des biens et des services individuels sous forme de consultations, d'établissements de cure, d'assurances, etc. A la Ligue nationale française contre le péril vénérien, par exemple, la propagande ne se concevait qu'épaulée par la création de dispensaires et de laboratoires, "pourvus d'un personnel médical d'élite recruté au concours"; de même, le Comité national de l'enfance déficiente, créé en 1930, se donnait-il pour objet d'organiser sur tout le territoire dispensaires polyvalents et consultations neuro-psychiatriques, "toute une série de services médicaux et psycho-sociaux" voués au dépistage des enfants anormaux, assurés par des médecins psychiatres choisis dans le cadre des asiles<sup>7</sup>. Valable pour les

organisations de type privé, la théorie l'est également pour les services publics, municipaux ou départementaux, chargés dans les mêmes conditions que celles-ci de fournir au public un avantage indivisible et général, salubrité, protection contre les épidémies, etc.<sup>8</sup> La théorie de l'action collective éclaire ainsi, non seulement les mécanisme sous-jacents aux attitudes collectives vis-à-vis de la contagion, c'est-à-dire, répétons-le une fois de plus, le consentement, lent, réticent, précaire, mêlé d'hostilité et d'indifférence, du public au dogme préventif, mais encore l'attitude du mouvement hygiéniste lui-même face à une obligation sanitaire dont les médecins ni le public ne voulaient à aucun prix.

Que le public consente à la méthode préventive non moins qu'aux services offerts par l'hygiène ne fait cependant guère de doute en général pour le mouvement sanitaire. Léon Bernard, par exemple, reconnaît volontiers à la Fédération nationale des blessés du poumon le mérite d'avoir placé d'emblée le "problème général de la santé publique" en première ligne de son action, devant les intérêts "si respectables" de ses membres. Fondée en 1921, cette association, la plus importante des associations spécialisées issues du mouvement des anciens combattants, proche du parti socialiste et de tendance profondément pacifiste, revendiquait, en 1930, 85 000 adhérents; elle s'attachait à suivre les malades mais aussi leurs familles, et possédait cinq dispensaires, trois à Paris,

un à Brest, et un à Nîmes; le dernier, construit rue Bobillot, était, selon ses promoteurs eux-mêmes, un "modèle du genre", qui n'avait d'équivalent nulle part. La cité de post-cure "Clairvivre", à Salagnac, en Dordogne, ouverte au début des années 1930, Léon Bernard président sa commission médicale, Albert Calmette et René Dujarric de la Rivière, conseillers de la cité, sans oublier Robert-Henri Hazemann, qui siégeait déjà au conseil d'administration de la Fédération, allait compléter ce dispositif<sup>9</sup>. Le poids de la Fédération dans le mouvement sanitaire de l'entre-deux guerres n'est donc pas à négliger. Le 15 juillet 1925, ce "puissant" mouvement avait organisé une "imposante" manifestation devant le palais du Luxembourg (fait assez inhabituelle dans les annales de l'hygiène française), tandis que les sénateurs votaient justement une loi de finances indemnisant les blessés du poumon. Dans le camp hygiéniste on louait son réalisme, parfois même, quoique du bout des lèvres, l'ampleur de sa vision organisatrice. Son cas n'est d'ailleurs pas isolé. Dès avant la mise en route des assurances sociales, de "puissants groupements organisés" s'immisçaient déjà dans les affaires de la santé publique et prétendaient "influencer très nettement" les décisions des pouvoirs publics. Les syndicats médicaux, patronaux, ouvriers participaient à l'organisation sanitaire de la population, les Bourses du travail tout particulièrement, qui, aux débuts des années 1920, avaient pris une "part active" à la lutte anti-alcoolique et anti-vénérienne grâce à un effort réel

## PRUDENCE DE L'HYGIENISTE

d'éducation sanitaire. L'"ampleur considérable" du phénomène était sans doute exagérée par la crainte, chez certains hygiénistes, de voir ainsi remettre en cause les prérogatives de l'Etat en matière de prophylaxie. Il n'en reste pas moins que ces associations témoignaient, fait nouveau, de l'existence d'une opinion publique organisée en matière d'hygiène sociale<sup>10</sup>.

Une remarque s'impose. Cette organisation des groupes latents d'usagers de la prévention est en effet contemporaine, et sans doute corrélative, de l'organisation technique de la structure gouvernementale. Ainsi voit-on la Fédération des blessés du poumon, à son VIII<sup>e</sup> congrès, à Lyon, en 1930, l'année même où Tardieu reformait le ministère de la Santé publique, prendre rang de véritable force de proposition pour l'hygiène. Me Henry Torrès, de sa voix "volumineuse de basse noble", y exposait le "programme de rénovation sanitaire, *dixit* Léon Bernard, le plus précis, le plus complet, le plus conforme aux données de la Science et de la Technique, que l'hygiéniste de carrière le plus qualifié aurait pu formuler". Selon le célèbre avocat, la Fédération se préparait à "poser devant l'opinion le problème tel qu'il doit être posé", en "mettant au service de la propagande pour la santé publique l'expérience technique que personne ne peut lui contester"<sup>11</sup>. La captation de l'opinion par le mouvement sanitaire, que l'hygiéniste appelait de ses vœux parce qu'elle lui paraissait la condition d'une organisation politique et

## *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

administrative efficace de la santé publique<sup>12</sup>, était à l'oeuvre, on le voit, dans les groupes semi-organisés d'usagers au commencement des années 1930. C'est néanmoins dès avant la guerre, lorsque l'Alliance d'hygiène sociale préparait le projet de loi sur les dispensaires qui devait être voté en 1916, que les hygiénistes avaient commencé de reconnaître que leur rôle était d'interpréter, d'agréger, de diriger, d'exploiter la demande de prophylaxie, de lui donner forme en y greffant l'idée de prévention. "Il suffit, remarquait André Honnorat, de se reporter à l'article premier de ce texte pour constater que l'objet qu'il a en vue est bien, en effet, d'éduquer les citoyens. Car le but qu'il assigne en premier lieu aux dispensaires publics d'hygiène sociale c'est de 'faire l'éducation' des malades, c'est de leur 'donner des conseils de prophylaxie et d'hygiène'. Il est entendu que ces dispensaires ont un autre rôle à remplir. Il est entendu qu'ils doivent 'assurer et faciliter aux malades atteints de maladies transmissibles l'admission dans les hospices, sanatoriums, maisons de cure ou de convalescence, mettre à la portée du public des services de désinfection du linge, du matériel, des locaux des malades, organiser pour ceux d'entre eux qui sont privés de ressources, d'accord avec les services locaux ou régionaux d'hygiène et d'assistance, des distributions de médicaments'. Mais ce rôle, concluait-il, n'est pas le rôle principal, il ne vient qu'après celui de l'éducation sanitaire."<sup>13</sup> Ainsi, poussé par l'opinion, l'hygiéniste devrait-il en même temps lutter contre elle. Il lui

faudrait dépouiller la défroque juridique et administrative, frotter ces nuages d'encre sous lesquels disparaissait l'hygiène *publique*, pour entrer dans la peau de l'"entrepreneur schumpétérien", dont le succès dépend de sa capacité à révolutionner, à réformer les routines de tous ordres, techniques ou institutionnels, en se saisissant des tendances diffuses dans l'opinion<sup>14</sup>.

L'hygiéniste a vu parfois dans la "puissance" de ces groupements d'usagers (nous justifierons ce terme dans un instant) une véritable "déviation de la politique sanitaire vers la solution de questions particulières, correspondant à ces intérêts de groupe" qui viennent à la traverse du point de vue national et général qui, selon lui, devait prévaloir en hygiène. Sous leur empire, en effet, les intérêts se particularisent. "Ici, ce sont des malades liés par une même souffrance qui poursuivent d'un commun accord les possibilités d'une cure complète. Là, ce sont des milliers d'adhérents qui s'assurent mutuellement contre les risques courus par leur santé."<sup>15</sup> Comme les papes, le mouvement sanitaire passe sa vie sur les épaules d'autrui; c'est là sa croix, non de porter, mais d'être porté. L'hygiéniste aime la prévention en raison de ce qu'elle lui donne; le public, en raison de ce qu'elle lui laisse; l'hygiéniste, parce qu'elle lui offre la possibilité de saisir et d'éduquer l'opinion; le public, tant qu'elle lui facilite l'accès aux soins, aux médicaments, à la protection. Or la satisfaction des

## *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

besoins, des usages, des habitudes individuelles de protection (satisfaction dont le pouvoir d'attraction est bien supérieur à celui des avantages individuels retirés de la prévention<sup>16</sup>) n'allait-elle pas à l'opposé d'une authentique adhésion à l'idée de prévention?

Comment cette propension utilitariste des attitudes n'aurait-elle pas profondément affecté, en effet, le cadre et la logique d'action de l'hygiène, la nature de son public et de ses institutions, son rôle vis-à-vis de ses usagers, les modalités de sa légitimité, son style d'autorité, sa praxéologie, la perception des situations et des enjeux qui commandent les conduites des acteurs collectifs et les décisions des appareils<sup>17</sup>? On devine que la structure du mouvement sanitaire ne pouvait pas ne pas s'en trouver transformée. En dépit de la diversité des contextes, les analyses que Pierre Rosanvallon a consacrées au syndicalisme sont ici parfaitement transposables. L'"universalisation pratique du modèle utilitariste" qu'il décèle dans l'évolution des relations entre les salariés et leurs syndicats, nous la voyons pour notre part à l'oeuvre, entre 1900 et la fin de l'entre-deux guerres, dans l'évolution des rapports de l'opinion au mouvement sanitaire.

Grande est la distance qui sépare l'hygiène de la Belle Epoque de celle des années 1930, ses deux grands "partis", l'Alliance d'hygiène sociale et le Parti social de la santé publique. De l'une à l'autre, c'est toute l'idée militante de la prévention, façonnée par

### *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

le solidarisme, qui cède, puis reparait, mais transformée sous l'effet du nouvel équilibre qui s'est établi entre l'opinion et le mouvement sanitaire. Honnorat parle de prévention, mais il entend prévoyance; Léon Bernard ne cesse de réclamer une véritable politique de prévention contre les maladies sociales, par quoi il désigne, lui, une médecine préventive. La prévention est pour l'hygiéniste une fiction qui lui sert à joindre les réalités du passé aux réalités de l'avenir. Rappelons brièvement l'essentiel de ce que nous avons dit au sujet de l'Alliance d'hygiène sociale. On se souvient des cercles concentriques de Mabileau : "Entre l'Etat qui représente la conscience et la raison de tous, et l'individu, qui est la poussière de ce bloc, il y a une foule de cercles concentriques intermédiaires (...) qui expriment des solidarités croissantes dans le sens de l'étendue, décroissantes aussi dans le sens de la solidité et qui s'étagent les uns au-dessus des autres". Premier cercle : les savants; puis les oeuvres de propagande; enfin, le peuple. Réseau de points-clés immédiatement rattachés à un milieu, l'Alliance s'identifiait au fond social qu'elle exprimait. "La mutualité et l'hygiène sociale, avait dit Casimir-Perier, ne font qu'un"; et Mabileau d'ajouter que, d'ailleurs, "les mutualistes se considèrent bien comme la clientèle naturelle de l'Alliance". Ce n'était pas une réalité séparée : elle tirait sa force de la masse qu'elle résumait, organisait et gouvernait à la fois<sup>18</sup>. Trente ans plus tard, changement de décor : l'idéal, qui s'exhaltait dans l'Alliance, redescend au verbiage modéré dans le Parti social de la

## PRUDENCE DE L'HYGIENISTE

santé publique. Créé en 1929, en-dehors, nous dit-on, des groupements politiques et confessionnels, sous le quadruple parrainage de Justin Godart, Léon Jouhaux, André Michelin et Edouard Toulouse, soit du radicalisme social, de la CGT, de l'industrialisme et de la psychiatrie de choc, le Parti social de la santé publique mêle les grandes lignes de force de l'entre-deux guerres : l'Etat professionnel, dit encore syndical ou corporatif, l'Etat technicien, taylorisé et "fayolisé", la "biocratie" nationale, rose ou brune (on ne sait pas très bien), sans oublier, en la personne de son premier secrétaire général, le Dr Schreiber, membre de la Société française d'eugénique, l'indispensable pincée de soupçon biologique. Tel, il figure *l'esprit social*, le rassemblement oecuménique des hommes de bonne volonté<sup>19</sup>.

Depuis 1927 Justin Godart insistait, réclamait, pressait, plaidait la cause du parti. Les tâches politiques du moment imposaient la réorganisation du ministère de l'Hygiène, qu'il avait dû quitter trois ans auparavant; un "geste" montrant aux dirigeants et à la nation que la santé prenait rang désormais de question conditionnant l'avenir du pays, voilà ce que signifierait la création du Parti social de la santé publique. C'est pourquoi, en dépit des doutes exprimés par certains, tel Jules Brisac, à cette époque directeur de l'Office public d'hygiène social, le PSSP dans son esprit devait être un parti au sens ordinaire du terme, "prendre part à la bataille électorale", ce qu'il fera d'ailleurs en 1932, de

### *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

façon à "agir directement sur l'opinion". Ainsi que l'a montré André Siegfried, la III<sup>e</sup> République a consacré avec éclat la suprématie du député. Le Sénat, les ministères, tout cela formait des institutions vénérables et utiles, qui n'en devaient pas moins s'effacer devant la volonté infrangible des élus. Partant, tout le système politique était teinté d'esprit départemental, sorte de "polyarchie d'arrondissement" dont le député, "homme local", tribun toujours en action au service des réclamations individuelles, constituait la figure centrale. En outre, grâce au scrutin uninominal, que le parlement avait rétabli en 1928, et dans lequel les conseils généraux trouvaient à la fois toutes les blandices des sens et toutes les jouissances de l'âme, l'élu ne devait rien à son parti, ni au gouvernement. Invincible dans sa circonscription, il était "l'homme redoutable que rien n'arrête"<sup>20</sup>. Maintenant, si l'on se souvient de la nature par essence locale de l'hygiène (du moins jusqu'en 1935, année où une réforme des services extérieurs de l'Etat viendra porter le premier coup sérieux à la toute-puissance des maires et des préfets), le projet de Justin Godart apparaît donc loin d'être fou. Tout au contraire, un élu hygiéniste, homme local, enraciné dans son arrondissement, libre des combinaisons politiciennes, technicien, mais technicien investi de la légitimité conférée par les suffrages populaires, réalisait le rêve, incarnait l'idéal politique du mouvement sanitaire, idéal à la fois républicain et corporatiste, d'un corporatisme du reste républicanisé dès avant la guerre<sup>21</sup>.

## *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

Le PSSP semblerait donc satisfaire aux exigences d'un véritable parti, et ainsi être à même de remplir au mieux sa fonction d'entrepreneur politique, exprimant les intérêts et organisant l'action des groupes latents d'usagers de l'hygiène. N'a-t-il pas derrière lui la masse? L'Union fédérale des anciens combattants, l'Union nationale des combattants, la Fédération nationale des blessés du poumon "sont venues à lui"; son programme est leur programme : un ministère de la Santé publique doué "des pouvoirs les plus larges lui permettant d'agir avec autorité et rapidité", "ayant à sa disposition un personnel suffisant de techniciens instruits et bien rétribués", pourvu d'un "budget proportionnel aux besoins de la nation et à la gravité de la situation démographique et sanitaire". Ce lien entre le mouvement combattant et l'hygiène sociale ne date pas des années 1930; c'est un lien d'origine, les premières associations de combattants ayant été créées, pendant la guerre, parmi les mutilés regroupés dans les centres de réforme mis en place par Justin Godart. Fortes de centaines de milliers d'adhérents, représentant, selon Antoine Prost, près du quart de l'électorat, elles fournissaient au PSSP une masse à dominante populaire, surtout rurale, mais où ne manquaient ni les classes moyennes, voyageurs de commerce, chefs de bureau, instituteurs, parmi lesquels se recrutaient leurs cadres, ni la bourgeoisie bien-pensante de province, démocrate-chrétienne ou catholique

### *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

sociale. Au total un public guère différent de la base mutualiste qui, naguère, était celle de l'Alliance d'hygiène sociale<sup>22</sup>. Même caractères sociologiques; mais aussi même impuissance politique. Car, moins encore que les mutualistes, les associations de combattants ne sont jamais parvenues à s'imposer au-delà du domaine des revendications matérielles; à aucun moment elles n'ont pu faire adopter par les gouvernants un des objectifs d'intérêt général qu'elles s'étaient assignés, la réforme de l'Etat, par exemple, leur dada favori. Cette impuissance des groupes semi-organisés à se procurer un bien collectif semble dans leur nature même. De là l'intervention nécessaire d'un "entrepreneur" capable, de l'extérieur, non seulement d'agrèger les individus et les groupes dans une action collective, mais encore de donner forme à la demande sociale qui en émane. Ce poids électoral du PSSP explique sans doute qu'il ait réussi peu à peu à faire accepter par les gouvernements certains points de son programme, du moins s'il faut en croire Paul Jourdain<sup>23</sup>, successeur de Justin Godart à la présidence du parti, qui, quelque temps avant la "drôle de guerre", dressait ainsi le bilan de dix années d'existence: "Nos exhortations demeuraient naguère sans écho. On nous écoutait par politesse, on ne nous croyait pas. Aujourd'hui, non seulement on nous approuve, mais on nous adopte. Nos avertissements sont devenus les mots d'ordre". Et néanmoins l'on ne retrouve pas, entre le PSSP et les "usagers" qu'il prétendait lui-même "représenter", le rapport "naturel" qui liait l'Alliance

### *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

d'hygiène sociale au milieu mutualiste<sup>24</sup>. La continuité sociologique de mouvement sanitaire cache une discontinuité politique.

On ne voit pas, en effet, dans le parti de Justin Godart cette relation d'appartenance, voire d'identification, qui s'était établie entre l'Alliance et sa base. En 1936, sous la plume de son secrétaire général, le PSSP se présentait lui-même au ministre de la santé publique comme "le Touring-Club" de l'hygiène, expression d'une masse générique d'adhérents, sans identité globale, regroupés en associations spécialisées. Détachée de son milieu social, la médiation a pris une certaine densité - d'où la forme partisane -, mais elle s'est aussi à la fois segmentarisée et fonctionnalisée, ne conservant de la représentation que les caractères techniques, jusqu'à projeter même dans la structure gouvernementale, dans l'idée d'un grand ministère technique, l'instance de représentation des usagers de la santé publique. Associations spécialisées, lobby, ministère, telle est la trame corporatiste du PSSP, localisant et multipliant les médiations, fragmentant l'action en structures partielles et additives, bien différente de l'intégration concentrique du réseau militant qui caractérisait une Alliance d'hygiène sociale mue par des intentions éthiques et parlant au nom d'une totalité, peuple ou nation. Groupe de pression, entendant agir sur les gouvernants et les parlementaires non moins que sur le public, faisant appel au

### PRUDENCE DE L'HYGIENISTE

"concours permanent de la presse", et en même temps fournisseur de services individuels par le biais des associations qu'il "représente", le PSSP serait en définitive à classer dans la catégorie des partis *ad hoc* que Moisei Ostrogorski voyait, dès le début du siècle, prendre le pas sur les partis au sens ordinaire du terme. "Parti temporaire à objet unique", au but et au programme à la fois définis et limités, ne réclamant jamais le "dépôt intégral de la personnalité du citoyen", mais seulement des "versements partiels" exigés pour la satisfaction d'un intérêt spécifique, n'exprimant plus, comme l'Alliance, l'identité d'un milieu, mais répondant à des problèmes de régulation sociale, doué d'une légitimité que lui conférait indirectement les associations spécialisées qu'il chapeaute, église dans l'église, noyau dans le noyau, le PSSP fait figure de "fonctionnaire du social", instrument de médiation entre une population éclatée et les structures politico-administratives. De telles organisations, bien sûr, représentent moins des militants que des usagers, une masse conjoncturelle et flottante d'adhérents ou de clients, électeurs de temps à autre<sup>25</sup>.

L'émergence d'une demande sociale de prophylaxie, en modifiant les conditions de la logique d'action de l'hygiène, a donc bien également transformé la structure du mouvement sanitaire. Entre l'Alliance d'hygiène sociale et le PSSP, il y a toute la différence séparant un *mouvement* social d'une *agence* sociale, une force de

### *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

revendication d'une institution quasi-publique participant à l'action économique et sociale de l'Etat<sup>26</sup>. Transformation qui est elle-même le signe de la mutation des modes d'adhésion à la méthode de l'hygiène. Celle-ci était-elle parvenue à greffer, comme le voulait Honnorat, un objectif de prévention sur les besoins de soins et de protection exprimés par l'opinion? Cela se peut. Encore n'est-il pas sûr que l'opinion se soit finalement laissée convertir. Sans doute pourrait-on soutenir avec raison que cette prévention-là représente la victoire de Calmette, de sa formule du dispensaire-école de santé, sur la propagande individuelle, à laquelle était encore attachée une mutualité en perte de vitesse. Mais qui ne voit aussi que c'était changer de fin sans changer de moyen, et, en définitive, retourner le programme de l'Alliance : non plus moins de médication pour plus de préservation, mais la médicalisation à la base de la prévention? Doctrine de vie au temps de l'hygiène militante, de la prévoyance volontaire, de la mutualité "école du devoir social", la prévention s'est développée dans un sens de plus en plus utilitariste, alors que sa fonction normative allait, elle, en s'étiolant. Bien entendu, l'offre de services non collectifs ne se dissociait pas de certaines formes, plus ou moins subtiles, de coercition. Dans le même temps où le PSSP réclamait la généralisation à l'ensemble du territoire des organismes sanitaires et des services d'hygiène, il faisait campagne pour une application plus rigoureuse des lois d'hygiène, et même, pour la création, à Paris et dans les grandes

### *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

villes, d'agents de police sanitaire. Le retard du pays en matière d'hygiène lui paraissait dû à l'ignorance de la population, à "l'insouciance, au scepticisme des élites". Dès le début, le ton s'était fait autoritaire, volontiers maréchaliste même, avant la lettre. "Le Français intelligent, trop intelligent, trop civilisé, entendait-on par exemple lors de la première assemblée générale du parti, élève le doute systématique à la hauteur d'une religion, et ce doute, dès qu'il s'agit de la santé, devient coupable, sinon criminel. Car nous disposons pour lutter contre la mort et la maladie d'une série de méthodes qui ont fait leur preuve." Mais la prévention ne semble déjà plus l'effet d'habitudes stables inculquées à un noyau militant éduqué; plutôt la contrepartie d'un service offert à un moment donné. Dès lors, l'adhésion temporaire aux règles d'hygiène paraît conforme à la logique des grands groupes qui, à la recherche d'un bien commun dont personne ne conteste la valeur et l'utilité, ne se mobilisent cependant que contraints et forcés, ou bien aiguillonnés par certaines stimulations distinctes du but collectif, mais propres à inciter les individus à supporter leur part des charges et des sacrifices qu'entraîne la poursuite d'un bien collectif. Corrélativement, le pouvoir du mouvement sanitaire ne découle pas de ses succès en tant que lobby, mais est plutôt un sous-produit des biens individuels qu'il peut procurer à sa clientèle d'usagers<sup>27</sup>.

### *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

S'il en est ainsi, l'obligation sanitaire ne peut plus être calquée sur l'action de la loi. Le salut public, ou alors l'abandon et le sommeil pour tout le monde... Idéologie incompatible avec la prévention, qui marche ici par degrés imperceptibles et par nuances. La loi n'acquiert de l'étendue qu'en perdant de la force et de l'activité; la prévention, par contre, agit en tout par procédures multiples et multiformes, imbrique des droits dans des obligations, des services dans le contrôle des conduites. Avec sa solide subtilité, Emile Duclaux l'a fort bien vu : il faudrait que les services d'hygiène "soient demandés et non offerts", dit-il, que "l'intervention de l'Etat ne soit plus utile que pour coordonner les efforts", le "concours des bonnes volontés, actives et passives". "Il est bon quelquefois, disait Montesquieu, que les lois ne paraissent pas aller si directement au but qu'elles se proposent."<sup>28</sup> "Il faut ce qu'il faut", dit l'hygiéniste dans son petit coin. Il pense seulement à être raisonnable, à organiser la santé raisonnablement, à obliger ses concitoyens à obéir à des lois raisonnables. Mais il vit de l'opinion, qu'il ne peut tenir simplement pour une entité encombrante et insouciant. La triomphante aurore de l'hygiène ne le dispense pas d'écouter les doléances de ses administrés. Croit-il pouvoir se contenter dans ce cas de la science médicale? Ce n'est pas elle qui fait le bon hygiéniste; ce n'est pas la science juridique qui fait un bon préfet. Il faut savoir la mécanique humaine; la loi des choses, mais aussi la marche des passions. Le zèle pour conduire les âmes ne suffit pas, même uni à la charité.

### *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

Il y faut ajouter encore la discrétion qui tâche de ne pas rendre l'hygiène peu aimable au peuple en la lui montrant ennemie de tout souci de protection personnelle, triste, sombre, sévère, n'offrant de tous côtés que pénitences à faire et tourments mérités. Il importe en somme de faire savoir que son joug est léger. Des *Oh!* et des *Ah!* de l'opinion, l'hygiéniste devrait s'en faire une science! Sa doctrine d'action, son style d'autorité ne pourraient guère échapper aux conséquences entraînées par ce bouleversement des rapports entre l'institution sanitaire et son public.

### **Un despote bonhomme**

Léon Mirman traduit à la perfection cette modération nouvelle d'un savoir qui aurait appris à se méfier de ses propres maléfices. Partisan de l'obligation, il ne déteste rien tant que la pose autoritaire en matière d'hygiène. Maurrassien et admirateur du Duce il finira, en 1934, par lorgner avec gourmandise de l'autre côté du Rhin, où il croyait apercevoir les premières lueurs d'une belle et grande "oeuvre de redressement moral". Eh bien, avec ça, c'est un libéral convaincu s'agissant de politique sanitaire! Mirman goûte peu les techniques du salut public que son nouveau maître à penser, lui, portait aux nues. On peut le voir, à grands coups d'allusions perfides à la fable de *Nours et l'amateur des*

## PRUDENCE DE L'HYGIENISTE

*jardins*, moquer les petits messieurs des ministères, leur puénil engouement pour les mesures dictatoriales. Un jour de 1906 qu'il se trouvait dans le bureau du président du Conseil, son vieux complice, le directeur de l'Hygiène avait ainsi éconduit le sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, esprit agité qui, plusieurs cas de méningite cérébro-spinale s'étant déclarés dans la troupe, avait soudain découvert les immarcescibles vertus prophylactiques de la caserne. Soulevé par une malignité enthousiaste et candide pour la chose sanitaire, il venait mettre en demeure le premier ministre et son directeur de multiplier à l'usage de la population civile les baraques de cénobites si merveilleusement essayées sur la garnison. L'un et l'autre avaient pensé mourir de joie, à cette déclaration bouffonne. Des "mesures générales de ce genre, dirent-ils expliquer à cette âme violente, possibles et peut-être nécessaires dans des agglomérations où règne une discipline de dictature, seraient follement impraticables dans une ville". En foi de quoi M. le sous-secrétaire d'Etat s'était entendu intimer, sans autre forme de procès, de préférer la flûte au tambour, et de remplacer "par des mesures moins draconiennes, moins absolues, plus modestes", ses impérieux projets. Fâché que l'on jugeât si mal ces recettes entrées de travers dans son esprit et inapplicables au siècle, l'air morne, la voix éteinte, le sous-ministre avait dû battre en retraite, accompagné par "le sourire délicieusement ironique du Tigre". Ah ça! dira Mirman, contant bien des années plus tard la saynète aux membres de la Société de médecine publique,

### PRUDENCE DE L'HYGIENISTE

aurait-on laissé faire ces amateurs, qu'ils auraient fini par tuer le germe de la liberté *au nom de faits scientifiques incontestables!* Soupçonnaient-ils, ces philanthropes au bec de la plume, "la disproportion énorme entre le risque et la réglementation", inhérente aux mesures qu'ils prescrivaient? Ne s'illusionnaient-ils pas sur les énormes difficultés qui s'opposaient à l'application de plans dont la niaiserie défiait, du reste, toute comparaison? Ordonner ceci, interdire cela n'aurait abouti qu'à ruiner toute vie sociale, sans profit pour l'hygiène, car une oeuvre administrative aussi factice, artificielle et plâtrée, "en dépit de toutes les velléités de dictature, serait vouée à un échec lamentable"<sup>29</sup>. Le directeur ne croyait point que, sous peine de déplaire en haut, il dût être haï en bas : "opprimons-les, se disait-il, avec sagesse".

La tâche de l'hygiéniste, dit Mirman, consiste à "dresser un bilan préalable des opérations administratives envisagées", à évaluer par avance la causalité adjacente et parasite des méthodes employées qui, faute d'être maîtrisées dans toutes leurs conséquences, risqueraient de vivre de leur vie propre et de passer à côté, ou d'aller au-delà de la finalité recherchée. Si l'on veut amener l'opinion de l'indifférence à la ferveur qu'on désire, il faut user de ménagements, de moyens doux et attrayants, car d'autres produiraient un effet opposé. La prudence y est nécessaire, ce qu'entendent mal certains hygiénistes, dont le zèle n'est pas assez selon la science. Fondée en droit sera donc

### PRUDENCE DE L'HYGIENISTE

l'obligation dont la méthode sera techniquement efficace, sachant atteindre son but (stopper la contagion) sans se retourner contre son intention (éviter de désastreuses répercussions sur la vie sociale et économique). Si la fin (la santé) est indiscutable, et indiscutée, les moyens (la réglementation) sont par nature livrés à la contingence : c'est pourquoi l'obligation ne consiste pas à justifier la fin, mais à légitimer les moyens. D'où la grande difficulté de l'hygiène. Il faut sans cesse de la mesure, et la mesure paraît équivoque, timide, pusillanime; il faut déployer beaucoup de force, et la force paraît tyrannie. Lucidité à éclipses, hélas, que celle de notre directeur! Car l'hygiéniste, pauvre Sysiphe, a dû sans cesse surmonter le solidarisme, pour qui la réglementation est *toujours* proportionnée au risque qu'elle combat, n'étant pas seulement l'expression méthodique de la solidarité vitale qui unit les hommes entre eux, mais aussi le résultat direct de faits dûment établis par la science.

"Aussi détestable que stérile", aux yeux du président sortant de la Société de médecine publique, telle était pourtant la thèse soutenue par Henri Monod dans un discours sur "l'hygiène publique chez les Romains et dans l'Etat moderne" fait en 1896 à l'Académie des sciences morales et politiques<sup>30</sup>. Plus tard, Alfred Fillassier présentera le discours de Monod comme "un document très important", preuve vivante que les "économistes et les écrivains les plus éloignés de l'idée de l'intervention" de l'Etat, les

### *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

Leroy-Beaulieu, les Levasseur, les Maurice Block, enfin les noms les plus remarquables de l'économie libérale, tous présents dans l'auditoire, tous anti-étatistes acharnés<sup>31</sup>, tombent d'accord sur-le-champ pour repousser le laissez faire, dès qu'il s'agit de la santé publique. Admirable enthousiasme, en effet! Tel qu'offensera au Sénat la vérité, souffrait la fable à l'Institut! L'intervention de l'Etat, note Fillassier, était "proche ici de se transformer en dogme"<sup>32</sup>! "La science est le grand acide", dit Joseph de Maistre; le hasard, aussi : Léon Mirman devait être, en effet, le successeur immédiat d'Henri Monod à la direction de l'Assistance et de l'Hygiène. Complet renversement du contre au pour! Le premier, partisan de ménager les coutumes, tenant "l'imprudence folle de certains savants", ignorants des "contingences pratiques", pour incompatible avec la prudence de l'Etat; le second, voyant dans le progrès des connaissances la source légitime des mesures d'hygiène, fussent-elles parfois "dictatoriales", et le fondement immédiat de leur légalité. Imagine-t-on jeu de bascule plus brutal! Tableau plus achevé des évidences équivoques de l'hygiénisme! Dissonance plus inouïe entre l'imprudence - éventuelle - de la science, et la prudence - concevable - de l'Etat!

L'année même où Monod prononçait sa conférence paraissait l'article "Solidarité", dont l'auteur, bientôt à Matignon, serait le chef du premier cabinet radical homogène de la Troisième

### *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

République. (Fait notable, c'est aussi en 1896 que le projet de loi sur la salubrité, déposé sur le bureau de la Chambre en 1891 et votée par elle en 1892, venait en première lecture au Sénat.) Le préfet avait de l'aridité là où le premier ministre avait du sentiment. Petit-fils de l'introducteur de la vaccine au Danemark, l'un des dix préfets protestants mis en place après 1880 par la République, inamovible directeur de l'Assistance et de l'Hygiène, l'une de ces figures originales du libéralisme républicain plaidant sans fausse honte la cause de l'Etat en des affaires qui n'étaient pas seulement publiques, mais domestiques, Henri Monod avait été, raconte-t-il lui-même, "enrôlé au service de l'hygiène" à l'époque où, en 1884, préfet du Calvados, "fort ignorant, comme les préfets l'étaient alors, des questions d'hygiène publique", son ami le Dr Gibert, créateur et directeur du bureau d'hygiène du Havre, l'avait convaincu de l'accompagner à Londres visiter la première exposition internationale d'hygiène. Le maire du Havre, Jules Siegfried, était de la partie. "Ce voyage, mes conversations avec ces deux hommes généreux, m'ont engagé sur la route que depuis lors j'ai suivie."<sup>33</sup> Dès ce moment dépouillant le préfet pour se fondre avec l'hygiène, pour étreindre tout à fait une passion à la fois reçue et donnée (il sera l'un des promoteurs de la loi de 1902), Henri Monod représente bien ce solidarisme épuré de ses scories sentimentales, auquel aspiraient des milieux hygiénistes que le libéralisme attachait par ses principes mais rebutait par son indifférence à la question sociale.

### *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

Les libéraux ont toujours eu, en effet, les plus grandes difficultés à déterminer selon leurs vues la notion d'obligation. Quoiqu'elle fût l'essence et le fond de leur système, elle ne se pliait pas facilement à ses règles. Rien de plus saisissant à cet égard que l'accueil réservé à la grande loi du 3 mars 1822 qui organisait la défense sanitaire du territoire. Votée à une forte majorité, elle devait être énergiquement combattue à la Chambre par la gauche libérale, qui redoutait que s'organise, au nom de la santé publique, une "véritable dictature". On se surprend, il est vrai, à constater entre ce texte et le chapelet de lois répressives contre la liberté de la presse, qu'au même moment le pouvoir tentait de faire adopter, certaines similitudes frappantes. A l'instar de ces "lois de justice et d'amour", le texte sur la police sanitaire donnait au chef de l'Etat tout pouvoir pour fixer arbitrairement - puisque la loi n'en précisait pas les modalités - les attributions et le ressort des autorités administratives chargées de mettre en oeuvre les "mesures exceptionnelles" à prendre en cas de danger ou de "crainte" d'une "invasion" du territoire par les épidémies. La loi de 1902 persévérait dans cette direction orageuse. Le conflit d'obligations né de la législation controversée sur la déclaration obligatoire des maladies transmissibles semait l'épouvante chez tous ceux, publicistes ou médecins, qui voyaient en l'hygiéniste l'homme qui, un jour ou l'autre, jetterait la liberté à la voirie. Waldeck-Rousseau n'avait-il pas solennellement annoncé, lors de

### *PRUDENCE DE L'HYGIENISTE*

la discussion du projet de loi, qu'il n'hésiterait pas à saper la liberté illimitée des propriétaires afin de faire prévaloir l'intérêt et les droits de tous les citoyens? Ce coeur de roche était de ces misanthropes qui haïssent tout le monde et qui ne s'aiment pas eux-mêmes! Encore quelques concessions de ce genre, et les libéraux, abandonnant tous leurs principes, en viendraient à adopter les idées de leurs ennemis<sup>34</sup>.

Pour le solidarisme, son dessein n'était pas tant de sortir des principes libéraux, que d'en atténuer la sécheresse, d'allier la liberté à la solidarité, ce que Léon Bourgeois entreprit de faire à l'aide des notions de quasi-contrat et de dette sociale. Langage embarrassé et obscur, que Monod ignore, lui, soigneusement, comme il ignore tous les lieux communs du solidarisme qui, peut-être, étourdissaient déjà et fatiguaient le public. Calmement, il se proposait de faire sauter l'écorce et de dégager le noeud de la solidarité, de montrer, sorte de tour de force dont la doctrine libérale fut toujours incapable, que l'Etat, conciliateur des intérêts, était en même temps le protecteur des droits individuels et le promoteur du bien être général de la société<sup>35</sup>.

Plus pratique que Bouglé, plus technique que Duguit, et même plus politique que Bourgeois, Monod posait à brûle-pourpoint devant un auditoire séduit la question cruciale : une "dictature" sanitaire est-elle légitime?

## PRUDENCE DE L'HYGIENISTE

1. André Honnorat (1916), 214, 145.
2. Jean-Jacques Rousseau (1987), 223. Georges Dequidt et Georges Forestier, les Tendances actuelles de la législation et de l'administration sanitaire, *RH* 12/1925, 1238. Cf. Keith Baker, Politique et opinion publique sous l'ancien régime, *Annales ESC*, 1 (1-2/1987), 56.
3. André Honnorat (1916), 242.
4. La réalité de l'opinion nous paraît donc être d'un autre ordre qu'une simple représentation. Nous ne pouvons suivre ici Claudine Herzlich et Janine Pierret, Une maladie dans l'espace public : le sida dans six quotidiens français, *Annales ESC*, 5 (9-10/1988), 1110.
5. Raymond Boudon, préface à Mancur Olson, *Logique de l'action collective* (Paris : PUF, 1987), trad. fr., 2<sup>e</sup> édition, 9, 11. Mancur Olson (1987), 162-63, 197. Cf. Raymond Boudon et François Bourricaud, *Dictionnaire critique de la sociologie* (Paris : PUF, 1982), 11-13.
6. Voir *supra* chap. III.
7. Gougerot, Prophylaxie anti-vénérienne, *RH* 11/1928, 805. J. Lauzer, l'Enfance déficiente, *RH* 2/1934, 130.
8. Cf. Mancur Olson (1987), 37.
9. Léon Bernard, préface à Henry Torrès, *la Santé publique*, rapport au VIII<sup>e</sup> congrès de la Fédération nationale des blessés du poumon et des chirurgicaux (Paris : 1930), postface de Robert-Henri Hazemann, 5-6. Egalement FNBPC, deux feuillets dactylographiés, s.l.n.d., précédant des extraits du procès-verbal du VIII<sup>e</sup> congrès, Ministère des Affaires sociales, mission des Archives nationales, carton SAN 7792. Voir *RH* 10/1933, 611. Voir aussi Antoine Prost, *les Anciens combattants* (Paris : Gallimard/Julliard, 1977), 68, 115, qui attribue à la FNBPC 75 000 adhérents, soit une évaluation quelque peu inférieure aux propres estimations de la Fédération.
10. Georges Dequidt et Georges Forestier, *RH* 12/1925, 1239-40, et id. *la Biologie médicale*, vol. XV, n<sup>o</sup> 9 et 10 (1925), 32. La mobilisation de la FNBPC, en 1925, doit être replacée dans son contexte, c'est-à-dire dans le mouvement revendicatif "savamment orchestré", écrit Antoine Prost, à l'occasion des élections de 1924, des associations d'anciens combattants pour la revalorisation des pensions en fonction de la hausse des prix :

## PRUDENCE DE L'HYGIENISTE

---

Antoine Prost (1977), 63. Pour les syndicats ouvriers, voir BDM (Georges Dequidt), *MS* 11/1924, 304.

11. Léon Bernard, préface à Henry Torrès (1930), 3; Henry Torrès, *ibid.*, 7.
12. Georges Dequidt et Georges Forestier, *RH* 12/1925, 1239.
13. André Honnorat (1916), 242-43.
14. Raymond Boudon (1979), 45; Mancur Olson (1987), 197. Voir aussi Jon Elster, *Explaining technical change* (Cambridge : Cambridge University Press, 1983), 112-30.
15. Georges Dequidt et Georges Forestier, *RH* 12/1925, 1239-40. Id., *Bio. méd.* (1925), 31.
16. Sur la valeur supérieure des incitations sélectives comparées à la part individuelle du bien collectif poursuivi par l'action collective, cf. Mancur Olson (1987), 74.
17. Cf. Raymond Aron, Qu'est-ce qu'une théorie des relations internationales? in *Etudes politiques* (Paris : Gallimard, 1972), 367; et Pierre Rosanvallon (1988), 24 et *passim*.
18. *Ann. All. hyg. soc.*, 1 (1-3/1905), 34. Casimir-Perier, *Ann. All. hyg. soc.*, 1bis (3/1905), 8; Mabileau, *ibid.*, 4 (7/1906), 183. Cf. Edouard Fuster, *Bull. All. hyg. soc.*, 27 (1912), 2. Sur l'Alliance, voir *supra*, I<sup>è</sup> partie, chap.
19. *RH* 3/1930, 306. Dr. Georges Boyé, in *L'Hygiène sociale*, 8-9/1939, 222. C'est dans les locaux du Comité national de défense contre la tuberculose, le 12 mars 1930, que le PSSP devait tenir sa première assemblée générale, sous la présidence de Justin Godart et avec le concours de Louis Forest, le directeur du *Matin*, également membre de la commission de propagande du CNDT. Sa commission exécutive était alors composée de la manière suivante: Justin Godart, président, auquel sont adjoints Paul Jourdain, Georges Brouardel, André Michelin, Louis Devraigne, Léon Jouhaux, le Dr Sieur, Pierre Teissier, Emile Marchoux, Mme le Dr Thuillier-Landry (soeur d'Adolphe Landry), l'éditeur Georges Masson assumant les fonctions de trésorier. Edouard Toulouse rejoindra le comité directeur du parti en 1936. Voir *RH* 3/1930, 306, et A.N., archives privées d'Henri Sellier, en-tête d'une lettre du PSSP adressée au ministre de la santé publique.
20. RFA, Gunn's diary, 13/12/1927. *RH* 3/1930, 308. André Siegfried, *Tableau des partis en France* (Paris : Grasset, 1930), 203-19. Jean-Marie Mayeur, *La Vie politique sous la Troisième République, 1870-1940* (Paris : le Seuil, 1984), 130, 286-90.

## PRUDENCE DE L'HYGIENISTE

---

21. Cf. Roger Martin du Gard, *Jean Barois* (Paris : Nrf, 1913) : "l'enquête de Barois sur la jeune génération catholique" ; et id. *Correspondance générale* (Paris : Gallimard, 1980), t.I, 1896-1913, à Jean Verdier, 7 mars 1913, et à Jean-Richard Bloch, 8 mars 1913, où RMG renvoie au livre d'Agathon.
22. Cf. René Hubert, Histoire philosophique de l'institution des Assurances sociales en France (22 mars 1921-1er juillet 1930), *l'Année politique française et étrangère*, 5 (1930), 294-96.
23. Député alsacien, à qui René Hubert attribue la paternité du premier projet de loi sur les assurances sociales voté par la Chambre en 1924 : René Hubert (1930), 285.
24. Lettre du Dr Georges Boyé, secrétaire général du PSSP, à Henri Sellier, ministre de la Santé publique, s.d. (probablement juin 1936), A.N., archives privées Henri Sellier. *RH* 3/1930, 306-08. Antoine Prost (1977), 53, 73, 61, 81, 213-14. Cf. Mancur Olson (1987), 196-97; Jon Elster (1983), chap. V. Assemblée générale du PSSP, Etats généraux de la santé publique, 28/6/1939, *l'Hygiène sociale* (8-9/1939), 224. Lettre du Dr Georges Boyé à Henri Sellier.
25. Dr Georges Boyé à Henri Sellier. Antoine Prost (1977), 62. *RH* 3/1930, 308. Moisei Ostrogorski, *la Démocratie et les partis politiques*, textes choisis et présentés par Pierre Rosanvallon (Paris : le Seuil, 1979), 213, 231.
26. Cf. Pierre Rosanvallon (1988), 24, 38-40, 64.
27. René Hubert (1930), 277. Edouard Fuster, Mutualité et tuberculose, *Ann. All. hyg. soc.*, 1bis (3/1905), 51. Casimir-Perier, *Ann. All. hyg. soc.*, 1bis (3/1905), 8. *RH* 11/1935, 716. *RH* 3/1930, 307. Edouard Fuster, le Prochain congrès de l'Alliance d'hygiène sociale, *Bull. All. hyg. soc.*, 27 (7-9/1912), 1-2. Cf. Mancur Olson (1987), 22-24. Parmi ces biens collectifs figurent aussi le rôle du PSSP dans l'organisation et la coordination de l'action, la diffusion de l'information et l'entretien de la volonté d'agir collectivement en l'absence même de la motivation d'origine : cf. Jon Elster, *Karl Marx. une interprétation analytique* (Paris : PUF, 1989), 494.
28. Emile Duclaux (1902), 171, 177-78. Montesquieu, *De l'Esprit des lois*, V, 5.
29. Léon Mirman, *la Route nationale* (Paris : Fayard, 1934). Id., *RH* 3/1925, 258.
30. Henri Monod, l'Hygiène publique chez les Romains et dans l'Etat moderne, in *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 56<sup>e</sup> année, n.s., t. 46 (1896), 2<sup>e</sup> semestre,

773-96; voir également Henri Monod, apud Léon Bourgeois, Paul Budin, Charles Gide, Henri Monod, Georges Paulet, Albert Robin, Jules Siegfried, Paul Brouardel, *les Applications sociales de la solidarité* (Paris : Alcan, 1904), 84-94 (ci-après : 1904b). Léon Mirman (1925), 256.

31. Cf. Joseph A. Schumpeter, *Histoire de l'analyse économique* (Paris : Gallimard, 1983), t. III, 129.

32. Alfred Fillassier (1902), 22-3.

33. Henri Monod (1904), 87.

34. Alfred Fillassier (1902), 116-17. Ann L. Shapiro (1980), 5, 7, 20. Henri Monod (1904b), 29. Joseph Schumpeter (1983), t.III, 22-3.

35. John Plamenatz, *The English Utilitarians* (Oxford : Basil Blackwell, 1949), 3<sup>e</sup> éd. 1966, 15 : les classiques n'ont jamais pensé cette synthèse possible. Cf. Claude Nicolet, *L'idée républicaine en France. essai d'histoire critique* (Paris : Gallimard, 1982), 481. Christophe Charle, *les Elites de la République* (Paris : Fayard, 1987), 428. William Logue, *From philosophy to sociology : the evolution of French liberalism, 1870-1914* (DeKalb : Northern Illinois University Press, 1983), 185 : parallèlement au tournant intellectuel, le solidarisme a marqué pour la pensée libérale un tournant politique, la sociologie se substituant à la philosophie, et l'individualisme anti-étatique reculant devant l'horizon de la législation sociale.

## **LE SURMENAGE DE LA PITIE**

Un matin de 1906 dans le cabinet de Clémenceau, président du Conseil et ministre de l'Intérieur. Contée non sans gourmandise par Léon Mirman devant la Société de médecine publique (1924), la scène met aux prises deux socialistes, deux socialismes. Investi du tout nouveau maroquin du Travail, René Viviani demandait que la direction de l'Assistance et de l'Hygiène publique (créée l'année 1889 à l'Intérieur, en pleine crise boulangiste) fût rattachée à son département ; socialiste indépendant fraîchement priomu à la tête de cette même direction, Mirman s'y opposait bec et ongles :

- "Enfants assistés, aveugles, sourds-muets, s'emportait le haut fonctionnaire, hôpitaux, hospices, asiles d'aliénés, police sanitaire maritime, bureaux d'hygiène et de désinfection, peste, choléra, variole, adduction d'eau potable, quoi encore? tuberculose, syphilis, tout cela n'a pas plus de rapport avec le contrat de travail qu'avec les Beaux-Arts ou la Justice."

- "Mais enfin, s'écriait Viviani, est-ce que votre clientèle de l'Assistance, mon cher Mirman, ne comprend pas 80% de travailleurs, ou de fils de travailleurs?"

- "Beaucoup plus de 80%."

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

- "Eh bien!" clama Viviani, triomphant.

- "Eh bien! cela ne prouve rien : il y a plus de 80% de ceux que vous appelez des travailleurs à l'école primaire et au régiment, et cela n'a jamais paru une raison suffisante pour annexer au ministère du Travail la direction de l'Enseignement primaire ou la direction de l'Infanterie."

L'homme-scalpel, le monsieur que Jules Renard disait porté à "couper la carotide aux mammouths", Clémenceau rit et coupa court :

- "La cause est entendue, dit-il ; M. Mirman, je vous garde."

Minuscule, l'épisode ouvrirait aisément à l'intelligence de la III<sup>e</sup> République : à une histoire sociale entendue comme réorganisation *collective* du droit. Mais ne sait-on depuis Célestin Bouglé (1907) l'atomisme réfuté, et la république plastronnée d'une doctrine qui, "née de la biologie, généralisée par la sociologie", délaissait le pauvre ou le prolétaire pour la généralité des associés solidaires? *Solidarité* : sur cette "morale scientifique" (toute abstraite) venait se greffer assez naturellement un droit nouveau calqué, dirait-on, sur un vieil adage de *L'Esprit des lois* : "plus les intérêts sont divers, plus il est bon que les lois les ramènent à un intérêt". Jaurès le cédant de la sorte à Millerand, la législation ouvrière à un socialisme d'Etat, l'on reconnaîtrait incontinent "le véritable esprit social" à son évansion hors du cercle de craie du paupérisme. Plus d'indigents; partant, plus

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

d'affinités électives : le plus grand bien de tous divorcé de celui du peuple toujours malheureux, le coeur utile de l'âme déchirée. Qu'on y prenne garde, donc! La guerre venue, "le caractère vrai d'une législation sociale" ne paraîtrait plus résider en la "réponse aux aspirations individuelles de la majorité des citoyens", mais, dans les mots encore d'André Honnorat (1916), en la "sauvegarde de leurs intérêts collectifs". Et quoi de surprenant, que l'hypostase des sujets en corps? Se pouvait-il qu'éternellement printemps, éternellement grappe de lilas, la loi positive demeurât *déterminée par*, et non *déterminante pour* les masses souffrantes? Enoncé autrement : qu'une morale biologique de l'intérêt général n'allât à troquer l'être naturel (existant dans une nature) contre l'être social (pris dans une pseudo-nature), l'homme comme "nature surnaturelle" pour l'homme comme "condition conditionnée" (E.Weil, 1982 et 1974)? Ce dont se plaignote Viviani. Avec lui, tous les romantiques de la première levée, les résédas poétiques. Quoi! les droits, tous les droits devenus droits sociaux : la chose leur paraît drôlette. Car le mandataire de la misère toujours invoquera le droit naturel contre les verdicts de la société, et de l'insécurité de la vie prolétarienne davantage que de la liberté de n'être pas infecté déduira la forme de l'Etat providence. Du *travail* plutôt que de la *prévention*.

Assurance ouvrière ou mutualisation des risques : dans cette méchante dispute se jouait le sort d'une hygiène, empruntons le

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

néologisme à Baudelaire : *dépolitiquée*. Arrimée au Travail, débonnaire et pourvoyante, l'on ne compterait plus ses ridiculités. Car Vaillant, Viviani roucoulaient pour un doux bâton de sucre d'orge, non pour des joutes tragiques avec l'indéterminé, l'imprévisible ou l'aléatoire : pour l'amante du Bien, non de la Fortune. Qu'à l'inverse, "le pacte fondamental de solidarité sanitaire" vint à être revêtu du sceau de l'obligation légale (P. Strauss, 1902), elle s'heurterait à la maîtrise des circonstances. Et, violence faite à la violence du hasard, ne s'entêterait assurément point à emparadiser les âmes. L'issue pouvait-elle être douteuse, bégayer entre le zist et le zeste? la prophylaxie ne pas s'émanciper de l'indigence, la prévoyance s'arracher à l'assistance? En vérité, le pli était ancien, la glissade amorcée depuis les temps pastoriens. "Avocat naturel des pauvres" (R. Virchow, 1848) à l'âge des convulsions, des barricades, l'hygiéniste fin-de-siècle prenait rang chez Léon Bourgeois de "moniteur des efforts sociaux de la nation", "tuteur et gardien de la race elle-même" (19 ). Le déterminisme de la contagion battait en brèche le postulat rival d'une pathologie du besoin, la maladie-servitude cédait à la maladie-danger et l'hygiène insensiblement oubliait ses antécédents quarante-huitards. Les verdure et les pastourelles. Quelque étourdi courtisait-il plus avant la faveur des faubourgs? On lui faisait des monstres à tout moment de prendre le frivole pour la substance; de ne craindre rien, parce qu'il connaissait peu. "Rappelez-vous, marquait l'esprit du monde le plus visionnaire et

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

le plus inquiet, rappelez-vous que le tuberculeux qui meurt est d'abord un tuberculeux qui tue" (L.Landouzy, 1915). Et comment la profession n'aurait-elle souri à l'idée de combattre pour le *peuple*, eu soif de lever ce butoir dogmatique! Convaincue de prendre le change; de ne point s'incorporer, pour ainsi dire, avec le public, elle s'enveloppait dans son devoir. Par là, eût grondé Retz, dans "une bonté de facilité, qui n'était pas tendre". Le fait est qu'on lui eût parfois dit le coeur cahin-caha pour les trois quarts et demi du genre humain. D'un ami intimissime de Pasteur, par exemple, du si poli, si accostant directeur de l'Institut du même nom; d'un dreyfusard de la première heure, vice-président de la Ligue des droits de l'homme, ce froid morceau : "Le malade a cessé d'être ce 'res sacra', 'miser', sur lequel s'épuisaient en vain les ressources de la charité. Il est devenu un être redoutable" (E. Duclaux, 1902). Vous remarquerez, s'il vous plaît, cette humeur brusque et féroce, qui paraissait franche; et songerez à l'historiette plus haut relatée. Le positivisme acidulé ici opposé par la génération de 1870 aux vieux de 48; la prescience aiguë de l'alarme à venir; l'agacement du technicien face à l'empirisme sentimental qui portait en son temps Louis Blanc à réclamer un "ministère du Progrès", puis Fouillée un "ministère des Institutions Philanthropiques" : c'est tout cela que conjuguait à l'instant la gouaille de Mirman. Son tempérament de giboulées. "Conception puérile et mystique", que la socialisante! Non, la santé publique ne puisera pas un semblant d'unité dans "la vie si

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

incertaine, troublée, accidentée et misérable du prolétaire" (E. Vaillant, 1895), mais dans la solidarité des microbes. Dans "le champ *unique*," justement; dans le raccommodement opéré par l'idée de prévention entre assistance, hygiène et assurance (R. Sand, 1931). A ce point s'achève une lente décantation, se clôt pour le médocastre un ancien régime moral. Hier plié à l'*unité sociologique* du malheur, immergé dans les ténébreuses vastitudes du tintouin, c'est par la conquête d'une *spécificité technique* qu'il s'atête désormais à son indépendance.

\*

Il s'en fallait cependant que le zèle compatissant parût d'un coup délustré, la pitié désenchantée. Qu'on goguenardât, pour citer Robespierre, "cet élan impérieux qui nous attire vers les hommes faibles". La France des *Grands cimetières sous la lune*, oui, la putain qui tous les jours essuie les crachats des dictateurs, dispose envers les humbles de "vastes réserves de haine" : "Nous (Georges Bernanos en 1938, et un vendeur de *Ce Soir*) regardions ensemble défilier, ainsi qu'une cour des miracles, des vieux et des vieilles réclamant la retraite tant de fois promise et tant de fois différée. 'Salauds!' s'écrie mon compagnon, en montrant le poing à ces épaves. - Oh! mon pays! ..." La Belle Epoque n'avait pas de ces "vrais réalistes". Non qu'elle se cachottât le côté "romanichels" ou

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

"haineux" d'une "énorme multitude campée dans son ordure", et ne sût, dans les mots du Jerphanion des *Hommes de bonne volonté*, "détester" en leur hideur ou "ignominie" des "esclaves vicieux et tristes". Mais la salauderie, justement, n'eût-elle été "l'effort" pour regarder cette crapaudaille "avec bonté"? mais "le crime", poursuivait Jules Romains, n'eût-il été "de les aimer tels qu'ils sont, ou de faire semblant"? Le Christ, sans doute, avait aimé le mal lui-même : aimé les corps qui souffrent, souffert pour sanctifier les souffrances. Consentant au malheur des innocents, du moins sa compassion était-elle oblation, co-souffrance. Quoi d'étrange, dès lors, qu'en leur humeur hérissone des âmes exigeantes clabaudent contre "le tampon à l'eau de Cologne qui sert à se boucher le nez"? vomissent les crèches, dispensaires, distributions de lait, bonnes paroles, consolations... "les fontaines Wallace de la pitié"? Et, déprisant l'apitoiement, "désavouent" une vertu traîtreuse dont La Rochefoucauld n'eût pas laissé d'opiner qu'elle "n'irait pas si loin si la vanité ne lui tenait compagnie"? Retournement des apparences. L'on désagréait la cruauté de la pitié, son ambiguïté ambiguë; et touchant par quelque côté à l'augustinisme, infâmait en la fausse charité la jouissance de soi, en *l'esthétisme* d'une émotion passagère et vaine l'artifice de l'orgueil qui s'abaisse pour s'élever. Que ne mettait-on, du reste, à l'encan? La belle âme, mais l'âme antique. La charité disant au pauvre : Dieu vous assiste; la sagesse le colloquant à la diète de ses plaisirs. Du diable si le stoïcien eût vu en l'autre son

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

"prochain", lui qui, "prenant, par intervalles, dans les *Lettres à Lucilius*, quelques jours pour s'exercer par une pauvreté fictive à la pauvreté vraie", s'échouait aux confins de la misère à seule fin de "sortir du sommeil". Nul être-avec-l'autre : un stage d'abstinence. Le harcèlement d'une âme "détrempée par les délices", une pratique de soi. Combien d'anti-Sénèque, pour lors! combien d'esprits abigotis en les rangs d'une bourgeoisie dont la bonne conscience, pour citer Schumpeter, était "en train de disparaître" (19 )! Tel cette grêle bouture de Le Play, tel Edouard Fuster - le secrétaire général de l'Alliance d'hygiène sociale - s'abimant les nuits de Noël en l'asile de la crapoteuse Cité Jeanne d'Arc. Même conduite morale, autre morale : la contrition, le *morsus conscientiae*. Le grabat, les haillons comme acte et dette d'amour! Non plus une épreuve, une cure ou une ascèse, mais l'invite à une *conversion*. Sensible tournant. L'on ne voit pas en effet que, pères de l'Eglise en main, l'hygiéniste eût jamais médité la liaison originaire du Je et du Tu, ni goûté l'orgasme du remords. Qu'il eût un instant songé à laver les pieds de l'agonisant, ni même craint d'épicer son *humanitas* d'un désamour, voire d'une horreur de l'humanité empirique. Villermé, peintre à froid d'horreurs à froid; Villermé, son clapier, ses bâtards, un siècle d'hygiène connivait dans le ton des *Mémoires d'outre-tombe* à une pitié *distancée* : "Je ferais très volontiers l'abandon de ma fortune et de ma vie au peuple, pourvu que j'eusse peu de rapports avec la foule".

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

Ce ton n'était plus, qui couvrait sans l'ôter le "vilain fond de l'homme", "la plus criminelle passion" des *Pensées* : l'égotisme. Et seul parmi les hygiénistes un enfant de Saturne, darwiniste, schopenhaurien, nihiliste ; seul le Dr Henry Cazalis (1840-1909), en lettres Jean Lahor, osait encore disputer à Pascal que "tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble (...) ne valent pas le moindre mouvement de Charité"; à Rousseau que, "nous transportant hors de nous-mêmes", "le pur mouvement de la Nature" nous identifie avec l'être souffrant. La passion sociale serait "russe" et janséniste ; le dernier des *humanitaires anthropophobes*, Grec, Hindou ou Persan : allant au peuple pour en "limiter les désirs" (1906) - parce que l'homme ne manque de *rien* - non pour haïr en soi l'amour-propre. Qu'on nous pardonne quelques lignes, donc, sur une pitié imperméable à toute pitié; sur un "aristocrate" qui, parce que tel, se pique de "dévouer sa vie" au "vil troupeau humain" (1906)... Au chapitre des amours enfantines, d'abord, le "coup de foudre" avec Mallarmé : "O mon lis", écrit langoureusement Stéphane à son aîné, qui retourne des "Mon pauvre bien-aimé" (H.Mondor, 194 ). Haine de l'Azur, goût des intérieurs et des natures mortes, obsession de la Grande Nuit, du stérile et du crépusculaire : "nous formons, Stéphane, un dieu en trois personnes"; avec Emmanuel des Essarts, le "glorieux Triumvirat" du Parnasse contemporain (1864). Mais quel gandin, alors, quel mirliflore ne posait peu ou prou au gendelette? Léon

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

Blum de son écriture au blanc d'oeuf, un Blum également assuré de l'infailibilité de Jaurès et de Porto-Riche, jugerait à la *Revue Blanche* des opérettes ou des vaudevilles; Lahor rimait. *Vita tristis*, les *Chants populaires de l'Italie* (1865), *Melancholia* (1868), le *Livre du Néant* - refondu en la *Gloire du Néant* (1896), - *l'Illusion* (1875), le *Cantique des cantiques* (1885), *Histoire de la littérature hindoue* (1888), les *Quatrains d'Al-Ghazali* (1896) : pareils titres laissent à imaginer un cerveau embarrassé de rêveries germaniques, comme congestionné d'orientalisme. De surcroît imbécillisé par le philosophisme. Les coïonnades sur "l'âme aryenne", "le pessimisme héroïque" ou "l'eurythmie"; les fatrasseries de citations démarquées des évangiles de Jésus ou du Bouddha, de Marc-Aurèle et de Renan; l'attirail de la savanterie, le *Prométhée* d'Eschyle conglutiné aux Lois de Manou ou à la Baghavad-Gita : bref, le *Bréviaire d'un panthéiste* (1906) n'était pas cependant sans délivrer une "esthétique morale" doublement respectueuse du "bien de *cet autre nous* qui est la Race", et du "droit de tous au pain de la beauté". Lahor aberre, jabote, mais de "toutes ses énergies bienfaisantes" prépare "la cité future idéale" : ennoblissement de la tourbe, par un *Essai de zootechnie humaine*, en "une aristocratie de plusieurs millions d'hommes"; épanouissement par *l'Art social*, "épanouissement complet de la plante humaine". Diantre, un esthète sans-culotte! ou du moins, de progrès. Affoli, divaguant, mais eudémoniste convaincu; toqué de Wagner, enamouré de Saint-Saens, mais cherchant à rebours du

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

décadent à "résoudre les questions sociales" (1906). A contre-courant, oui. S'imagine-t-on un des Esseintes *saxial*? la névrose intime s'embarloquer de "l'art pour tous, en tout et partout"; le dandysme intérieur plaider pour *les Habitations à Bon Marché et un Art nouveau pour le peuple* (1903)? "Self-purification, doctrinaît Baudelaire, and anti-humanity"; car le visage de l'homme "sue le crime". L'impertinence, le sadisme cinglant n'entrent point dans une philosophie de l'*approbation*. Cazalis se détournant du barreau pour la médecine, Cazalis ouvre et ferme des journées passées "à l'hôpital, dans les salles de dissection, devant le spectacle de la souffrance et de la mort" (1909) par une invocation (tragique) à la joie. "Le bonheur terrestre, tu as raison, écrivait le petit gâte-papier à son 'frère' Mallarmé, ressemble toujours à la Hollande, qui malgré ses tulipes est un pays plat, et l'artiste vrai préférera Java..."(1863). "Oui", corrige près d'un demi-siècle plus tard le sectateur de la Société des fenêtres fleuries, émule et cousine des *Floralis* de Hollande, "oui, la vie simple et bon marché, une sorte de *mediocritas aurea*, voilà le secret d'une partie du bonheur..." (1908). Non qu'il eût entretemps renoncé à être un grand homme et un saint pour soi-même; ou, pire, donné dans la prostitution fraternelle; mais précisément, noblesse oblige... comment dire, à un devoir de prédication. La camelote est reine? la foule abalourdie par d'abominables laideurs, puanteurs, tares, maladies, poisons? Qu'une *hygiène esthétique*" en sergente et les moeurs et les goûts! *L'Art pour le*

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

*peuple à défaut de l'art par le peuple* (1902) : voilà pour l'hygiène du goût. Pour les moeurs, leur épuration, miser sur *L'Alimentation à bon marché saine et rationnelle* (1908)... ainsi que sur "l'hygiène dans la vie conjugale". Vous remarquerez, s'il vous plaît - le *Sylvia* d'Emmanuel Berl aidant, - que nous sommes à "la grande époque des médecins"; que seule la maladie leur résiste, tout le reste ployant devant eux. Leur ordre, n'est-il pas vrai, tire à soi les esprits les plus sérieux. Des "chevaliers teutoniques", les maîtres des ménages. "Ne comptant chacun que sur soi, sur son intuition plus que sur son laboratoire", mais dans leurs privances avec les familles, cassants, vêtillieux, grondeurs et contredisants. Quelque sceptiques, en effet, qu'ils parussent sur leur pouvoir - leur science encore infantile, - ils ne l'étaient guère sur leur sacerdoce : décidant des villégiatures, des voyages, des régimes, séparant les maris et les femmes, hâtant ou retardant les mariages des filles. Cazalis en son *Science et mariage* (1901), ses fariboles eugénistes, ses *Quelques mesures protectrices de la santé de la race* (1905), puamment les quasi divinise : au "médecin seul", jupitérien, de "juger si le mariage est possible"; à "l'éleveur" de prévenir en l'alcôve les coups de pied de Vénus, "diminuer la masse des déchets humains", "refaire la beauté de la race et sa force". Syphilis, syphilis, et religion de la Beauté : la turlutaine d'un temps où l'on pouvait abuser des petites filles, pas des adjectifs! "Tout pour moi, art, hygiène (...) et d'abord la morale, tout n'est qu'esthétique" (1901). L'auteur de ces lignes, grand hurluberlu,

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

inspirait à son "maître et ami le professeur Fournier" la création de la première ligue de pudeur, la *Société française de prophylaxie sanitaire et morale* (1901); puis sans dételer, embabouinait la fine fleur de l'Art Nouveau en une fracassante *Société internationale d'Art populaire et d'hygiène* (1903); concurremment, il abouchait en tapinois Sully Prudhomme, Mistral, Carolus Duran et le roi de Belgique, le Touring-Club, le Club Alpin et des ingénieurs des Ponts et Chaussées à la *Société pour la protection des paysages* (1903)...

Intrigant, n'est-ce pas, ce prurit d'austérité, le ravaudage dans les touffeurs et putréfactions fin-de-siècle d'un puritanisme *esthétique* pêle-mêle mis à mal par la gaudriole, "les abominations de l'Exposition Universelle" (1900), les fautes de grammaire et le tréponème. Cazalis, c'est entendu, trouve du ragout aux *Avariés* de Brioux, à de l'Ibsen pour les pauvres; il faufile à raison du "crime" vénérien avec Jules Lemaitre et consorts, les dignitaires antidreyfusards de la Ligue de la Patrie française; on le sait affriandé d'une façon de brigade des Mœurs : bien sot pourtant qui le grimerait en une pécore rechignée, pincée de pudibonderie. C'est l'ethos ascétique que blesse le faisandage des êtres et des choses, l'oeil qu'offusque et la gent putassière et l'avilissement de la race - la conscience non pas. Car un bourgeois schopenhaurien se flatte de tout comprendre, n'ose déjà plus réprover les vices, et reporte sur l'art les rigueurs rendues ainsi

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

disponibles. Le nôtre n'a des regimbements que contre le vilain, l'inélegant ou le disgracieux; sans doute couraille-t-il, mi-prophète mi-héros national, de congrès en conférence d'hygiène, sans doute tambourine-t-il le patriotisme d'un "livret du mariage" aligné sur le "livret du soldat" (1905); l'hygiène n'en demeure pas moins "une branche de l'esthétique" (1902)... la petite musique couvrant les violons de la décadence. A telle enseigne que, sitôt constituée sa Société d'Art social (ou d'Art populaire et d'hygiène), l'ingénu se flatte d'avaler dans la semaine et Léon Bourgeois et l'Alliance d'hygiène sociale; par ailleurs accoté à la Fédération régionaliste, il eût avec les proudhono-réactionnaires de la bande à Charles-Brun concerté la renaissance des arts mineurs, rustiques et locaux; inauguré en somme à la maison, par l'art appliqué à l'ustensile le plus vulgaire, "l'éducation esthétique de la foule" (1903). Le bougre, décidément, déconcerte la sympathie et l'antipathie elle-même. Accointé de longue main de Ruskin et des préraphaélites anglais, de Burne-Jones et de Walter Crane, un boulevard s'ouvrait à ses pieds d'arbitre du goût, petit maître des élégances. L'ami de coeur, s'en souvient-on, l'avait emprunté, qui, rêvant d'une luxueuse revue, *l'Art décoratif*, éditait avec le geste et la grâce d'un tailleur pour dames idéal, éditait sous les curieux travestis de Miss Satin, Marguerite de Ponty, Ix, Zizi, et même Olympe, négresse, une toute frivole et légère "Gazette des Toilettes et des Fêtes", *la Dernière Mode* : chiffons, bijoux, mobiliers, et jusqu'aux théâtres et menus de dîners, tout était de la seule encre de

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

Mallarmé. C'est *W. Morris et le mouvement nouveau de l'art décoratif* (1897), le socialiste William Morris, poète, peintre, ornemaniste et verrier, imprimeur, dessinateur ou fabricant de papiers peints, de meubles et d'étoffes - qu'impose et célèbre avec les anarchistes à la Jean Grave un talent inacadémique. Comme quoi les voies du Seigneur sont impénétrables. Lahor en littérature n'avait de considération que pour Paul Bourget! Bourget "dont les écrits, à en croire Léon Bloy, ressemblent à une diarrhée de colle de poisson". Le même, décharmé de la peluche et du kitsch, des cires malades, des velours marron et des murs chocolat, patrocine qu'un intérieur n'est ni un aquarium ni un catafalque; non plus qu'un déballage de bric-à-brac dans une forêt vierge. Il est de la fronde qui, contre l'Institut, le Salon, les pontifes du Grand Art, dresse en le siècle finissant la piétaille des *ouvriers d'art*; le champion d'une "croisade qui devait aboutir à la création d'un style moderne et n'aboutit qu'au Modern Style" (F. Jourdain, 19 ). Quel des conjurés, du reste, ne s'encoiffe de sa Société d'Art populaire? De la première levée et du premier bataillon, les peintres Besnard, Carrière, Steinlen, l'affichiste Jules Chéret, Gallé, Lalique, le décorateur Eugène Grasset, Frantz et Francis Jourdain; les dilettantes et publicistes Roger Marx, Gustave Geffroy, Octave Uzanne; l'Académie de Médecine à travers Charles Richet, la Société des Habitations à Bon Marché *via* son président Georges Picot, les Universités populaires en la personne de Georges Deherme. Mazette! l'aube à notre aristo parut se lever

### *LE SURMENAGE DE LA PITIE*

d'un "socialisme pratique" (1903). Chacun abjurait la copie et le pastiche, le luxe misérable... le château de Blois dans un bidet! Quant à s'encanailler, ces Messieurs de l'Art Appliqué renâclaient. Imprégner de beauté "la vie unanime", l'école ou la cité-jardin, la bijou précieux ou la broderie paysanne (R.Marx,1913), passe encore ; mais "aller au peuple d'abord", abdiquer de son génie en "l'associant" au Grand Oeuvre, et de ses sous en lui bradant "l'art à bon marché" (1903) : tarare pon-pon! L'Art Nouveau entreprenait de transfigurer l'intérieur au moment où celui-ci venait de rendre l'âme; Lahor à l'opposite l'eût astreint au jeûne et au cilice. Mordicante, vous dis-je, l'audace de ce légume. Que ne professait-il! Qu'"un meuble n'est ni un poème ni un sonnet" (1901); qu'il sied mal au décor d'enchâsser une tombe ou un bonbon; que "la maison ouvrière aurait dû être le vrai 'clou' de l'Exposition" (1903). Ses décrets avaient la franchise du boulet. Si bien qu'on l'eût dit le chef d'une armée dont les soldats n'étaient pas de son parti. Les philanthropes du Musée social l'avaient bombardé à raison de son anglomanie "le créateur en France de l'art social nouveau" (J.P. Crouzet-Benaben, 1908) : mais le "délire des courbes" lui est une "torture", une offense le maniérisme d'un meuble "trop travaillé, trop fouillé (...) tordu en tous les sens, écrasé sous la stylisation de la flore" (1903). Lahor ou le lyrisme du standard. Les chastetés ardentes. Peu lui chaut, vraiment, que le bâtard anglais "sombre dans la démence", l'esthétique de la nouille ou de la pieuvre dans le marivaudage halluciné.

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

Conservateur en rupture de ban, il veut "toute la vie à bon marché"; esthète à la renverse, "une formule décorative qui s'applique à toute habitation" (1901). Comme si, du dandysme au socialisme, ses naïves amours s'épuisaient dans une même règle monastique, un même minimum esthétique. Demain, Loos anathémiserait en l'ornement un crime, Francis Jourdain enclencherait "la révolution rationaliste dans le meuble" (L. Werth, 1946), *Monsieur Teste* ne tolérerait qu'un mobilier d'"êtres de raison", des intérieurs-pensée. La torche, déjà, avait été portée dans le bric-à-brac. Du dernier des *décorateurs* procèdent les *constructeurs*, de sa thérapeutique par le simple la thérapeutique par les angles.

"Par pitié, pétitionnait une section de la Commune de Paris auprès de la Convention, par amour de l'humanité, soyez inhumains!" (H. Arendt, 1967). Qu'on pût être à rebours humain par désamour de l'humanité, qu'on révoquât en doute une bonté au-delà de la vertu et crût que la vertu elle-même devait comporter ses limites, le paradoxe férocisait des consciences fourvoyées dans un rêve franciscain. "Oui, servir, servir a bien été le mot d'ordre de notre jeunesse. Jaurès, Romain Rolland, Péguy nous l'ont traduit en français, mais la parole initiale avait été prononcée par Tolstoï" (J. Richard-Bloch, 192 ). Des Universités populaires, des théâtres d'art social, et pour tout potage une religion de la pauvreté

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

temporelle? On admire et on fuit. Quelque indulgence qu'il pût éprouver pour les tréteaux pieux, pour la chimère libertaire d'une fusion des coeurs et des crânes, Lahor n'était pas de ces nobles repentants. Circonstance aggravante : l'Affaire Dreyfus, nous en avons peur, le requérait moins que l'Exposition Universelle. Non qu'il n'épousât rien que soi; mais lui eût fait horreur la parole *russe* par excellence, le schibboleth du populisme Belle Epoque : "Je me sens toujours avec les moujiks honteux et intimidé. Et j'aime ce sentiment" (Tolstoï, 1884). La "grande lessive", donc, la purge, le repentir... le soubresaut millénariste. Les grands soirs qui prépareraient le Grand Soir. Ivres de renoncement, tenaillés par le remords social, des gamins éblouis scellaient par l'idylle ouvrière leur effacement des vivants. Quel ne fuyait le faux grand monde et l'amour de soi, l'"anti-Dieu" janséniste et la *cloaca maxima*? Quel, surtout, n'attendait une *résurrection* du mélange de l'encre et de la sueur, l'universelle fraternité d'"une espèce d'artisan à culture de normalien" (P.Hamp, 1935)? Souliers noirs, lacets de cuir usagés, c'est en manouvrier de carnaval, négligé, déparpaillé, costumé à la Zola, que déboule à l'Université populaire de la rue de la Chapelle, Daniel Halévy. Un Bazarov ne nous était pas encore né, qui, dans les *Pères et fils* de Tourgueniev, déjà juge en parfait bolchevik "un chimiste convenable vingt fois plus utile qu'un poète" : mais n'excelle-t-il pas également dans l'art de s'abrutir? ne sont-ce pas les Lumières, ses lumières qu'exorcise en se dévêtant de la livrée

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

de son état le clerc venu "expié les opérettes de son père et une fortune gagnée dans la rigolade. Nous compensions *la Belle Hélène*, musique d'Offenbach, livret de Meilhac et Halévy" (P.Hamp, 1935)? En l'*humanitas*, disions-nous, en sa retenue, ses pudeurs altières, des êtres *religieux* n'apercevaient que l'ombre portée de l'esthétisme, une image mal épurée des gonflements, ballonnements et roues de paon de la belle âme; en une bonté despotique et narquoise, le frivole ou le "stérile" de ce beau caprice qui, selon le *Discours à d'Alembert*, "se repaît de quelques larmes, et n'a jamais produit le moindre acte d'humanité". Qui n'aime point demeure en la mort; étrangé, disait Péguy, du "coeur qui saigne de la Misère" (R.Rolland, 194 ). Qu'un Daniel Halévy, pour lors, qu'un adolescent dévasté par les exigences du coeur contrepesât dans la pénitence d'une misère empruntée le pharisaïsme de la chiche aumône "n'essayant que de se sanctifier elle-même"; qu'une virginale jouvence congédiât par un dévouement gigantesque et factice une charité par trop habile à ne point "guérir les maux qui la rendent nécessaire" (A.Spire, 1962) : la génération dreyfusarde y eût applaudi. Péguy et son église invisible, l'Ordre des Abonnés des *Cahiers de la Quinzaine*, Péguy confit en douceurs pour l'Oeuvre de la Mie de Pain; mais André Spire, René Bazin, mais "les précurseurs" en leur Société des Visiteurs (1896) "de notre sécurité sociale"; mais les moines anarchistes du théâtre de l'Oeuvre ou des Universités populaires, et les nouveaux anabaptistes de l'Alliance d'hygiène sociale; mais

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

Mlle Chaptal embéguinée des tuberculeux et syphilitiques de Plaisance, mais Robert Debré, Fuster, Calmette, les voraces de dispensaires et de spiritualité... aucun qui ne baguenaudât entre saint François d'Assise et Bakounine. Ces berquinades n'eurent qu'un temps. Quoique, ou à cause qu'endoctrinailé dans la science de son malheur, "le peuple nous glissa entre les doigts" (A.Spire, 1962). Mais les gens qui veulent toujours enseigner n'empêchent-ils beaucoup d'apprendre? Tyrannisant en soi l'enseignant, désolant en l'autre l'enseigné, honteux d'un si grand savoir, plus honteux d'un si faible amour, l'on gémissait de ne se point confondre avec ceux-là auxquels on se mêlait. Comme quoi il est mille fois plus aisé de faire le bien, que de le bien faire. "Proletariat, je te suis, je t'estime ; mais je voudrais t'aimer d'amour, et je sens que ça ne vient pas" (J.Prévost, 1929).

L'enthousiasme, en effet, nasarde la justice; son impureté, l'éthique pure du droit. Ce que méconnaît le Chérubin de la révolution ouvrière. Le libre penseur religieux, l'immense Humanitaire. Nous évoquions Léon Bourgeois. Enfant délicieux, mais enfant. Quaker par la philosophie, de ces moralistes qui veulent réaliser la morale, la bénignité n'était guère à ses yeux macération, flagellation, immolation, mais habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber. "C'est pour ne pas souffrir que je ne veux pas qu'il souffre, eût-il songé avec l'*Emile*: je m'intéresse à lui pour l'amour de moi". De la pitié naturelle, certes,

### LE SURMENAGE DE LA PITIE

ne pouvaient découler les vertus sociales; pas davantage, hélas! d'une morale utilitaire. De l'amour des hommes dérivé de l'amour de soi. Laïcisant la tripe, l'incendie, le sacerdoce, l'on dépassait la révolte de la Nature dans l'impersonnel artifice d'une législation sociale, le lyrisme échevelé dans l'idéalité du plus grand bien de tous. Un pas encore, et l'on eût guillotiné les relations d'homme à homme pour celle du citoyen à la loi. Le radical de vieille roche n'ose le franchir, qui ne concède point à la liberté (laquelle est par essence auto-législation) le soin d'instituer des devoirs, mais les déduit avec Hobbes du droit inaliénable à la vie. Peste! Là où le *Contrat social* caressait "le moyen d'assujettir les hommes pour les rendre libres", le quasi-contrat solidariste entend obliger le sujet politique pour protéger le tout du vivant; ces "prodiges" tenaient ici en l'accord de l'obéissance et de la *liberté*, là d'une relation mutuelle entre la *protection* et l'obéissance; ils étaient chez le Vicaire savoyard "l'ouvrage de la Loi" (R.Derathé, 1970), ils le sont chez son correcteur d'"un sentiment unique et supérieur : le sentiment social" (F.Ewald, 1986). Une légalité nouvelle, disions-nous. Plutôt une légalité sans loi. Qui jamais ne s'autorise exclusivement du politique, mais des exigences du sentiment et des nécessités du social. La solidarité? Quelque chose, entre eudémonisme et utilitarisme, comme une synthèse forcée. L'on vagabonde entre bonheur et sûreté; dans une "médecine appliquée" s'abîment ou s'incarnent élans du coeur et morale de l'intérêt...

\*

Vingt ans après... "Lutte contre ceci! contre cela... cancer? tuberculose? alcoolisme? mortalité infantile? hygiène ouvrière? taudis?... Un ensemble dégoûtant de simulacres, de compromis baveux, de silences, de concussions et de singeries en général au son d'une vague musique d'armée du Salut. Rien de positif, de *prouvable* dans toutes ces farces" (L.F. Destouches, 1932). L'oracle a parlé. Thèbes a entendu Tirésias, elle continue de gémir, elle sait du moins quel est son mal. Et quels, les semeurs de peste, les dévots au coeur tendre. "Nous renonçons au sentiment", à ses nuances opalines (L.F. Destouches, 1928), décabochois de son absurde et coûteux *bas-bleuisme* une industrie somme toute aussi sérieuse que les chemins de fer ou les postes et télégraphes. Ibsen ou Tolstoï, et Jaurès destitués de toutes vertus? les consciences momies déboulonnées? "Le conflit", décidément, se dénoue "entre l'hérédité plus ou moins mystique de notre génération et l'éducation positive, toute chargée de science contemporaine, de biologie" (R. Martin du Gard, 1910). L'hygiène pleurarde, idéophage et pleurarde, l'hygiène plâtre ses sottises. Et déplumée de ses petits credos, met l'esprit en rotture. Des supériorités foudroyantes l'avaient voulu attendrir et fanatiser. Sans génie, sans passion, et dans les papiers, des *hommes*

*secondaires* y font dorénavant leur chemin comme dans les sels ou les tabacs. Ou, plus glorieux, mettent aux affaires un feu qui les empêche de s'enflammer pour les idées. Chacun sait du reste, de ces empiriques à systèmes, le grouillement. C'est Jean Coutrot calculant à X-Crise "la quantité de charbon que la France pouvait économiser chaque année si l'on rendait les ménagères attentives à centrer exactement leurs casseroles sur les brûleurs de leur fourneau" (R. Abellio, 1975). C'est Jean Bichelonne, autre têtard dramatique, pensant à Vichy ses autostrades et ses ports. Il ne faut pas le contredire. "Si nos usines sont toujours là et si nos machines tournent, si notre potentiel économique est intact quand les Allemands libèreront notre sol, Bichelonne aura gagné au concours de l'histoire encore plus de points qu'à la sortie de Polytechnique" (M. Martin du Gard, 1948). Un tabouret suffit à l'hygiéniste auprès de ce héros glacial : il en est l'imitateur attentif, scrupuleux, *l'interlocuteur* parfois. Quelque avenante, en effet, qu'elle parût côté cour aux "sournois impuissants, savants ratés, bureaucrates inavouables, préfets en disgrâce, minuscules prébendiers, petits et gros curés anonymes..." (L.F. Destouches, 1932), la médecine sociale nouvelle n'était pas sans galantiser par ailleurs l'intelligence ossifiée. L'*homunculus*, sans doute, y fait son nid; le néant pailleté. Davantage, l'être obscur et sapide en qui se montre "une véritable médiocrité, ou plutôt la grandeur seulement des dons les élémentaires, tels que la patience, une attention départie à tout, sans choix, sans enthousiasme. Enfin, la

puissance du travail" (P. Valéry, 1897). La santé publique, "le jardin préféré des débiles mentaux"? "une réserve pour gâteaux"? Céline romance... La bile moins tournée, il eût d'ailleurs décelé au 10-12 de la rue Fanny à Clichy le perroquet-roi de ses propres doctrines, une âme en équilibre entre le devoir, l'*efficiency* et l'infamie : Grégoire Ichok (1892-1940).

On se sent ministre entre cuir et chair, et on serait bien aise que la petite éruption se fît. Le navet des plate-bandes de son temps, Céline crève d'une ambition rentrée. "Au dispensaire municipal, sur lequel je m'étais rabattu, a conté à Robert Poulet ce génie comprimé, je vis arriver un certain Idouc, Lithuanien ou Valaque très bizarre, imposé par les dirigeants communistes" (1971). Et à Albert Paraz, d'une même écriture convulsée : "J'ai été viré par la municipalité communiste aux ordres du Dr... émigré juif lithuanien, et pas du tout *médecin* : imposteur, mais dont le frère était à la *Pravda*, imposé à Clichy par la *Pravda*... dès mon arrivée *nommé* médecin-chef (comme celui de l'Ass. Nationale!) en dépit de toutes les Lois françaises, parlant à peine le français, a entrepris de virer tout ce qui n'était pas juif, et *surtout moi!* qui avais monté le dispensaire et qui représentais le français, français haï!... Il y est parvenu. J'ai dû donner ma démission" (1951). Ambiance! Dans ce dispensaire tout neuf (1929), coeur malade d'une grande cité mi-clodo, mi-ouvrière, un cancan macabre. Le feu livide d'une haine à peine assouvie par le suicide au cyanure

de "l'oeil de Moscou" en janvier 1940. *Bagatelles pour un massacre* (1937) avait poussé vers la sortie le grand artiste en fange. Mais toujours en noise, incivils et turbulents, neuf ans durant s'étaient escarmouchés le petit vacataire de médecine générale et le secrétaire général de la Commission de codification des lois du ministère de la Santé publique, professeur aux Hautes Etudes Sociales, et à l'Institut de Statistique de l'Université de Paris. Quoi de commun, par le fait, entre le bagout inflammatoire, la bouffonnerie acide et débraillée du camelot littéraire; les pesantes mâchoires, les lunettes professorales et le raide pédantisme du héron morose? entre la neurasthénie germanique et cérémonieuse d'un Monsieur de Bois-sec; les manières *roquet* d'un Diogène sali? Oignez vilain, il vous poindra. Qui s'encoiffait du cuirassier Destouches, lui marquait des douceurs signalées, s'exposait à sa toute spéciale gratitude : du "plus éclectique des youtres", son mentor et protecteur à la Section d'hygiène de la SDN, il fait "cette peau de fesse de Rajchman"; de Léon Bernard, qui à Laennec l'initie à la médecine de dispensaire, un "gros rabbin médical, parfaitement prétentieux et nul" (F. Gibault, 197 ). "Pertes blanches", le géant polyglotte à la pâleur de cire était d'un commerce moins épineux sans doute, pour partager sans chamaillis l'intimité des Marc Chagall, Julien Cain, administrateur de la Bibliothèque nationale, et surtout Salomon Grumbach, président de la Commission des Affaires étrangères à la Chambre. Quoi de commun, demandions-nous, entre un malheureux, de

proportion épouvantable, entre l'antisémite effaré et le membre actif de la Ligue internationale contre l'antisémitisme (LICA), pacifiste et socialisant? Rien. Et pourtant... Le chroniqueur qui, d'une plume monotone, anguleuse, froide, d'un sérieux de mort, disserte en la *Revue d'hygiène* sur "le champ d'activité nouveau" offert à la médecine préventive par "la stérilisation des indésirables aux Etats-Unis" (G. Ichok, 1930) ou celle "des tarés en Suisse" (1935); le chantre éperdu d'une "meilleure utilisation du matériel humain, malade ou non" (L.F. Destouches, 1928) : ne paraissent-ils marqués au même chiffre et aux mêmes armes? Une radicale inaptitude à concevoir que les mots puissent posséder une quelconque signification. Un même idéal de l'homme dont le seul intérêt soit celui de la société, la seule particularité sa fonction...

Surpris à l'été 1914 en Allemagne, interné puis libéré en raison de graves hémorragies tuberculeuses, Grégoire Ichok avait passé ses années de guerre en Suisse entre les sanatoriums, les facultés de médecine et de philosophie. De *la Montagne magique*, de cette même montagne où Thomas Mann instruit l'ambigu dossier du jeune Lukács, réchappait un *Aufklärer* timide, brutal et féminin. Cerveau, tripes et boyaux allaient à la science - encore qu'un je ne sais quoi rehaussât d'une certaine distinction ce matérialisme radical et complet. L'on déchiquetait aux amphithéâtres, vivait au milieu des cornues; l'on fût allé à clouer au plafond de son cabinet

un squelette de crocodile. Les faits seuls, vous dis-je, les faits terrassants. Quelque hautain, cependant, contentieux, desséché qu'il parût, ce coeur demeurerait celui d'un moraliste insidieux. Athée à tout, il eût dû porter sur sa pensée la réverbération de Hobbes, garder sa fidélité à une doctrine qui, abaissant délibérément le but de la politique, ne se soucie plus du meilleur régime mais d'un ordre social viable quelles que fussent les circonstances. Davantage que sur l'éducation du prince ou la formation de l'esprit public, un scientifique conséquent asseoit l'ordre sanitaire sur l'efficacité des institutions. Grégoire contre toute attente l'enracine dans l'ordre moral. Loin qu'il mît le dépôt de sa confiance dans la machine gouvernementale et crût de ce fait à l'établissement de l'hygiène jusqu'au sein d'une nation de démons, il tiendrait avec Machiavel, Montesquieu, de Maistre qu'"avant de faire des lois pour un peuple, il faut faire un peuple pour les lois". Vous remarquerez, s'il vous plaît, cette passion dans la froideur. Michelet, ses bouillonnements de feu et de larmes, c'est Michelet seul que cite et ressasse le pilier de la *Revue d'hygiène*. Ces lignes, singulièrement : "Il faut, pour bases aux lois, mettre dessous des hommes vivants, faire des hommes, fonder, constituer le nouvel esprit (...) créer, ainsi, dans tout le peuple, le sujet vivant de la loi, en sorte que la loi ne devance pas la pensée populaire, qu'elle n'arrive pas comme l'étrangère inconnue et incomprise, qu'elle trouve la maison prête, le foyer allumé, l'impatient hospitalité des coeurs prêts à la recevoir" (*RH*,

1933). Accents si fulminants, incisifs, enivraient l'Alliance d'hygiène sociale; frémir à leur écoute valait adhésion. Car des solidaristes, on le devine, des hussards noirs du "social", Michelet était la main droite. "Faites moins de lois, répétait Duclaux en 1901 - suivi d'Ichok en 1928, - de ces lois auxquelles nous n'obéissons que lorsque nous le voulons, et faites plus de propagande". Eclairer le peuple pour pouvoir le constituer un jour? L'imposteur prétendu, décidément, entrait en république par la grande porte. Albert Calmette, il faut le préciser, l'avait entretemps pris sous son aile. Calmette ou l'hygiène en blouse, l'hygiène du terril et coron; Calmette le M. Madelaine de l'ouvrière-nourrice, l'architecte à Lille du premier dispensaire de faubourg (1901), puis, en compérage avec le préfet du Nord, des chambres d'allaitement dans l'industrie (1907). De ce bourru bienfaisant, Ichok fait sien tout le bon, l'utile, l'illustrant : sa thèse soutenue - *Sur la question des "Chambres d'allaitement"* (1927), - sa naturalisation obtenue (1928), il se plante une importance de cette parenté qu'il exploite. Lui échoit sur ces entrefaites à Clichy la direction des Services municipaux d'hygiène et d'assistance sociales (1929). Quoi de singulier? Il ne s'y fait pas sa place comme à la dynamite. Laborieux terrible, fouillant, fouillant, les articles qu'il corde sur ces questions, longs, secs, gris, filandreux comme chanvre, le qualifient amplement; des chaires d'enseignement, une élection à la Société de médecine publique (1925), l'appartenance aux comités de rédaction des *Annales*

*d'hygiène publique, industrielle et sociale* (1926), du *Mouvement sanitaire* (1929), et - cela va sans dire - de la *Revue d'hygiène* (1926) que dirigent alors Léon Bernard et le cher Calmette, l'ont du reste assuré dans son assiette. En sorte qu'au Juif seul va le pus de la haine. On ne comprend guère autrement Céline, le jaune de son acrimonie. Car le coup de langue, le venin, le violet de la colère et les colères de dindon contre "l'humanitarisme désuet et nuisible" (1928) ne l'abalourdissaient pas au point qu'il ne reconnût en la médecine de dispensaire "une médecine de gauche" (1942). Une "médecine du prolétariat", insistait-il, "adaptée aux nécessités d'une population *ouvrière, pauvre, mal logée*"... et "toujours au travail" (1929, 1928). Le Grand Triste, 2m 02! était à pied d'oeuvre, précisément. Une physionomie décharnée, souterraine et fermée. Qu'on nous montre, au sens celinien du terme, "praticien du travail" plus chevronné! Non plus, naïf comme l'eau, un lion de dévouement mais un bourreau de sentiment. "Ce que je voudrais établir, écrivait Destouches au Comité d'hygiène de la SDN, c'est une médecine efficace et standardisée pour une population comme la nôtre - *avec des preuves d'efficacité* - et sortir du bafouillage philanthropico-clinique, vaniteux et dérisoire (...) *Nous avons fait 10.000 consultations par mois!*" ne veut rien dire. Nous avons participé à 400 guérisons ou améliorations *prouvées* par mois, cela veut dire quelque chose. C'est la doctrine que nous essayons de créer à Clichy - une doctrine d'*efficacité médicale*, de médecine pratique"

(1929). Un esprit gringalet, décidément, ce Destouches; pas même un scélérat d'idées. L'hygiène comme "Taylorisme agrandi" (1928), l'homme comme organe finalisé de la communauté : la recette traîne partout. Plus frénétique, absolu et médiocre, Ichok le menace dans son *être* et sa *destination*. Qu'étaient ses amours devenues, ses grandes admirations, pour qu'il se laisse saisir en 1932 par la glace de la Biotypologie? Grande pirouette, bousculante logique. En ce même dispensaire où, béat et béant de la médecine chez Ford, le petit docteur "pas de café-pas de vin" entrevoyait en le malade le pur animal travaillant, des réalistes à quatre pattes mesurent trois années de rang "l'attitude affective du travailleur vis-à-vis de sa tâche" (E. Schreider, 1933). *Le Phénix des hôtes de ces bois* "les protège de son autorité", leur fournit des "séries imposantes" (E. Schreider, 1945) : une médecine nouvelle du travail est à ce prix, "la science de la personnalité humaine, en vue notamment d'un classement social" (E. Toulouse, 1932). Que n'avait-il lu Plotin? songé que d'aucuns, parce qu'ils veulent le bien, et non quoiqu'ils le veulent, font le mal...

Mais découvrons plus avant cette tête de papier gonflée. Abeille à sa fleur acharnée, il fait pour le compte de la Très Grande Bibliothèque hygiéniste miel de tout; et chiffonne si joliment dans l'érudition qu'il s'attire d'Hazemann, un connaisseur! cet hommage de pair à pair : "un véritable bénédictin de l'hygiène et des statistiques" (1940). Quelques in-folio jalonnent sa course, de ces

## LE SURMENAGE DE LA PITIE

oeuvres qu'on lit par le dos, sans les ouvrir : *la Protection sociale de la santé* (1925), *le Travail des malades et des infirmes* (1931), l'un et l'autre préfacés par Calmette; *Etudes sur la population française* (1932); *la Mortalité à Paris et dans le département de la Seine* (1937), bellement présenté par le ministre Henri Sellier. S'abat surtout de son écritoire de plomb une colique d'articles, lesquels, assemblés, composent une vingtaine de volumes; tartines, notulettes ou épiluchures d'éditions encombrant de la sorte la *Presse médicale*, *Difesa sociale*, la *Revue internationale de l'enfant*, le *Journal of the Royal Sanitary Institute*, *Biologie médicale*, la *Revue de médecine*, les *Archivos de medicina*, *l'Hygiène par l'exemple*, la *Revue d'hygiène sociale de Strasbourg et des pays de la rive gauche du Rhin*, la *Médecine infantile* ou la *Prophylaxie antivénéérienne*. "Le pourvoyeur du quai Malaquais, eût dit Barbey d'Aurevilly - côté des parapets". Mais pendant près de quinze ans, c'est en vérité dans ce gros *pignon-sur-rue* qui s'appelle la *Revue d'hygiène*, majestueuse, prépotente, qu'il fait son câble. Une passion repliée, profonde et persistante pour la littérature "grise" : documents, décrets, rapports officiels; ce refus du provincialisme dans les affaires de l'esprit que laisse augurer l'extrême maîtrise du français, de l'anglais, de l'espagnol, de l'italien et de l'allemand - l'avaient insensiblement assigné aux écrasantes besognes, ingrates et routinières : la "Revue générale" (devenue "Mémoires originaux"), "L'hygiène à l'étranger" et "La législation sanitaire de la France". Le maître de céans ! La quasi

totalité des rubriques mensuelles, le tiers de la pagination... ma revue! Elle concentre tous ses efforts, toutes ses heures; c'est sa coquille, son canonicat, son fromage de Hollande. Il n'est pas spécialiste, du reste; il est encyclopédiste; il est tout pour son article; et compilant, compilant, compilant, en eût fait sur n'importe quoi. Enfin vous n'étiez pour lui que l'intérêt d'un renseignement à deux pattes. L'article l'avait saisi comme une pince, et il n'avait plus été qu'articlier. L'honneur et le Sainte-Beuve de l'hygiène savante, son galérien. Des grands mouvements de cerveau qu'il se donne, cependant, que retenir? Les califourchons, les dadas, les marottes d'une église dont l'âme, alors, avait mauvais estomac. Un cartésianisme exorbitant, une philosophie vétérinaire. L'alignement de l'organisme sur la machine, sa mécanisation par la rationalisation; une envie non moins chatouillante "d'épurer nos hérédités" (1929). Mais 1930 est un triste asticot. Trigonométrie et rectiligne, R.H. Hazemann asseyait entre Panthéon et préfecture de Police la médecine préventive sur l'orientation professionnelle et l'eugénique (1935); également démantibulé, le bel-appris qu'ahonte et contriste le fait d'ignorer "à quelle race appartient l'ouvrier qui donne le meilleur rendement énergétique" (1929). Nous serons justes, pourtant. Ne fût-ce que pour l'interminable obélisque elle-même, obélisque de notes sur notules et notules sur notes; ne fût-ce que pour le *prurit du pensum*. Attendrissants, après tout, ses rompements de tête, la vague à la *Germina!*, lourde, terreuse, de ses premiers papiers

## LE SURMENAGE DE LA PITIE

sur "La protection de l'allaitement dans l'industrie" (1928), "L'institut Obouch à Moscou, pour recherches sur maladies professionnelles" et "Le cinématographe contre le paludisme en Italie" (1930), "Affiches internationales pour prévenir les accidents du travail" (1931), "Un exemple d'offensive communale contre le taudis en Belgique" ou "La protection de l'ouvrière dans l'industrie de l'Inde" (1932). Vinrent des mers maussades, les déferlantes psychotechnicienne, behaviouriste, biométricienne; avec elles, les remugles de "la biologie, appliquée à l'organisation" (1935). "Le contrôle orthogénique permet de placer l'homme à son juste poste" (1936) : sous cette enseigne épatante se rangeraient sans peine "L'effort, la fatigue, le surmenage" (1929), "Le centre belge d'études ergologiques", "L'orientation professionnelle aux Etats-Unis" (1932), "La clinique-manufacture internationale de Leysin" (1933), "L'école biotypologique de Pende" (1934) ou "L'activité du médecin dans l'orientation professionnelle" (1936). L'on songe au *Michael Kohlhaas*, de Kleist; à la sécheresse supérieure, au bronze, au coupant d'un *rappart* à la prussienne. Devenues, d'une coupole pour les idées, un éteignoir, ces chroniques décolorées, froidies, exsudent un même emphatique de catafalque. L'auteur, ici, paraît sur le point de ne pas être. Une bouche d'ombre relate quètement des protocoles d'expérience, l'exposition quotidienne aux rayons violets, par exemple, du corps de huit jeunes filles choisies dans telle fabrique de chocolat américaine, et les variations consécutives de leur production

(1931) ; ou patrocine doctement que "certains biotypes humains, tel le bréviligne sthénique, décrit par Pende, sont prédisposés à l'hypertension artérielle" (1936). Des irrévérences ou coups de griffe, des arrêts intrépides? Jamais. Des baise-mains à l'erreur. Une critique *laquais*, pincée, nabote et pédante. Bardée de guillemets, en mitaines et souliers feutrés. Strictement "documentaires", aussi bien, chauve-souris pour la couleur et buffle pour la gravité, ses mises au point façon *Revue des Deux Mondes* sur "L'action radicale contre les tarés" (1930), "Annexes psychiatriques et laboratoires de biocriminologie dans les prisons belges" (1933), "Des habitations pour indésirables en Hollande" (1934) ou "Le service social de la police féminine en Allemagne et en Suisse" (1935). L'ingénu de la corruption, R.H. Hazemann, lui, s'ébaudit d'apprendre à la lecture du classique d'E.S. Gosney et P.P. Popenoe, *La stérilisation amélioratrice de l'humanité* (1931), qu'"il ne s'agit pas là de punition mais de prévention" ; et sans cache-nez, sans les trente-six attirails de la prudence, tambourine incontinent : "Voilà tout le monde rassuré" (*RH*, 1935). Un professeur encuistré, professeur de vacuités scientifiques, ne saurait posséder cette plume svelte et nette; une physionomie douceuse et *sacristine*, cervelle si volcanisée. Sans doute s'irrite-t-il dans les six mois de sa naturalisation d'une réglementation sanitaire de l'immigration par trop aimable "aux déchets d'un matériel humain mal choisi" (1928) ; ou, affriandé par "une prophylaxie efficace des dégénérescences", révere et mignote en

le certificat prénuptial "une mesure eugénique hautement désirable" (1929). Mais du "point de vue du conservateur" ou de celui de "l'eugéniste émancipé", quel épouse-t-il? L'impeccable rigueur de l'Eugenics Record Office, *tout entier à sa proie attaché* : "la stérilisation de toutes les classes 'inadéquates' au point de vue social" ; ou les scrupules à toute outrance de l'esprit mou? Une chirurgie des : "1° Faibles d'esprit; 2° fous (compris les psychopathes); 3° criminels (compris les délinquants et les têtus); 4° épileptiques; 5° ivrognes (compris tous les toxicomanes); 6° malades (compris tuberculeux, syphilitiques, lépreux et autres atteints de maladies chroniques et infectieuses); 7° aveugles et sourds (compris ceux possédant une vue ou une audition défectueuse accentuée); 8° malformés (compris les estropiés); 9° dépendants (compris les *orphelins*, les sans-demeure, les vagabonds et les *pauvres*..."? ou le sirop du bon Popenoe qui, trouvant des suspects là où d'autres n'avaient vu que des "condamnés", se fût sagement satisfait face à l'armée des psychopathes d'"un bloc de dix millions à mettre en observation", augmenté pour plus de précaution d'"un bloc plus imposant encore" au titre des tares physiques (1930)? Le bistouri salvateur, la liberté surveillée. L'affaire était contentieuse : Ichok s'y embarrassait. C'eût été pour lui un accouchement que de prendre un parti; une immoralité majeure, que de trancher en morale si savantes disputes. Exégète, et non casuiste. D'un pur scientifique, par le fait, cet exact et parfait balancement de pour et de contre;

## LE SURMENAGE DE LA PITIE

une égale facilité à louer et blâmer la même chose. D'aucuns arguent de cas de conscience? ou postulent à l'image du canton de Vaud qu'"il vaut mieux éviter les idiots, au risque même de perdre le génie" (1935)? Le moderne n'en disconvient pas. Il collige avec probité arguments et citations des deux bords, les met devant soi comme des gabions; et placé derrière ces abris, empaille à loisir sa pensée. Ou veloute les choses, suggérant en la forme de l'ouvrier-chimpanzé une élégante et tierce solution : "l'utilisation des déchets humains". Et plus il examine, moins il se détermine. 5.820 *bistournés* dans l'Etat de Californie? "Une expérience massive, particulièrement instructive" (1930)...

En sorte que surprennent chez ce minet de la critique les indiscretions de haine. Les trémoussements, les transports. On le savait dans les affaires arêteuses passé maître en galimatias de propos délibéré; flexible, retors et reployé comme un tire-bouchon. Mais vient-il à évoquer le semeur de tréponèmes, "La lutte contre les maladies vénériennes en URSS" (1935), singulièrement : "Le crime de contamination est donc puni, et l'on ne saura assez féliciter les législateurs". Peste! les lois du lynch. Les codes forgés comme des armes, les lois devenues des déclarations de guerre. Lisez là-dessus, si vous en êtes curieux, sa communication à la Société de prophylaxie sanitaire et morale (1931); le style en est impérial, ennemi des longueurs et des explications. "Pourquoi ne point condamner à la peine

## LE SURMENAGE DE LA PITIE

d'emprisonnement les représentants de la jeunesse dite 'dorée' qui, dans des établissements de luxe ou dans les garçonnières raffinées, donnent la maladie et la mort? Pourquoi ne pas refroidir, par un séjour approprié dans des locaux pénitentiaires, l'ardeur des hommes âgés qui (...) ne font qu'agrandir la grande famille des assujettis du Bordet-Wassermann? Pourquoi laisser, sans châtement, le père de famille qui, à la recherche de plaisirs nouveaux et soi-disant inédits, ne se procure qu'un moyen d'empoisonner son foyer (...) Pourquoi ne pas punir sévèrement, sans distinction de classe, d'âge ou de sexe, toute personne qui abuse de la confiance d'autrui, en abîmant peut-être à jamais sa santé?" Un tempérament de nénufar? Fi donc! Sa voix perce les tympanes. Et ce, parce que la voix d'un *démocrate* ... un peu turc dans sa manière. Le point pour lui est que "chacun, pauvre ou riche, soit protégé contre l'atteinte d'un mal, venu d'un autre, de même que l'on est assuré contre un accident" (1937); hors de là, c'est néant. Pétulant et dangereux, ils vous constituerait à la première incartade ès-prisons; demandez-moi pourquoi? C'est qu'auprès des "coupables de faits contre la moralité", *la vertu respire un air empoisonné*; c'est qu'en ces parages, les opinions seront libres, mais toute opinion contraire punie comme un attentat. "Plus le danger est grave, d'autant moins laisse-t-on de liberté au porteur de germes qui, déjà prisonnier de son mal, devient en plus celui de l'autorité qui lui enlève toute possibilité de nuire" (1937). Et où serait-on ? que deviendrait le monde, si,

## LE SURMENAGE DE LA PITIE

"refusant de se soigner d'une façon rationnelle, d'observer les règles d'hygiène", l'avarié, "lorsqu'il infecte son entourage, a(vait) le courage d'invoquer les principes sacrés de la liberté" (1928)? gardez-vous de le croire, ne l'écouter *mie*, car il vous mènerait loin. Mais les mesures violentes, me dit-on, adoptées comme dictature en attendant l'esprit public, l'empêchent de naître. Plaisantes gens, qui, pour former les hommes à la liberté, les entourent de l'effroi des supplices. L'ordre public sanitaire, *l'impérieuse bonté* se défend de pareils sophismes. S'il paraît le contraire, c'est erreur de la vue. Car Ichok et ses semblables, partie ligueurs, partie niveleurs; car Ichok est homme à chérir la liberté et Bonaparte à la fois *indivis*; d'où l'on peut sans faute conclure qu'il ajourne "la liberté *mal comprise*" (1928). L'alarme est au camp, la syphilis partout. Partout, "les délinquants aux réglements", les contrevenants à "l'assurance *obligatoire* contre la maladie" (1928). Les réduire, d'aucuns s'y engagent par un patriciat de tyrannie; et, s'aidant du bras séculier dans la conversion des pécheurs, instruisent de par le préfet. Assuré qu'on ne doit pas contraindre à bien faire, le démocrate, lui, garçon d'un vrai mérite, s'honore de "cultiver les sentiments de peur et de responsabilité" (1931). Ce n'est pas qu'il se pique d'évangéliser *par raison démonstrative*, emprunte à Michelet ses journaux, écoles, fêtes et délicieux spectacles, délicieux pour les petites filles du Sacré-Coeur; non : s'il enseigne sur le véritable devoir, décide aux bonnes moeurs, c'est par la dictature de la

## LE SURMENAGE DE LA PITIE

persuasion. Nous jeûnerons par ordonnance, non du médecin, mais de l'opinion. Si faut-il en effet se fier à la gent gouvernée... à son zèle indiscret. Ou je me trompe, ou dans son sein déjà remuent à l'épreuve des dégoûts des ligues de pudeur. Des espions, des censeurs, les syndics de la délation. "Chaque citoyen se verra obligé de se soumettre aux lois médico-sociales, parce que les gardiens en seront nombreux. A la place de fonctionnaires ou d'agents spéciaux, c'est le peuple tout entier, par la voix des associations privées, qui plaidera contre les malfaiteurs en matière de santé publique" (1925). Du pur Tocqueville, notez bien; *la Démocratie en Amérique* s'impatronisant céans. Que le parti jésuite devienne fort, c'est-à-dire insolent; non seulement prédominant, mais irrésistible, m'est avis qu'il déhonorerait sans opprimer. Des attentats, des culpabilités physiologiques? Ni chaînes, ni bourreaux. Vous serez libres de vos moeurs, mais un étranger dans la cité; resterez parmi les hommes, mais perdrez vos droits à l'humanité. Tant il y a qu'empêchée en même temps dans le fait et le désir de faire, sans romans, sans intrigues, l'impudicité dans son ménage se tiendra claquemurée. Camisole "immatérielle", protestait Tocqueville, que la majoritaire; qui, bornant l'opinion d'"un cercle formidable", "laisse le corps et va droit à l'âme"...

Mais assez disputé d'Ichok et des siens; car du parti social, il nous en souvient, Daniel Halévy dressa sans ambages ni circonvolutions

*LE SURMENAGE DE LA PITIE*

procès-verbal (1937). "Nous avons hérité des classiques une certaine idée de la dignité de l'histoire qui empêche d'y faire à la bêtise la place qui lui appartient. Cette place est considérable".

## **NOTES SUR L'HYGIENE COMME SCIENCE SOCIALE APPLIQUEE\***

Notre objet : l'histoire politique de la médecine sociale (1870-1945). Nous ne nous intéressons pas au fléau social, mais à la lutte contre le fléau social; à la tuberculose ou au tuberculeux, mais à une méthodologie de l'action administrative; au malade ou à la maladie, mais à la pensée politique et technique d'un corps d'experts en formation.

Cette approche, nous la justifions par une citation. Elle est de Rudolf Virchow, mais pourrait être de Villermé, tant elle résume la pensée du premier mouvement hygiéniste français, celui des *Annales d'hygiène publique* : « Le médecin est l'avocat naturel des pauvres », et surtout : « La médecine est une science sociale, et la politique rien d'autre qu'une médecine à grande échelle ».

---

\* Communication au colloque "Techniques et figures du social, d'une guerre à l'autre", organisé du 12 au 14 octobre 1989 à la Cité des sciences de la Villette par le Centre de recherche en histoire des sciences et des techniques, avec la participation du Musée social, de Délégation à la recherche et à l'innovation, du Plan urbain et de la Mission interministérielle de recherche et d'expérimentation.

L'hygiéniste, le médecin de la santé publique, médecin de la prévention, est celui qui prend cette formule au sérieux. Passons sur la seconde partie de la formule, révélatrice d'une dimension récurrente depuis Saint-Simon : « ramener toutes les questions politiques à des questions d'hygiène » (1813); jusqu'à l'autre bout du siècle, le solidarisme entendu comme médecine appliquée aux sociétés.

1] Demeurons sur le premier membre de phrase : la médecine, il faudrait dire l'hygiène, est une science sociale, l'on dirait même une science sociale appliquée, que l'on verra se développer au confluent des techniques d'organisation (taylorisme, Fayol) et des formes opérationnelles de la science des sociétés (morphologie sociale, statistiques...). Son axiome premier : « La lutte contre tel ou tel fléau social ne peut être que partie et fonction d'un programme complet portant sur le mode de vie des populations » (budgets ouvriers, Halbwachs).

2] Nous en avons assez dit pour marquer son complet divorce d'avec la médecine libérale : son concept est collectif, rien ne l'indiffère davantage que l'individu malade. Elle ne soigne ni ne guérit, mais bonifie la vie collective, entretient et majore le bien-être du corps social. Régie par un impératif d'Etat, elle ne rêve que de percer les lois qui régissent la santé des masses. Loin d'être un catéchisme de propreté, c'est une science du

gouvernement, un réformisme en acte – la pointe avancée ou la réplique en miniature d'une entreprise que l'on définirait volontiers comme un essai d'organisation technique de la démocratie. Un poste privilégié, en tout cas, d'où observer la naissance de l'Etat social et technicien – en entendant par ce terme non pas le technicien au pouvoir, non pas une technocratie, mais la réduction des choix politiques à des choix techniques.

## I.

Pourquoi? Parce que la santé publique paraît tendre d'elle-même à la mesure objective. Et d'abord à la mesure des déterminismes sociaux à l'œuvre dans l'étiologie et la transmission des maladies contagieuses. Illustrons notre propos par l'analyse rapide d'un de ces instruments de mesure : le *casier sanitaire* des maisons.

Apparu à Bruxelles en 1871, introduit en 1893 à la préfecture de la Seine, cet outil technique représente pour l'appareil sanitaire une indéniable rationalisation par le bas. Et comme tel, prélude à la constitution de l'hygiène en une ingénierie administrative et sociale. Et ceci pour 3 raisons :

1) Ce que révèle le casier, c'est que la démolition de 5 000 maisons suffirait à réduire de moitié la mortalité tuberculeuse de

Paris. Or, et c'est là l'élément remarquable, Paul Juillerat rejette, pour expliquer cette surmortalité, les déterminations économiques et sociales. Pour tout le premier mouvement hygiéniste, pour les Villermé, Fodéré, Marc en France, Virchow en Allemagne, le postulat sociologique recouvrait très largement une théorie du paupérisme, une pathologie du besoin. Or, qu'est-ce que la tuberculose maintenant? Non plus une maladie de la misère, mais une maladie du défaut d'air et de lumière. Une « maladie de l'obscurité ». Et puis une maladie de l'entassement, de l'agglomération – de toutes les agglomérations: casernes, prisons, navires, immeubles. Ici, nous sommes au début de l'ère pastorienne, le déterminisme est dans les choses, dans le substrat matériel : la causalité est morphologique plus encore que sociologique.

Ce sont précisément ces causalités matérielles – scientifiquement fausses, notons-le bien, appuyées sur des bases épidémiologiques erronées – qui ouvrent à l'hygiène publique le champ de la mesure : mesure des données physiques et chimiques, mesure des facteurs démographiques de densité et d'encombrement. Quantification, donc, du milieu physico-chimique, et par l'approche démographique, du milieu humain – ouvrant la voie à une synthèse numérique. La densité étant par ailleurs une variable de caractère historique, la thèse morphologique autorise un suivi diachronique de l'état de santé des populations.

2] Le casier sanitaire est d'abord un observatoire : il permet de « découvrir les points faibles de Paris, de connaître à l'avance des foyers contagieux, les murs qui tuent ». Tenue à jour, la fiche d'un immeuble offre « le vrai journal sanitaire quotidien des maisons » : leur histoire et leur géographie. Pareil outil unit par conséquent l'instrument de connaissance et le moyen d'action : « les éléments d'enquête et d'information s'accumulent. Il ne reste qu'à agir ». A la désinfection, technique de l'urgence, il substitue une méthode d'enquête « tout à la fois automatique et préventive ». Transformation, donc, du régime d'intensité de l'hygiène, mais aussi apparition d'une technologie scientifique superposant à une infrastructure phénoménologique d'ordre biologique et chimique (analyses bactériologiques, examens physico-chimiques) une superstructure informationnelle véhiculant des signaux et des prévisions, orientant l'hygiène vers l'observation permanente et automatique de l'état sanitaire d'une population.

3] Nous avons parlé d'une structure technologique unitaire : l'instrument de mesure vaut ici comme instrument de réglementation, l'instrument scientifique comme instrument juridique. Du caractère scientifique de la mesure doit découler l'identification de l'observation et de la décision; et de la probité de l'expertise, l'administration simultanée de la vérité et de la loi.

« C'est par de pareilles institutions, concluait Juillerat, qu'il sera possible d'établir une base sérieuse contre les maladies évitables. En remplaçant les hypothèses, les vues de l'esprit, par l'observation systématique et impartiale, seule capable de fournir des données positives, les administrations pourront agir à coup sûr. Les lois, les règlements sanitaires, ne seront plus que la formulation de vérités évidentes, de théorèmes dont la démonstration sera faite et bien faite. Nul, ne pouvant les taxer d'arbitraires, ne pourra s'y soustraire... »

Ces lignes sont de 1906. Entre-temps, loi de 1902, loi de police sanitaire. Laquelle abandonnait l'essentiel du pouvoir aux maires, mais réservait à l'administration centrale la possibilité de s'immiscer dans les affaires communales là où la mortalité dépasserait 3 ans de suite la moyenne nationale. « Comme cette mesure, expliquent ses promoteurs, pouvait dans bien des cas paraître arbitraire, le législateur a pris soin de la justifier d'une manière mathématique en laissant aux tables de mortalité le soin de traduire la raison de l'intervention de l'autorité supérieure ». Comme quoi le casier sanitaire, entendu comme transmutation scientifique, emporte avec lui, non seulement la redéfinition de la surface sociale et institutionnelle de l'hygiène, mais encore celle des fondements même de l'autorité en matière de santé publique. « L'autorité de l'évidence », eût dit Koyré, scellera « l'évidence de l'autorité ».

II.

Elargissons maintenant le propos à l'ensemble de cette science administrative appliquée à la santé qui s'élabore progressivement dans le premier XX<sup>e</sup> siècle, principalement aux Etats-Unis : démonstrations d'hygiène, dont la plus célèbre est celle de Framingham (1917-21), enquêtes et inventaires, barèmes évaluatifs de l'activité des services d'hygiène, indices de vie et de santé. Triple portée :

1] Qu'est-ce que cette ingénierie nouvelle? Un instrument de planification locale, une grammaire de l'intérêt général, et, indissolublement, un outil de combat. Il permet aux hygiéniste de s'y retrouver, oriente les hommes politique, et invite l'opinion publique à s'établir sur des bases techniques.

C'est dire qu'elle sert la volonté de puissance d'un corps professionnel et, dans l'exacte mesure où elle y parvient, concourt à l'utilité publique. Avancée scientifique, réformisme social et promotion de l'expert ne se peuvent ici séparer. Transfert d'autorité, mais surtout, comme le notait excellemment Keith Baker à propos de Turgot et des économistes philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, transformation de son mode d'exercice. Au perfectionnement de l'outil technique se s'attache pas seulement l'assurance d'une meilleure administration des choses, mais la plus

prometteuse certitude de « décisions conformes à la vérité et à la raison » (Condorcet). Quelque chose, disait Keith Baker, comme « la production automatique de la vérité sociale ».

Le remarquable, ici, c'est qu'il n'est point de mesure des phénomènes sans dosage des interventions nécessaires. Point de concepts qui ne soient autant de canons d'un type d'action, point d'action en retour qui n'en éprouve la validité et n'en exige la refonte incessante. Et c'est dans cette dialectique de la connaissance approchée que l'hygiène s'établit comme « autorité technique suprême ».

2] Cette rationalisation de l'appareil administratif est à l'origine d'une figure inédite de l'hygiéniste en tant que fonctionnaire d'un type nouveau : nous voulons dire en tant que praticien, dominant à la fois un savoir et l'art de l'appliquer. A compter de ce moment, l'hygiéniste s'attache de moins en moins, à la différence du savant, aux découvertes et à la production de technologies prophylactiques, et de plus en plus à la connaissance des circonstances qui dirigent la pratique. A mi-chemin de la science et de la praxis, de la science et de ses applications, il reconnaît par là le besoin d'une méthodologie dont la tâche serait de rendre le savoir utile, ce qui veut dire aussi l'homme utile au savoir, ce qui veut encore constituer l'homme en objet de science. D'abord soucieuse d'une maîtrise des obstacles entravant l'application des

mesures prophylactiques, cette hygiène-là s'apparente ainsi à une science pratique du fait humain, des préjugés, des traditions, des intérêts : en un mot, de l'opinion.

D'où un double recul : a) de ce qu'on pourrait appeler l'utopie juridique de l'hygiène, de la croyance naïve que la loi peut tout pourvu qu'elle soit appliquée; b) de l'esprit policier, corrélatif à l'émergence d'un souci d'éducation – cette décomposition des vestiges policiers formant de la sorte la préface à une axiomatisation du fait humain, à un calcul et une maîtrise des facteurs subjectifs entravant chez l'individu comme dans le corps social les progrès du bien-être.

On croyait à la Belle Epoque vaincre la maladie grâce à la stricte observance de la loi, on voudra après la Grande Guerre « vaincre l'opinion », « faire entrer préalablement dans nos mœurs l'idée, le goût et le sens des mesures sociales que la seule obligation légale ne pouvait manifestement réussir à faire accepter ». Le devoir d'intervention de la puissance publique cessait par là « d'être un simple droit de police », « il prenait un véritable caractère social ».

3) On se demandera enfin si cette inversion du code axiologique de l'hygiène ne recouvre pas une dépréciation tout aussi brutale du droit. Du droit, et de la politique : comme si le contrat social,

un consensus rationnel, n'était possible que fondé sur des lois objectives, immédiatement liées aux données de fait démontrées par l'expert – et non, en vertu de l'expression, toujours arbitraire de la volonté du plus grand nombre. « Il ne s'agit pas, dira-t-on de la lutte contre les fléaux sociaux, de réunir des majorités. L'impératif catégorique de la science doit faire l'unanimité. »

Deux mots de conclusion :

1] Comme Condorcet, l'hygiéniste ne se préoccupe nullement d'une science théorique de l'homme, mais d'une connaissance appliquée. A une science désintéressée, il opposerait volontiers le mot d'ordre des Encyclopédistes revendiquant une « science des choses utiles » – le caractère utile de la science étant directement fonction de sa limitation. En d'autres termes, derrière le méthodologue, fidèle encore à l'image positiviste de l'homme de science, se profile déjà l'expert, dont la théorie de la science est tout entière définie comme méthodologie, mais dont la visée est avant tout pratique, au service des besoins terre-à-terre de l'organisation du travail scientifique et de l'action collective.

2] Nous étudions le mouvement hygiéniste comme une sorte de parti intermédiaire entre les économistes statisticiens, préoccupés

*NOTES SUR L'HYGIENE COMME SCIENCE SOCIALE APPLIQUEE*

d'abord d'information, et les planificateurs, soucieux avant tout d'action et d'organisation. Nous évoquons également les économistes philosophes et les humanitaristes du XVIIIème siècle comme les lointains parents et les "interlocuteurs" de nos hygiénistes. Peut-être une généalogie plus fouillée, portant sur les contigüités au sein d'un registre fonctionnel commun, pourrait-elle nous livrer un jour le cadre d'une histoire de la raison de l'expert dans les méthodes du pouvoir.

INTIMITE

DU DECOR COMME *COSA MENTALE*\*

Lion Murard, Patrick Zylberman

... cette volupté  
D'évoquer le Printemps avec ma volonté,  
De tirer un soleil de mon cœur, et de faire  
De mes penses brûlants une tiède atmosphère.

Charles Baudelaire, *Paysage*

Was künstlich ist, verlangt geschlossnen Raum.

Goethe

Le décor, fleur du Mal. Le soleil d'un hiver intérieur – les belles heures dérobées à l'incurable, à « la Grande Maladie » baudelairienne : « l'horreur du Domicile ». « Ce que j'appelle le Décor », donc : « une idéalisation forcée ». Le Malheur s'éthérisant en beauté, la chambre d'agonie contrainte de chanter. Au travail de la Lyre serait de la sorte suspendu « un retour vers l'Eden perdu », à un héroïsme de la vision, la dissipation des nuages amassés dans notre ciel intérieur. « Tout, hommes, paysages, palais, dans le monde lyrique, est pour ainsi dire *apothéosé* ». « Chambre véritablement *spirituelle* », aussi bien, que *La chambre double*. Plus n'y subsiste « le ranci de la désolation », mais « la délicieuse obscurité de l'harmonie »; habillés d'un vernis

magique, paysage et mobilier s'estompent ou se noient dans un chaos brumeux et doré. « C'est quelque chose de crépusculaire, de bleuâtre et de rosâtre; un rêve de volupté pendant une éclipse ». Un paysage apothéosé; et par l'hyperbole, devenu décor : voilà, nous semble-t-il, l'intérieur fin-de-siècle<sup>1</sup>.

### I. L'anti-nature

« Le suprême artifice », songeait Valéry : « inventer la nature et prétendre à la simplicité ». Humilier la fleur par de spécieux taffetas, le roc par le carton-pâte, et, par la poudre de riz, diviniser une fragile beauté. Madame Dubarry, quand elle voulait éviter de recevoir le roi, avait soin de mettre du rouge : de créer, soutenait Baudelaire, dans le grain et la couleur de la peau, cette « unité *abstraite* » par laquelle la bête humaine se rapproche de la statue. Peinte, et par là spiritualisée, la courtisane se clôture dans une sécession jalouse; se pare, dirait-on, pour se séparer. Et que dire de son rival en mortification? Gants roses, ongles de femme, longues boucles brunes, le dandy insulte par la superlative majesté de sa mise au « vice de la banalité »; cruellement vêtu de blanc et de noir, son aristocratique distinction s'étale de manière non moins raffinée dans « la simplicité absolue » d'une stricte toilette. L'ornement n'est autre

chose que cette dissonance, un beau pure et bizarre. Du vivant plaqué sur du mécanique. Quoi de plus « brutal et positif », en effet, qu'une décevante nature? en elle, « quelque chose d'impudent et d'affligeant ». Le visage humain « sue le crime »; le végétal, un « je ne sais quoi de *schocking* pour tout être *spirituel* ». « Je voudrais des prairies rouges, des arbres bleus »... autrement dit, « une déformation sublime de la nature, ou plutôt un essai permanent et successif de réformation de la nature ». Qui ne devine, de cette délectable ascèse, les stations enchaînées? Dénaturation-surnaturalisation- renaturation. On songe ici au *Grat savoir*, à l'espérance nietzschéenne de nous « naturaliser », nous hommes, avec la pure nature, la nature retrouvée, la nature délivrée. L'artiste-philosophe y eût applaudi. Toilette ou haschich, en effet, pas un de ses paradis d'occasion qui ne repousse et ne surpasse une ennuyeuse nature; partant, qui n'entende lui restituer un naturel perdu, et reconstruire « une nature *naturelle* ». L'individu redressé par l'individu, la nature par une contre-nature : voilà le dandysme; le trivial redressé par le faux, le faux par le simple ou l'abstrait, voilà le décor<sup>2</sup>.

« Ces choses, parce qu'elles sont fausses, sont infiniment plus près du vrai... ». On conçoit qu'un pareil esprit fût ami de la caricature, du grotesque et de l'arabesque; curieux de toute espèce d' « argot plastique »; épris encore des décors de théâtre et autres leurres visuels « dont la magie brutale et énorme sait m'imposer une

utile illusion ». Qu'enfin, toujours atténuant le réalisme, et toujours ravivant le féerique, il admirât en un intérieur de chapelle peint par Bonington « un merveilleux Diorama, grand comme la main ». Nous nous plaisons à voir en cette notation cursive le théorème de l'appartement fin-de-siècle : entendez d'une œuvre qui, développée comme forme, est aussi agencée comme un spectacle. Qu'est ce théâtre du vraisemblable, en effet? sinon un espace en trompe-l'œil : un cube maquillé en un tableau. Le comprendre implique un détour par l'art de la fresque. Ici comme au théâtre, l'illusionnisme permet de soutenir la cohérence de la fiction; encore qu'en décoration murale, les points de vue demeurent différents entre la narration séquentielle et l'évocation dramatique. Le maître de la Villa des Mystères près de Pompéï fait du mur un tableau : s'il était logique en effet qu'une peinture illustrant une *istoria* dût être conçue comme une fenêtre ouverte sur une scène, il s'ensuivait que la paroi entière devait également traitée comme une fausse ouverture. Un nid à faux paysage. Mais pourquoi ne pas pousser l'impact dramatique à son degré ultime, et maquiller toute la pièce en le décor fictif d'un événement imaginaire? Ce que fit Jules Romain dans la Salle des Géants à Mantoue, réalisation si sensationnelle qu'Ernst Gombrich y vit « l'équivalent d'un film d'horreur en relief »! Les moyens propres à l'illusion ont en la circonstance débordé les buts de la décoration : non moins inhabitable que la chambre du Bel-Ami

de Maupassant, la pièce en quelque façon figure « l'intérieur d'une lanterne de papier peint ». Soit un panorama!<sup>3</sup>

La société de cour avait raffolé des fantasmagories optiques; et Carmontelle, le dessinateur de l'ancien régime finissant, « avait prévu dans certaines salles – notamment dans les orangeries, des salles de spectacles ou de banquets, des salles à manger de plaisance – de remplacer les baies par des écrans transparents qui représentaient un rocher, un paysage, par exemple les Buttes-Chaumont ou des jardins du XVIII<sup>e</sup> siècle, et, au cours d'un repas du soir, on allumait des feux de fagots dans l'axe derrière les transparents pour éclairer le spectacle ». Ce n'étaient là que des décorations mobiles. Infiniment plus sophistiqué, « le panorama, ou tableau sans bornes » présente quant à lui « la nature à coup d'œil » dans une rotonde spécialement aménagée. « Voici dix ans ou plus, conte en 1799 l'un de ses inventeurs, j'ai émis l'idée d'une salle de concerts ou de bals disposée de très curieuse façon, en sorte que le public se trouverait à l'intérieur comme s'il était à l'extérieur des portes. L'édifice aurait une forme circulaire et voûtée, comme une sphère creuse. Pas de fenêtres [...] mais sur la coupole et les murs la représentation d'une scène à ciel ouvert [...] de préférence champêtre. Les entrées pourraient être de vraies portes découpées sur des maisons peintes, si bien que les personnes pénétrant dans la salle auraient vraiment l'air de sortir de ces pavillons vers une nature à ciel ouvert ». S'étonne-t-on

qu'attiré boulevard Montmartre par la vogue prodigieuse de ces premières coupes, David lançât à ses élèves éblouis : « Vraiment, Messieurs, c'est ici qu'il faut venir pour étudier la nature »? On n'eût pu mieux dénié à la chose représentée son caractère de reproduction; ni mieux "dédivinisé" une nature devenue une *man-made* nature. Là où ne se dresse qu'une œuvre d'art, l'œil enveloppé par une peinture circulaire embrassant tout son horizon croit être en présence de la *Vallée d'Unterwalden*, de *Saint-Pierre de Rome* ou du *Déluge*. Qu'on agrément maintenant la toile de rocs ou de buissons, de coques de navire ou de confessionnaux : toute différence s'estompe de l'objet matériel à l'objet imité, du réel à son double. Où s'achève la véritable forêt, l'église ou la navire? où commence le dessin? En fin Daguerre vint, qui, peignant la toile des deux côtés, installe en le décor un drame en plusieurs épisodes : fable dans la fable, représentation dans la représentation, la vallée verdoyante cède à la cime montagneuse, la scène de bataille alterne au gré des éclairages les mouvements victorieux et les revers, *Saint-Etienne-du-Mont*, d'abord vide, vu de jour, s'emplit la nuit venue d'une foule compacte qu'illuminent les cierges et les lampes. Combien mérité dès lors, le nom donné à ce peep-show : « une Salle des Miracles »!<sup>14</sup>

## II. Camera oscura

Malebranche, au début des *Entretiens sur la métaphysique*, ferme les volets pour faire le noir : construction d'un lieu pour la présence à soi-même. Mais là où les appelait le *genius loci*, les philosophes de l'ameublement ne cessèrent de chercher – en vain – le *genius operi*. Une alchimie des apparences. Délivrés du piège de la carapace esthétique, ils eussent préparé la décoration à une autre fin que la mimesis. Mais prenez la première chambre de jeune fille venue, celle par exemple de la Cordélia de Kierkegaard : extériorisés en images, « la lampe en forme de calice », l'orient de rêve et le voile en dentelle de papier se dénoncent les uns les autres comme simulacres. « Nulle abomination artistique », à l'inverse, aux murs de cette *Chambre double* où nous paraît pressenti le « désert de la vision extérieure ». Le rapprochement est parlant : ici, « l'espace d'air » que nous occupons avec des choses d'autant plus présentes que non copiées; là, un monde et un temps autonome « composant en nature morte l'apparence des choses ». Sœur ou fille du « rêve pur », la chambre paradisiaque n'emprunte presque rien aux apparences sensibles; le tableau muet les admet en revanche en leur qualité de reflet : « on voit la silhouette des passants défiler rapidement sur les murs, tout se transforme en un décor de théâtre<sup>5</sup> ».

On ne saurait forcer outrageusement l'antithèse. Baudelaire nous séduit par sa théorie de l'objet : du néant de l'objet. D'un voile, et non de formes artistiques, s'habille le séjour de l'éternel ennui. D'une atmosphère humide et « stagnante », de « sensations de serre chaude », et non de bibelots. L'informe révoir, aussi bien, tranche sur *la Maison d'un artiste*; le poème d'intérieur, sur le refuge du collectionneur. « L'art positif est un blasphème »! L'on ne voit pas cependant que s'évanouisse en la circonstance le sentiment d'une « finalité en somme esthétique du réel ». Déposée sur les meubles sots, poudreux, écornés, la « buée du songe et de la fièvre » eût dû opérer la transposition du visuel à l'existential. Des « architectures de vapeur », hélas! ne se soutienneht que d'un état voisin de l'hypnose – d'une gymnastique de l'illusion. Ce qui nous ramène au monde du panorama : nous voulons dire à l'intérieur crépusculaire. Le paradis baudelairien, suggérons-nous, n'est autre chose qu'une salle des miracles; ainsi du moindre appartement fin-de-siècle. « A l'intérieur des habitations, tant dans les sous-sols et les arrière-maisons qu'aux étages des riches remplis d'un lourd mobilier, rapporte Dolf Sternberger, il régnait une clarté blafarde semblable à quelque forme bâtarde de la nuit. Car même la lumière blanche du dehors ne pénétrait pas dans les pièces. Les parois denses des plantes grimpantes qui croissaient entre les colonnes des balcons, ou bien la profusion des palmiers et autres végétaux disposés sur les corniches, dans les jardins d'hiver, dans les bow-windows et sur les balustrades, et enfin

l'enveloppe épaisse de tout ce qui habillait les fenêtres, depuis les stores jusqu'aux lourdes tentures, tout cela contribuait au contraire à créer une pénombre verdâtre dans laquelle le flamboiement coloré de l'Orient importé, des tapis persans, des capitonnages et des coussins, l'éclat irrisé des damas et des habits de taffetas, la luminosité mate des statues tout comme des joues et des membres féminins d'ivoire ou d'albâtre pouvaient alors se mélanger et se relancer mutuellement<sup>6</sup> ».

Le classicisme à l'estime de Georges Duthuit employait abusivement la couleur contre la lumière ambiante : « tout se combine et rien ne se mélange ». La critique vaudrait pour toute esthétique du plaisir forcé à perpétuité. Pas de fenêtres dans le panorama, pas d'ouvertures non plus dans *Le rebours* dont le héros, « interdisant toute vue du dehors », ne laisse pénétrer en son chez soi qu'une « lumière feinte »; mais le même encombrement de « choses molles, parfumées et dangereuses à toucher », le même attrait surtout pour « le rouge et la céruse, le chrysocale et les oripeaux de toute sorte » dont fait preuve l'amant de la Fanfarlo : « Il repeindrait volontiers les arbres et le ciel... » Tout repose en somme sur « l'idée que le soleil lui-même est un élément perturbateur qui "décolore" les choses en leur enlevant leur "flamboiement coloré" (pour citer un mot authentique). Le soleil serait une lumière inappropriée non seulement pour les choses, mais pour l'intérieur tout entier. Celui-

ci n'est pas crépusculaire parce que le soleil a été exclu; le soleil est exclu parce que l'espace intérieur est crépusculaire de par sa nature propre. Mais il n'est nullement dépourvu de l'éclat mat et de la luminescence blafarde qui émanent des tissus, des statues, des figures humaines et des costumes<sup>7</sup> ».

Mallarmé nommait le livre – ou l'appartement – un « coffret défendant contre le brutal espace une délicatesse intime déployée ». La volatilisation de l'espace, figure du nombre : voilà les effets chimériques d'une « nyctothérapie ». C'est dans l'espace absolutiste, *Bérénice* en témoigne, que les tragédies du départ, le désespoir de la séparation et l'angoisse de l'éloignement sont le plus inconsolables. « Métaphysique de la confusion » ou « physique du flou », l'alchimie nocturne fait fondre les divisions plastiques et les morcelages spatiaux du Grand Jour. Nous évoquions Cordélia, Cordélia dont le cadre semblable à une cabine d'officier « ne doit avoir aucun premier plan, mais la hardiesse infinie de l'horizon. Elle ne doit pas vivre près du sol, mais planer; elle ne doit pas marcher, mais voler, non pas de-ci de-là, mais en avant, toujours en avant ». A la mer nocturne, précisément, de transcender les cloisonnements de la chronologie et de la topographie; au « miracle de l'*Ubique-Nusquam* » de résoudre « l'insoluble disjonction de l'*Ibi aut Alibi* ». Vapeur et brouillard dissolvent la massivité grossière des corps, noieront le dessin qui en silhouettait et en circonscrivait les formes. « Les meubles

ont des formes allongées, prostrées, alanguies. Les meubles ont l'air de rêver; on les dirait doués d'une vie somnambulique...<sup>8</sup> »

Notion fondamentale, donc, que celle d'une nuit factice. « La principale hérésie » en matière d'ameublement, notait Edgar Poe : « l'éclat ». « Nous sommes violemment affolés de gaz et de verre »! Lustres énormes et insensés, glaces, miroirs : « quel monde de choses détestables » ces seuls mots suffisent à exprimer : une lumière « inégale, brisée et douloureuse », « un parfait chaos d'effets discordants et désagréables »! Voyez du reste dans *North and South* ce salon anglais 1855 : « au milieu de la pièce, sous le lustre préservé par un sac, il y avait une grande table circulaire, où des livres élégamment reliés étaient disposés à intervalles réguliers autour de la circonférence de sa surface lisse, comme des rayons de roue aux couleurs gaies. Chaque objet reflétait la lumière, aucun de l'absorbait. La pièce tout entière produisait l'impression pénible d'une accumulation de taches, de pointillés et de bariolages, qui donna à Margaret un sentiment désagréable. Elle ne se rendit pas compte en effet qu'une propreté spéciale était nécessaire pour maintenir chaque chose si blanche et si pure dans une telle atmosphère. Elle ne se rendit pas compte non plus de la fatigue à laquelle on devait volontairement se soumettre pour obtenir cet effet de neigeux et glacial inconfort ». Du miroitement comme fatigue. De là que la fin de siècle ait recherché la santé dans un espace clos et sourd,

dans l'atmosphère immobile d'un aquarium où la lumière, précisément, serait absorbée et non plus reflétée<sup>9</sup>.

Les découvreurs seraient ici les Goncourt, ces Goncourt qui prétendent avoir « opéré le XIX<sup>ème</sup> siècle de la cataracte » en lui faisant « l'œil japonais ». Qu'est le Japon en effet, sinon un pathos de l'ombre, l'évanouissement des formes sensibles dans une lumière épuisée, filtrée, indirecte et diffuse? Une mystique décorative, disait Tanizaki Junichiro, où « la beauté d'une pièce d'habitation, produite uniquement par un jeu sur le degré d'opacité de l'ombre, se passe de tout accessoire ». Plus d'objets étincelants, d'éclats rebondissants, mais un rayonnement doux et mystérieux; plus de pianos à queue noirs et polis, de grands cadres dorés et brillants, mais les choses fanées – « évoquées, disait Mallarmé, dans une ombre exprès ». Vieux étains, meubles en bois cirés ou huilés, satins, velours et brocards emmagasinent une lumière intérieure. Un peu voilée, éteinte, salie. Il est donc capital pour l'ambiance de couleur de chasser toute réverbération directe, métallique, et de fragmenter les reflets. Alors s'allument les nuances et se déploie dans le boudoir de l'Orient toute la gamme des séductions lumineuses. « Un brouillard opalisé »! Les fenêtres soigneusement obturées de « ces gros damas qui se tenait, comme on dit, debout tout seuls », « toute la pièce apparaît comme tamisée et intime. Nous nous y sentons à l'abri, que ce soit avec nos pensées ou avec nos amis. Tout ce qui a lieu

dehors reste lointain. Même le passage des nuages n'est pas perceptible dans le mélange verdâtre de lumière<sup>10</sup> ».

Le bec de gaz, justement, imite et parodie le monde du panorama. Au premier rayon de ce soleil, le pays nocturne se pare de toutes ses ombres et la matière commence des mues sinistres ou merveilleuses. « J'entrai au théâtre, conte Maupassant dans *la Nuit* [...] Il y faisait si clair que cela m'attrista et je ressortis le cœur un peu assombri par ce choc de lumière brutale sur les ors du balcon, par le scintillement factice du lustre énorme de cristal, par la barrière de feu de la rampe, par la mélancolie de cette clarté fausse et crue. Je gagnai les Champs-Élysées où les cafés-concerts semblaient des foyers d'incendie dans les feuillages. Les marronniers avaient l'air peints, un air d'arbres phosphorescents... » « Cauchemar », oui – c'est le sous-titre de la nouvelle – que cette métaphore inversée de l'intérieur. Le paysage or et bitume, les arbres phosphorescents et les marronniers peints copient l'anti-nature ou « la nature peignée » des intimités bourgeoises. Détestable confusion entre le salon et le pavé, entre « une nature plus belle que la nature » et cette nature étrange qui ne pousse ni ne respire mais sait enfermer le flâneur – *la Dryade* d'Andersen, par exemple – comme dans « une immense salle de réception ». En les « trottoirs fleuris de becs de gaz », un Jean Richepin reconnaît semblablement « les deux lisières de couleurs d'une tapisserie orientale ». *Paris au gaz*.

cependant, ne peut être que la métaphore inversée d'une solitude recomposée : ici, « les pièces drapées de velours grenat, où par les plus beaux jours il faisait nuit dès trois heures »; là, l'aveuglante flamme d'un lieu où « il n'y a véritablement plus de nuit, puisqu'il n'y a plus d'obscurité ». Charles Nodier, le premier s'en était ému : le moindre défaut du gaz est de « trop éclairer ». « Le gaz, dans la maison, est complètement inadmissible, tranchait Edgar Poe. Sa lumière, vibrante et dure, est offensante. » Point ne suffit en effet d'éviter « les lumières tremoussantes, inquiètes »; « les lumières constantes, si elles sont trop énergiques, sont elles-mêmes inadmissibles ». Et comment souffrirait-on la brusque intrusion des « filets de gaz, de vilain gaz sale » dans l'habitat-tombeau? Si la lampe est studieuse, comme la bougie est mondaine, le gaz — déplore le Mallarmé de *la Dernière Mode* — « apporte aux séjours d'intimité les réminiscences de lieux publics ». Aussi bien ne saurait-il pénétrer « pas plus avant, dans nos intérieurs, que l'escalier et parfois les paliers : il ne franchirait la porte de l'appartement, pour en éclairer les antichambres, que vague, adouci et voilé par le papier transparent d'une lanterne chinoise ou japonaise ». Que dire alors de la fée Electricité, sinon qu'elle « a ôté à nos salons tout air d'intimité et de distinction »? « Qu'une telle lumière ne soit pas nécessaire, poursuivait Edith Wharton et Ogden Coleman dans *The Decoration of Houses*, est prouvé par le fait que les globes électriques sont à l'ordinaire recouverts de verre épais aux sombres couleurs, en sorte d'en rendre l'éclat

aussi inoffensif que possible ». On sait du reste chez le dernier dandy l'horreur de l'éclairage public électrique, « les moindres voies ressemblant à une avenue de l'Opéra en réduction »; l'horreur encore, poursuit Léautaud dans les années 1930, « du mobilier qu'on voit partout, vernissé, mécanique, dur, sec, sans beauté, sans charme, sans rien d'intime »; de l'automobile, de la machine à écrire ou du chauffage central, « le déshonneur de tout intérieur, l'enlaidissement sans conteste du plus joli cadre ». Point d'arbitre des élégances qui ne recommande pour les dîners mondains les chandelles largement surélevées au-dessus de la table : ainsi les convives, enclos dans une nuit tutélaire, ne sauraient-ils sur leurs voisins d'en face, faute de les voir, darder des regards indiscrets ou troublants. « La nuance de la lumière électrique est triste », avait décrété le bon goût : teignant les objets « d'une couleur livide et blafarde due à l'apparence bleuâtre des rayons », elle ne leur conserve pas « leurs formes vraies<sup>11</sup> ».

Pareil souci de sincérité ne manque pas de piquant, chez des théoriciens suprêmement persuadés de l'indécence du mur nu. Et par là, inexorablement attirés vers un primat de la couleur sur la forme, de l'ambiance sur la charpente, et de l'enveloppe illusionniste sur la carcasse architecturale. D'une rythmique de la couleur, nous le verrons, eût pu naître un véritable art nouveau : une esthétique du « lien décoratif »; encore eût-il fallu que la

haine de l'Azur n'allât pas à faire de la demeure d'un tel art un palais inhabitable. L'obsession d'une luminosité qui ronge les formes au lieu de les découper appelait le système oriental de la polychromie, et s'accordait aisément avec une compulsion permanente à obturer de couleur toutes les surfaces. L'on ne voit pas cependant que l'Orient intérieur intégrât en une forme totale l'esprit et le sensible, ni que dans ce paysage d'extase la peau décorative devînt vraiment une peau organique. Jamais ne s'y efface le divorce des arts et des êtres, l'impression – Yves Bonnefoy le disait de Mallarmé – « de chambre sans habitant, de feu éteint dans l'âtre, de choses vues du dehors, dans l'agonie de leur forme... ». Est-ce le calme, vraiment, un sentiment « tranquille et magique » qu'inspirent « les carreaux de verre pourpre » et « les tentures de soie cramoisie » chers à Edgar Poe... ou l'impression d'une braise qui brûle sans flammes? *In nuce*, ce paradis fantastique, effrayant et sanglant, prélude à l'architecture intérieure de la fatigue nerveuse, dont les teintes préférées ne seront plus dans *À rebours* l'or et le cramoisi – couleurs de l'émotivité romantique –, mais « cette couleur irritante et malade, aux splendeurs fictives, aux fièvres acides : l'orangé ». La couleur à tout prix, donc, mais une couleur qui, ramenée à l'habillement d'une surface que jamais elle n'entame, n'est qu'un autre moyen d'isoler et de différencier. Ce refus de l'envisager comme une valeur en soi, un élément de liaison actif et immédiat, se retourne contre elle. De quel frisson de clarté, de quelle

ponctuation ardente serait-elle la messagère, elle qui soustraite aux altérations de la lumière – et par là fatalement étouffée – déjà penche vers le néant de l'ombre? Les boiseries chocolat, la peluche grenat, les brise-bise de mousseline et le rayonnement glacial de l'ombre, voilà l'intérieur 1900. Un catafalque! « Sous la lumière de la lampe, le bois rouge du secrétaire prenait les tons et les marbrures de l'écaille. Une petite coiffeuse à colonnes près de la cheminée luisait comme une agate. Les tentures et un tapis d'Aubusson étouffaient les pas et les voix. Aucun son de la rue ne parvenait ici. Le silence même avait cette qualité singulière qu'il n'acquiert en général que loin des grandes villes; ce n'était pas seulement la cessation du bruit, mais quelque chose d'intérieur et de profond dont le cœur se sentait touché avant l'ouïe. A qui arrivait du dehors, la vie semblait baisser d'un ton entre ces murs<sup>12</sup> ».

### III. La chambre ornée

Le paradoxe de l'intérieur, soutenait Dolf Sternberger, consiste en ceci que, « malgré cette dissolution ou cette dénégation des formes chosales, malgré leur réduction au rang de simple substrat du revêtement de couleur, il se remplit de plus en plus d'objets... ». *Horror vacui!* Ouvrez seulement la *Fanny*, de Feydeau : « Je baissais les rideaux de brocatelle rose, ramagées de grands

bouquets; je dressais savamment les tentures de mousseline, et je lissais des mains le couvre-pied capitonné de mon lit. Sur un guéridon de bois des isles, je disposais dans des soucoupes de chine des pâtes sèches, etc. » A l'estime de Baudelaire : « *Fanny*, immense succès, livre répugnant, archi-répugnant ». Combien inconnue en effet du « ravissant taudis » de *la Fanfarlo* comme de « la petite chambre sans prétention » de la *Philosophie de l'ameublement*, l'idolâtrie de la matière! Baudelaire, Poe, Mallarmé résorbent l'objet au profit du signe; et s'ils cèdent à une esthétique de la délectation, du moins en font-ils une opération de l'esprit. Du roman réaliste, au contraire, « s'échappe, comme un parfum de patchouli, une sorte d'admiration béate, presque dévotieuse, pour les meubles, les tapisseries, les toilettes... » Et comment la chambre « couveuse » n'eût-elle cédé à la chambre ornée, l'ascétique révoir aux « belles choses bien habillées »? Quand bien même *cosa mentale* au premier chef, l'expérience intime n'en postule pas moins un certain « arrangement d'objets » : autrement dit, un *design*<sup>13</sup>.

« On ne sait pas, pour un passionné de mobilier – notait les Goncourt, – le bonheur qu'il y a à composer des panneaux d'appartements sur lesquels les matières et les couleurs s'harmonisent ou contrastent, à créer des espèces de grands tableaux d'art, où l'on associe le bronze, la porcelaine, la laque, le jade, la broderie ». L'intérieur, suggérons-nous : un paysage

devenu décor. Que de parallèles en effet de la philosophie de l'ameublement à la philosophie de la composition! Le paysage, la chambre, le tableau ne s'ordonnent-ils selon une même grammaire d'objets? « Nous parlons de l'harmonie d'une chambre, indiquait Poe, comme nous parlerions de l'harmonie d'un tableau »; tableau encore, « arrangement artistique » et « œuvre composée », que le jardin-paysage du *Cottage Landor*. Pareille esthétique puise ouvertement au dix-huitième siècle anglais, à une certaine idée du beau moins entendu comme chose à contempler que comme chose à composer. Au peintre ou au poète d'encourager en quelque sorte le paysage à s'avouer comme structure formelle. (Une fois encore, on songe à Baudelaire reprochant à Musset « son impuissance totale à comprendre le travail par lequel une rêverie devient un objet d'art ».) Disposant en ses toiles bosquets et collines comme sur une scène de théâtre, Claude Lorrain fait des objets naturels autant d'étapes ou de stations sur le chemin de l'œil à l'horizon. « On peut marcher dans ses tableaux, et compter les kilomètres. » A la même promenade visuelle nous convie une poésie topographique, pastorale et descriptive. Chaque mot des *Saisons* de Thomson vaut pour une classe d'objets, à charge pour le mouvement poétique de reproduire le trajet ou processus par lequel l'œil saisit et compose un paysage en « petites scènes d'art ». Tout se passe comme si la nature s'organisait d'elle-même en tableaux, comme si les arbres ou les rivières avaient été théâtralement disposés en un

arrangement pré-ordonné – un *design* – dont le poète, le peintre ou le paysagiste n'auraient qu'à révéler, dévoiler et manifester les a priori. « *All gardening is landscape-painting* », disait Pope, et tout *landscape-gardener* un artiste invité dans ses compositions décoratives à ennoblir la nature en se coulant dans cette forme ou cet ordre latent que traduit le sentiment ou Génie du lieu. On sait du reste que Capability Brown comparait son art à la composition littéraire : « ici, disait-il, je mets une virgule, là une parenthèse, ailleurs un point ». Ainsi produisait-il un lieu, entendant par ce terme de *place-making* non pas une amélioration ou une altération, mais un paysage entièrement inédit<sup>14</sup>.

Que de chassés-croisés, dès lors, « de la verdure à l'architecture »! L'Angleterre aimait la nature apprivoisée, la nature accordée à l'œuvre virtuelle, au poème ou au tableau à venir. Lui sont-ils vraiment infidèles, les Goncourt qui n'y veulent « rien voir qui ne soit un rappel et un souvenir de l'art », l'image d'un décor en puissance ou « d'un tableau déjà vu »? Qu'il devienne le cadre d'une scène d'art, le paysage échappe à sa condition de « vide mal colorié »; Wordsworth l'appréhende « tel un livre », un coffret « censé contenir l'écrivain dans l'acte de l'écriture ». Propos fascinant. On se souvient dans *l'Eloge du maquillage* de « ce cadre noir » donnant à l'œil cerné « une apparence plus décidée de fenêtre ouverte sur l'infini »; ou dans *les Fleurs du Mal* de ces vers célèbres :

## DU DECOR COMME COSA MENTALE

*Comme un beau cadre ajoute à la peinture,  
Bien qu'elle soit d'un pinceau très vanté,  
Je ne sais quoi d'étrange et d'enchanté  
En l'isolant de l'immense nature,*

*Ainsi bijoux, meubles, métaux, dorure,  
S'adaptaient juste à sa rare beauté,  
Rien n'offusquait sa parfaite clarté,  
Et tout semblait lui servir de bordure.*

Baudelaire, ou la beauté encadrée; Wordsworth, ou l'habitant dans le tableau. Ici et là, décor et personnage ne font qu'un. « Immobile près de mon bureau et les yeux fixés sur mon travail, conte Julien Green, j'aurais pu me croire à l'intérieur d'un tableau »; « très souvent, renchérit Matisse, je me mets dans mon tableau ». On ne saurait mieux introduire à l'intimisme métaphysique de la fin-de-siècle, à « l'intuition de l'intériorité commune des œuvres et des êtres ». « Nous ne séparons plus le personnage du fond d'appartement ni du fond de rue », avait annoncé Duranty dans *la Nouvelle peinture* (1876). Même souci d'un lien décoratif entre la figure et son cadre chez un Vuillard, même « art de *syntaxe* » – mais accompagné cette fois du sentiment mallarméen de l'irréalité du monde. Le lyrisme des intérieurs n'est du reste autre chose que ce passage décisif « au-delà du réalisme ». Un au-delà du réalisme, un au-delà de l'objet... et dans le même temps un « en-deçà » de l'art. Ce n'est plus le

naturalisme « dont la fausse et insolente objectivité tend à vider l'art de son pouvoir spirituel »; ce ne sont pas davantage les mises en scène orgueilleuses, la ligne, la couleur et les formes investies d'un rôle discursif : c'est l'homme « ramené à la simplicité de ses gestes et à un monde sans apprêts ». « Peinture de fond » ressortant à la musique de chambre ou à la poésie domestique, qu'un « langage plastique dégagé de toute compromission avec la mémoire, avec le discours, avec la nature observée de l'extérieur en superficie ». « Je ne fais pas de portraits, indiquait Vuillard, je peins des gens chez eux ». « Si j'ai pu réunir dans mon tableau ce qui est extérieur, et l'intérieur, notait parallèlement Matisse, c'est que l'atmosphère du paysage et celle de ma chambre ne font qu'un ». L'agrégation en une forme totale de l'image peinte à l'architecture, aux choses du service et de l'apparat, aux gestes de la cérémonie familière et solennelle, à tout ce qui crée l'atmosphère et la destination spirituelles d'une habitation, pareille agrégation, suggérons-nous, eût marqué l'avènement d'un grand « art décoratif, didactique et lyrique ». Le contraire se produisit : scission, et non intégration. Loin de figurer une abstraction décorative, la maison des choses signerait un double divorce entre l'objet et son abri, la figure et son cadre<sup>15</sup>.

L'émancipation de l'objet, à dire le vrai, trouvait son antécédent dans l'art du paysage, dans ce moment « *pittoresque* » qui vit l'approche rhétorique et dramatique prendre le pas sur la

formelle. Combien frappant chez Shenstone le traitement du jardin tel une galerie de peinture, et la division de la *ferme ornée* en « scènes champêtres » s'étageant du sublime au pensif, en passant par le mélancolique! Quoique d'une seule tonalité, chacune d'entre elles « devait contenir assez de variété pour former un tableau... » Et comment ne songer à ces intérieurs où, « contours, modelés, perspectives, rapports, tout s'ordonne en fonction d'un texte descriptif »? Le sentimental y aggravant le discursif, une rhétorique des couleurs y distribue les pièces en autant d'états d'âme. Le pire était encore à venir. On sourit de « ces appartements si marqués de la touche du Second Empire », de « ces meubles, ces tentures, comme chez un dentiste... les murs sont *prune*, les étoffes sont chocolat, les lampadaires dorés ». Mais à quel arrangement décoratif pourrait bien présider le bibelot, c'est-à-dire l'anecdote? le pittoresque du fouillis, c'est-à-dire « l'inattendu, la surprise, l'étonnement »? *La Genèse d'un poème* affichait aux dépens de la ligne droite l'absolue nécessité des espaces étroits et resserrés « pour l'effet d'un incident isolé » : lointain reflet des toiles d'un Salvator Rosa, d'une scénographie moins attentive au grand paysage unifié qu'à ses accidents singuliers, à la composition générale qu'à la piquante irrégularité des saynètes incluses, à « l'harmonie et [à] la continuité » qu'au « brutal contraste » et à la « surprise ». Au dédain du *design* répondrait, on l'imagine, le pot-pourri des styles, le déballage de bric-à-brac : un emmurement vivant.

L'hygiène intérieure et le sport « traités en petits serviteurs », écrit joliment Colette, « l'on suffoquait de meubles ». « Les crémaillères se pendaient à l'étuvée ». Le milieu des choses dans *Mme Bovary* avait tant de relief autant des sentiments et des passions, qu'il les étouffait presque; l'absence de la figure humaine, ou sa présence seulement comme figurine ou mannequin, fait dorénavant des accessoires les véritables *dramatis personæ*<sup>16</sup>.

#### IV. L'art social

« Les théories de William Morris, qui ont été si constamment appliquées par Maple et les décorateurs anglais, s'affligeait Proust, édictent qu'une chambre n'est belle qu'à la condition de contenir seulement des choses qui nous soient utiles et que toute chose utile, fût-ce un simple clou, soit non pas dissimulée, mais apparente. Au-dessus du lit à tringles de cuivre et entièrement découvert, aux murs nus de ces chambres hygiéniques, quelques reproductions de chefs-d'œuvre. A la juger d'après les principes de cette esthétique, ma chambre n'était nullement belle, car elle était pleine de choses qui ne pouvaient servir à rien et qui dissimulaient pudiquement, jusqu'à en rendre l'usage extrêmement difficile, celles qui servaient à quelque chose. Mais c'est justement de ces choses qui n'étaient pas là pour ma

commodité, mais semblaient y être venues pour leur plaisir, que ma chambre tirait pour moi sa beauté ». A soixante-dix ans de distance se font entendre en ces lignes les accents du premier manifeste de l'art pour l'art, la préface à *Mademoiselle de Maupin* : « Il n'y a de vraiment beau que ce qui ne peut servir à rien; tout ce qui est utile est laid [...] L'endroit le plus utile d'une maison, ce sont les latrines ». Non moins inutilisables que « des ciboires consacrés », les bibelots figurent les saints « instruments du culte » voué à « l'inutile beauté »; Morris les profane, qui d'une « vieille fleur sentimentale » fait un accessoire supérieur supérieur de la vie en société, et du sanctuaire un dortoir modèle. La « chambre-chapelle », la chambre-sanatorium; la théologie de l'image, « l'hygiène esthétique » : on ne saurait imaginer contraste plus accusé<sup>17</sup>...

... Ni plus dénué de pertinence. Le romantisme avait placé le vrai centre du génie dans le grotesque; le réalisme, dans le grossissement, l'énorme et l'exagéré; le « romantisme déromantisé », dans le bouffon, l'hyperbolique ou le carnavalesque. Car « la beauté paradoxale » comble l'abîme entre le Beau et le Laid. « Il n'y a pas de beaux sujets », enseignait Flaubert; « la poésie git en tout et partout, extrayons-là de n'importe quoi [...] et habituons-nous à considérer le monde comme une œuvre d'art ». Gageons que la « Morris and Co » ne n'enthousiasme pas moins pour « la forme en elle-même », elle

dont les *artists designers* « se consacrent à la production d'objets utiles auxquels leur intention est de donner une valeur d'art ». Fascinant rapprochement. *Mme Bovary* transcende le banal par « la forme, sueur de la pensée », le médiocre par « les abcès de style »; Morris, l'utile par le beau. Point d'objets d'art chez l'artisan médiéval, des outils pratiques débordant de vie spirituelle; en cette élévation de l'objet jusqu'à une sorte de fonction poétique réside précisément « la difficulté à distinguer où s'achève la part proprement utilitaire de l'œuvre et où commence l'ornement ». Que veut l'art social, sinon à son tour « bien écrire le médiocre »? C'est se moquer que s'obnubiler sur l'appartement-hôpital; non moins qu'un Flaubert (ou un Proust), le socialiste anglais aspire à « une *restauration* plastique et complète par l'art »; mais si les fins sont les mêmes, les moyens sont inverses. Car « la beauté mise – à l'appel de Ruskin – dans les plus petites choses et dans les objets les plus familiers de la vie » invite à nous affranchir de la conception dite traditionnelle des beaux-arts. Stylistique dépassée, que la proustienne. « Une civilisation, indique alors Van de Velde, ne peut prétendre posséder une art que si cet art pénètre *partout*, s'il fait sentir sa présence dans les *ustensiles* les plus *vulgaires* ». « Soyons donc vulgaire dans le choix du sujet », professait parallèlement un poète réputé pour être « toujours courtois avec le laid<sup>18</sup> ».

*Less is more!* « Quand M. Peel entra chez M. le vicomte de Chateaubriand, rapporte Balzac dans son *Traité de la vie élégante*, il se trouva dans un cabinet dont tous les meubles étaient en bois de chêne : le ministre trente fois millionnaire vit tout à coup les ameublements d'or ou d'argent massif qui encombrèrent l'Angleterre écrasés par cette simplicité ». Peel, ou Proust : le pédantisme du décor; Chateaubriand, ou Morris : l'héroïsme ascétique. L'idée toute baudelairienne que la trivialité est d'abord excès; l'aristocratique beauté, « règle monastique ». Qu'advenait-il dès lors de l'inexprimable tohu-bohu fin-de-siècle, et du luxueux garde-meubles? On attendrait du rejet des mascarades d'intérieur un jansénisme décoratif. Paradoxe : l'ethos de renoncement plaide pour une renaissance des arts appliqués. C'est dans le domaine du textile, de la céramique ou du papier peint qu'objectivité, dépouillement et sincérité font pour la première fois leur entrée; dans la chasse gardée de l'illusionnisme, que l'emportent les valeurs du réalisme. On sait la croisade de Morris en faveur d'un art qui ne transpose rien, n'imité plus la nature mais en applique les lois : idéalisation ou stylisation d'une nature considérée depuis Ruskin « purement comme une mosaïque de différentes couleurs ». Déconsidérés par les excès du naturalisme décoratif, les arts dits mineurs étaient en effet devenus « un objet d'indifférence ou de mépris ». « Hors le Salon, point de jouissance d'art pour les *majorités compactes* si bien dites par Ibsen... » Avec l'Exposition universelle de 1889 monte l'odeur de la

bataille : « maints peintres, architectes ou statuaires, conte Francis Jourdain, n'hésitaient pas à brûler leurs dieux dans les fours du céramiste ou du verrier. Ils cuisaient et ils tissaient. Ils reliaient, ciselaient, forgeaient, imprimaient, pochaient, tournaient, limaient, taillaient, enluminaient [...] Je décidai donc de devenir *ouvrier d'art*<sup>19</sup> ».

La peinture en retour ignorait pour ainsi dire la nature, et dans un sujet ne voyait qu'un arrangement décoratif. Ce sont des fresques qu'il faut faire, avait signifié Ruskin, « et, mieux encore, des mosaïques ». Libéré de la perspective et de « l'envoûtement du trompe-l'œil », le tableau ne serait plus divinité, univers dans l'univers : bidimensionnel, il ne trouerait plus le mur, mais le ferait reculer (Matisse) ou l'annihilerait (Signac). Un Puvis de Chavannes « affaiblit ses tons, pour ne pas trouer ses murs, à la limite de l'anémie ». Qui ne voit en ses toiles une recherche de haute tapisserie, « un art à grand développement décoratif, qui sacrifie l'anecdote à l'arabesque »?... L'anecdote étouffe la sensation. « C'est là où il n'y a rien de trop écrit, indique joliment Signac, que le peintre peut se donner carrière ». Qu'était la servitude du sujet, en effet, sinon celle de la composition littéraire? Un Cézanne, un Seurat « donnent de la splendeur à un simple mur, à une pauvre touffe d'herbe ». Transréalisme lyrique. La leçon de Flaubert n'est pas oubliée, mais l'effort descriptif repoussé : le daguerréotype, la tranche de vie servie toute crue.

L'idéalisation délibérée de la nature, la simplification presque caricaturale de la forme : c'est là au contraire le symbolisme. Dans les « surfaces lourdement décoratives, puissamment colorées, et cernées d'un trait brutal, cloisonnées » de Gauguin, le *frescante*, un Maurice Denis retrouve « l'influence de l'estampe japonaise, de l'image d'Epinal, de la peinture d'enseigne, et de la stylisation romane ». On est ici au cœur de l'esthétique byzantine. Pur « ornement » que le tableau, pur accessoire d'un complexe décoratif. Le Byzantin ne montre pas un Christ, il invoque à devenir Christ. Pas davantage la pellicule étincelante ne saurait montrer; simple maillon d'un réseau polychrome, la toile s'ajuste si exactement au sentiment du lieu qu'elle se fait oublier<sup>20</sup>.

On sait le titre donné par Stefan George à l'un de ses recueils de poèmes, *le Tapis de la Vie*; ou ce mot d'un personnage du *Portrait de Dorian Gray* : « J'aimerais écrire un roman – un roman beau comme un tapis de Perse... ». Ensembles plats, encore, que les *Intérieurs* de Vuillard; tapisserie que *la Grande Jatte*. Peinture-tapisserie, roman-tapis, vie-tapis. S'étonne-t-on dès lors d'une esthétique « appliquée à la vie collective », à « la vie unanime », voulût voir en les fresques et mosaïques de façades « un trait d'union » entre le grouillement de la rue et l'impossibilité des maisons? « La véritable mission de la peinture, prononçait Puvis de Chavannes, est d'animer la muraille; à part cela, on ne devrait jamais faire de tableau plus grands que la main ». Aux affichistes,

corollairement, « d'arracher la rue grise à la monotonie » en y jetant « le feu d'artifice des couleurs »; de « convertir les soubassements en surfaces décorables », et du boulevard faire « un musée en plein vent ». Tapisserie familière des murs ou tableau mobile éphémère, décor de la rue et parure du home, l'affiche emboîterait le pavé dans le salon. « L'art se peut trouver en petites surfaces... ». Pareil axiome érigeait le mobilier urbain en « un motif du paysage », et des « objets du dehors » faisait « autant de petites maisons en diminutif ». Le boulevard se condense en un plan coloré; boîtes à lettres, fontaines Wallace et colonnes Morris ne doivent plus « trouser, pour ainsi dire, le décor dont elles font partie<sup>21</sup> ».

Van Gogh évoquait « des couleurs vraiment qui peuvent se faire la conversation »; Proust, « la beauté absolue de certaines œuvres d'art [qui] leur vient d'une espèce de fondu, d'unité transparente où toutes les choses, perdant leur qualité de choses, sont venues se ranger les unes à côté des autres... ». Ainsi du confort, longtemps l'expression divinisée de l'utile et la légitimation de toute laideur. « Les moindres objets, les plus mobiles, conversèrent entre eux; et sur l'union enfin achevée des choses, du plafond et des douces, lumineuses tentures, une atmosphère égale rayonna ». Peu importe ici que d'aucuns aient vu en le même mobilier « l'enfant mal venu, le remords parfois de l'art nouveau »; que d'autres y aient décelé « une parenté avec les

lavabos d'un dentiste des environs de la Morgue! » Seule nous retient l'onde musicale, la grammaire d'objets devenue symphonie. Le bibelot voulait qu'on le prenne à part et qu'on se place devant lui; un art orchestral se fût passé de toute référence mémorable à la station<sup>22</sup>.

Oublions ces vains regrets. Patente fut la faillite du « style pieuvre », ou de « l'esthétique de la nouille ». On dirait « qu'un train à écrasé les objets les plus usuels », ironise Paul Morand : « la courge, la citrouille, la racine de guimauve, le volute de fumée inspirent un mobilier illogique sur lequel viennent se poser l'hortensia, la chauve-souris, la tubéreuse, la plume de paon ». Soit! L'on irait vers la thérapeutique par les angles. Partout la manière forte, la rhétorique du choc. Un sacrifice total de la couleur et de la nuance, « le durcissement maximum d'un monde d'objets plus fermes, plus articulés que la réalité même ». Structuration d'un lieu, accueil de l'instant : ces vocables n'avaient plus cours; l'on voulait aboutir à des formes. Mais fallait-il dans le tumulte des décors qui s'effondrent assujettir à ce point le vivant au géométrique? Tendance fleurie et tendance constructive s'étaient après tout « combinées sans se fondre ». Sans doute s'était-on davantage préoccupé « des enjolivements que de l'harmonie des proportions et du juste rapport des volumes »; mais rien, justement, n'interdisait que se fondent en une architecture décorée composition et construction.

Le nudisme l'emporta. La rigidité implacable des lignes, le décor pénitencier. De là cette impression de « révolution, non pas esthétique, mais proprement religieuse », que donne à d'aucuns le cubisme. Les Lautrec, Vuillard et Bonnard – le moindre des affichistes, au demeurant – retrouvaient dans la peinture une possibilité d'association avec l'architecture; une métaphysique des formes se vouerait dorénavant à la tâche de « faire entrer l'architecture dans le tableau ». « Un contre-espace violent éventre les murs et danse à travers les meubles. Il arrive qu'il emporte la chambre entière dans son tourbillon... » Accordons cependant à ce labyrinthe en morceaux qu'il participe d'un art monumental; par là, qu'il donne « le sentiment du *vouloir* exactement incorporé ». Premier artisan de la révolution rationaliste dans le meuble, un Francis Jourdain, précisément, exige « qu'une volonté ait ordonné l'économie d'une pièce »; entendez qu'il l'aménage « en la démeublant plutôt qu'en la meublant ». Baudelaire n'eût d'ailleurs pas abominé cette thérapeutique par le simple. Non qu'il apprécîât « les grandes lignes droites en matière d'appartements et l'architecture importée dans le foyer domestique » : il n'a pour elles que haine. Mais ne se fût-il pas reconnu, lui le tenant d'un « art philosophique », en « le morne mobilier abstrait de Monsieur Teste, – le lit, la pendule, l'armoire à glace, deux fauteuils – comme des êtres de raison »? Nullité du meuble, impression du *quelconque*: le décor a vécu, reste l'horreur du domicile<sup>23</sup>.

\*

« Cent fois plutôt une mansarde rue de Condé ou rue Jacob », que  
« les constructions ciment armé ou béton, architecture Perret et  
consorts » dans aucune desquelles « je ne voudrais habiter même  
gratis ». Trois pièces presque vides, le divan tout défoncé, une  
aquarelle libertine, quelques volumes en loques, un vieux fauteuil  
ou penser pis que pendre de tout, à commencer par soi-même :  
« je ne suis pas sensible au décor et je n'en ai besoin d'aucun ».  
« Joie du décor » à l'inverse, joie « des décors frémissants » où  
flottent « les tendresses, les péchés et les parfums de mille  
créatures et fatiguées... ». Léautaud, ou le dernier baudelairien...  
« Où que j'aïlle, je n'aime que la rue, et la vie » : « une vie  
nerveuse et rythmée, une vie de bijoux, de musiques, de chahut,  
de libertinage, de légèreté, de flânerie, de chaleur et de  
fards...<sup>24</sup> » *La Chambre double*, encore et toujours.

1. Charles Baudelaire, *Mon cœur mis à nu* (Œuvres complètes (Paris : Gallimard, 1975), I, 689; id., *le Peintre de la vie moderne* (1975), II, 694. Et *Correspondance* (Paris : Gallimard, 1973), II, 685, lettre du 15 janvier 1866 à Sainte-Beuve : « Ce que j'appelle le Décor (paysage ou mobilier) est toujours parfait ». Id., *Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains*. VII. *Theodore de Banville* (1975), II, 165. Id., *le Spleen de Paris*. V. *la Chambre double* (1975), I, 280.
2. Paul Valéry, préface aux *Lettres persanes* (Œuvres complètes (Paris : Gallimard, 1957), I, 514. Charles Baudelaire, *le Peintre...* (1975), II, 717. Id., *l'Œuvre et la vie de Delacroix* (1975), II, 748; et *le Peintre...*, 710. Id., *Salon de 1846* (1975), II, 487. Id., *Mon cœur...* (1975), I, 706; et *le Peintre...*, II, 715 : « la nature ne peut conseiller que le crime ». Id., *Correspondance* (1973), I, 248, lettre à Fernand Desnoyers, fin 1853 ou début 1854. Id. cité in Hugo Friedrich, *Structures de la poésie moderne* (Paris : Gonthier, 1972), 70. Charles Baudelaire, *le Peintre...*, II, 716. Clément Rosset, *l'Anti-nature* (Paris : PUE, 1986), 95.
3. Charles Baudelaire, *Salon de 1859* (1975), II, 668. Charles Baudelaire, *Quelques caricaturistes français* (1975), II, 550. Charles Baudelaire, *Salon de 1859* (1975), II, 668. Charles Baudelaire, Catalogue de la collection de M. Crabbe, in *Sur la Belgique* (1975), II, 965. Ernst Gombrich, *les Moyens et les Fins* (Paris : Rivages, 1988), 69. Guy de Maupassant, *Bel-Ami*. Romans, éd. A.M. Schmidt (Paris : Albin Michel, 1959), 319.
4. Pierre Francastel, in *Problèmes de la couleur. Exposés et discussions du colloque du Centre de Recherches de Psychologie comparative, tenu à Paris les 18-20 mai 1954*, réunis et présentés par Ignace Meyerson (Paris : SEVPEN, 1957), 145. Germain Bapst, *Essai sur l'histoire des Panoramas et des Dioramas*. Extrait des rapports du jury international de l'Exposition universelle de 1889 (Paris : Imprimerie nationale, Librairie G. Masson, 1891), 14. Professeur Breysig, *Skissen*, cité in Dolf Sternberger, *Panorama of the XIXth century* (1955) (New York : Mole Editions, Morizen Books, 1977), 186. Cité in G. Bapst (1891), 17; on se reportera également à Helmut et Alison Gernsheim, L. J. M. Daguerre. *The History of the Diorama and the Daguerreotype* (Londres : Secker and Warburg, 1956).
5. Søren Kierkegaard, *Journal du séducteur* (Paris : UGE, 1966), 144. Charles Baudelaire, *Spleen de Paris* (1975), I, 280. Yves Bonnefoy, *Rome 1630* (Paris : Flammarion, 1970), 17. Charles Baudelaire, *Salon 1846* (1975), II, 425. Theodor W. Adorno, *Kierkegaard. Konstruktion des Ästhetischen* (1933) (Francfort : Suhrkamp, 1962), 75-86. Søren Kierkegaard, *la Répétition* (Paris : éditions de l'Utrante, 1972), 23.

- <sup>6</sup> Charles Baudelaire, *Spleen...* (1975), I, 280. Yves Bonnefoy (1970), 8. Georges Blin, *Le Sadisme de Baudelaire* (Paris : José Corti, 1948), 153. Charles Baudelaire, *Theodore de Banville* (1975), II, 166. Dolf Sternberger (1977), 136.
- <sup>7</sup> Georges Duthuit, *Le Feu des signes* (Genève : Skira, 1962), 14. Charles Baudelaire, *la Fantarolo* (1975), I, 577. Dolf Sternberger (1977), 138.
- <sup>8</sup> Cité in Henri Mondor, *Vie de Mallarmé* (Paris : Gallimard, 1941), 173. Vladimir Jankélévitch, *le Nocturne* (Paris : Albin Michel, 1957), 47. Vladimir Jankélévitch (1957), 17, 47. Søren Kierkegaard (1966), 144. Vladimir Jankélévitch (1957), 45-46. Charles Baudelaire, *le Spleen...* (1975), I, 280.
- <sup>9</sup> Edgar A. Poe, Philosophie de l'ameublement, in *Histoires grotesques et sérieuses* (Paris : Gallimard, 1976), 253-55. Elisabeth Gaskell, in Martio Praz, *L'ameublement. Psychologie et évolution de la décoration intérieure* (Paris-Milan : Pierre Tisné, 1964), 63. On se reportera à propos de "l'aquarium" au « Panneau d'une salle à manger nouvelle » conçu par Mallarmé pour *la Dernière mode*. Œuvres complètes (Paris : Gallimard, 1945), 821.
- <sup>10</sup> Cité in Pierre Sabatier, *L'Esthétique des Goncourt* (Paris : Hachette, 1920), 305 et 137. *Eloge de l'ombre* (Paris : Publications orientalistes de France, 1977), 51-2. Cité in Henri Mondor (1941), 145. Edmond et Jules de Goncourt, in Pierre Sabatier (1920), 299. Colette, *Mes apprentissages*. Romans, récits, souvenirs 1920-1940 (Paris : Robert Laffont, 1989), 1205. Cornelius Gurlitt, *Im Bürgerhause* (1868), in Dolf Sternberger (1977), 145.
- <sup>11</sup> Edmond et Jules de Goncourt, in Pierre Sabatier (1920), 441-42, 461. Hans Christian Andersen, *Contes* (Paris : Mercure de France, 1964), IV, 154. Jean Richepin, *le Favé. Aphorismes préliminaires. Paysages et coins de rue. Quelques cris. Souvenirs et fantaisies. Quelques têtes. Types. Album intérieur* (Paris : Marie Dreyfous, 1883), 20. Julien Green, *Epaves* (Paris : le Livre de Poche, 1976), 80. Julien Lemer, *Paris au gaz* (Paris : E. Dentu, 1861), 1. Charles Nodier, *Essai critique sur le gaz hydrogène* (Paris : 1823). Edgar A. Poe (1976), 253-54. Stéphane Mallarmé, "Adaptation du gaz aux lampes juives de Hollande", *la Dernière Mode* (1945), 736. Cité in Peter Thornton, *Authentic Decor. The domestic interior 1620-1920* (Londres : Weindenfeld and Nicolson, 1984), 320. Paul Léautaud, *Journal littéraire*, choix par Pascal Pia et Maurice Guyot (Paris : Mercure de France, 1968), 575 (19 février 1936). J. Baille, *L'Electricité* (1874), in Eugène de France, *Histoire de l'éclairage des rues de Paris* (Paris : Imprimerie nationale, 1904), 116.
- <sup>12</sup> André Chastel, "Vuillard et Mallarmé", *Fables, formes, figures* (Paris : Flammarion, 1978), II, 419. Yves Bonnefoy, "la Poétique de Mallarmé", *le*

- Nuage rouge* (Paris : Mercure de France, 1977), 202. Julien Green (1976), 150-51.
13. Dolf Sternberger (1977), 154. Charles Baudelaire, *Correspondance* (1973), II, 532 (lettre à Mme Aupick, 11 décembre 1858). Emile Montégut, "le Roman intime de la littérature réaliste", *la Revue des deux Mondes*, 18 (1858), 201. Stéphane Mallarmé, in Henri Mondor (1941), 233. Edmond et Jules de Goncourt, in Pierre Sabatier (1920), 132, 135. « Un de ces arrangements d'objets qui font la vie intime » : la formule est de Duranty, cité par Marcel Crouzet, *Un méconnu du réalisme : Duranty (1833-1880)* (Paris : Nizet, 1964), 656.
14. Cité in Pierre Sabatier (1920), 131. Edgar A. Poe (1976), 251, 231. Charles Baudelaire, *Correspondance* (1973), I, 675 (lettre à Armand Fraisse du 18 février 1860). Nous nous appuyons sur John Barrell, *The Idea of landscape and the sense of place 1730-1840* (Cambridge : Cambridge University Press, 1972), 8, 31, 47-48.
15. Albert Thibaudet, *Intérieurs. Baudelaire. Fromentin. Amiel* (Paris : Plon, 1924), 23. Edmond et Jules de Goncourt, in Pierre Sabatier (1920), 298, 326. L'écrivain dans son cadre : la formule est de Geoffrey Hartman, "Wordsworth, inscriptions, and romantic nature poetry", cité par John Barrell (1972), 183. Charles Baudelaire, *le Peintre...* (1975), II, 717; et id., "le Cadre", *les Fleurs du Mal* (1975), I, 39. Julien Green, *Jeunesse* (Paris : le Livre de Poche, 1979), 34; Matisse, in Georges Duthuit (1962), 160. Sur l'intériorité commune, Georges Duthuit (1962), 11. Duranty cité par André Chastel, *Vuillard 1868-1940* (Paris : Librairie Floury, 1946), 30. Sur « l'art de syntaxe », André Chastel, "Vuillard et Mallarmé" (1978), II, 420. Sur le naturalisme, André Chastel (1946), 38, 34. Peinture de fond : Georges Duthuit, *l'Image en souffrance. II- Le nœud* (Paris : Georges Fall, 1961), 39. Sur le langage plastique : Georges Duthuit, *Représentation et présence. Premiers écrits et travaux 1923-1952* (Paris : Flammarion, 1974), 219-20. Vuillard cité par André Chastel (1946), 94. Matisse cité par Georges Duthuit (1962), 177. Sur l'art décoratif : Georges Duthuit (1974), 201.
16. Shenstone cité par Elisabeth Wheeler Manwaring, *Italian Landscape in Eighteenth century England. A study chiefly of the influence of Claude Lorrain and Salvator Rosa on English taste 1700-1800* (1925) (Londres : Frank Cass and Co, 1965), 135. Sur le texte descriptif : Georges Duthuit (1974), 114. Sur les appartements Second Empire : Jacques-Emile Blanche cité par Marcel Proust dans sa préface à *Propos de peintre - de David à Degas* (1919), in *Contre Sainte-Beuve* (Paris : Gallimard, 1971), 583-84. L'esthétique de la surprise : Charles Baudelaire cité par Pascal Pia, *Baudelaire* (Paris : le Seuil, 1982), 86. « L'incident isolé » : Poe poursuit : « ... il [l'espace étroit] lui donne l'énergie qu'un cadre donne à une peinture », cité in Charles Baudelaire (1975), I, 902. William Hazlitt, "On the Picturesque and the Ideal", cité par John Barrell (1972), 58. Colette (1989), 1205. Mario Praz, *la Casa della vita* (Milan : Adelphi Edizioni, 1979).

17. Marcel Proust, "Journées de lecture" (1971), 164. Théophile Gautier, *Mademoiselle de Maupin* (Paris : Gallimard, 1973), "Folio", 54. Marcel Proust (1971), 165-66. « Hygiène esthétique » : Jean Lahor, *L'Art pour le peuple à défaut de l'art par le peuple* (Paris : Larousse, s.d. [1902]).
18. « Romantisme déromantisé » : Hugo Friedrich (1972), 31; la formule désigne Baudelaire. « Beauté paradoxale » : Charles Baudelaire, *Salon de 1859* (1975), II, 667. Gustave Flaubert, *Correspondance* (Paris : Gallimard, 1980), II, 362 (lettre à Louise Colet du 25 juin 1853), 284 (lettre à la même du 27 mars 1853), 157 (lettre à la même du 13 septembre 1852). Sur la "Morris and Co" : Roger H. Guerrand, *L'Art nouveau en Europe* (Paris : Plon, 1965), 34. Sur la sueur et les abcès de style : Gustave Flaubert (1980), 145 (lettre à Louise Colet du 1er septembre 1852), 14 (à la même, 23 octobre 1851). Sur l'artisan médiéval : William Morris cité par John Dixon Hunt, *The Pre-Raphaelite imagination 1848-1900* (Londres : Routledge and Kegan Paul, 1968), 64. Le médiocre refondu par l'art : Gustave Flaubert (1980), 429 (lettre à Louise Colet du 12 septembre 1853), 514 (à la même, 18 janvier 1854). John Ruskin cité par Robert de la Sizeranne, *Ruskin et la religion de la beauté* (Paris : Hachette, 1913), XXIV. Henry Van de Velde (1894) cité par Claude Quiguer, *Femmes et machines de 1900. Lectures d'une obsession Modern Style* (Paris : Klincksieck, 1979), 340. Sur la vulgarité : Charles Baudelaire, *Critique littéraire. Madame Bovary* (1975), II, 80. Jules Laforgue à propos de Baudelaire, cité par Georges Blin, *Baudelaire* (Paris : Gallimard, 1939), 21.
19. Charles Baudelaire, *le Peintre...* (1975), II, 711. Linda Nochlin, *Realism* (Londres-New York, Penguin Books, 1979), 224 sq. John Ruskin, in Robert de la Sizeranne (1913), 253. Roger Marx, "les Arts décoratifs", *Revue encyclopédique* (15 février 1894), 73. Francis Jourdain, *Né en 76* (Paris : éditions du Pavillon, 1951), 175-76.
20. John Ruskin, in Robert de la Sizeranne (1913), 257. Sur le trompe-l'œil : Paul Gauguin cité par Jean Paulhan, *la Peinture cubiste* (Paris : Gonthier-Médiations, 1971), 121. Sur Puvis : Georges Duthuit (1974), 196 note 2. Anecdote et arabesque : Félix Fénéon, *Au-delà de l'impressionnisme* (Paris : Hermann, 1966), 114. Paul Signac, *D'Eugène Delacroix au néo-impressionnisme* (Paris : Hermann, 1978), 185. Maurice Denis, *Du symbolisme au classicisme* (Paris : Hermann, 1964), 58. « Je pense, disait Maurice Denis, qu'avant toute chose une peinture devrait être un ornement », cité par Ernst Gombrich, *The Sense of Order. A study in the psychology of decorative arts* (Oxford : Phaidon Press, 1979), 58.
21. Unanimisme : Roger Marx, *L'Art social* (Paris : Fasquelle, 1913), 8, 50. Le trait d'union : Frantz Jourdain cité par Meredith L. Clausen, *Frantz Jourdain and the Samaritaine. Art Nouveau theory and criticism* (Leyde : E.J. Brill, 1987), 91. Puvis cité par Roger Marx, *Maîtres d'hier et*

- d'aujourd'hui* (Paris : Calmann-Lévy, 1914), 176. Sur l'affiche : Roger Marx (1913), 154. Sur les petites surfaces : Gustave Kahn, *l'Esthétique de la rue* (Paris : Fasquelle, 1901), 227. Le mobilier urbain : Robert de Souza, *l'Action esthétique. L'art public*, extrait de *la Grande Revue*, 1er août 1901 (Paris : Librairie H. Floury, 1901), 9, 20, 22.
22. Van Gogh et Proust cités par Georges Duthuit (1962), 214, 142. La conversation : Robert de Souza (1901), 28. Les polémistes : Jean Lahor, *l'Art nouveau. Son histoire. L'Art nouveau étranger à l'Exposition. L'Art nouveau au point de vue social* (Paris : Lemerre, 1901). Et Edmond de Goncourt cité par Roger Marx, *la Décoration et les industries d'art à l'Exposition universelle de 1900* (Paris : Delagrave, 1901), 84.
23. Paul Morand, *Paris 1900* (Paris : Editions de France, 1931), 88. Durcissement : André Chastel, "Fernand Léger, la manière forte", *l'Image dans le miroir* (Paris : Gallimard, 1980), 289. Pierre Francastel, *Art et technique aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles* (Paris : Gonthier-Médiations, 1972), 152. Enjolivements : Roger Marx (1913), 33. Révolution religieuse : Duthuit cité par Jean Paulhan (1971), 140. L'architecture dans le tableau : Georges Duthuit (1961), 29. Le mur éventré : Jean Paulhan (1971), 53. Le vouloir : Paul Valéry, *Cahiers* (Paris : Gallimard, 1973), I, 37. Paru dans *l'Humanité* du 20 mai 1913, le texte de Francis Jourdain est reproduit dans Léon Werth, *Meubles modernes* (Esbly : les Ateliers modernes, 1913), préface d'Octave Mirbeau. Demeubler : cité par Léon Moussinac, *Francis Jourdain* (Genève : Pierre Caillé, 1955), 21. Paul Valéry, *Monsieur Teste* (Paris : Gallimard, 1978) "l'Imaginaire", 29.
24. Paul Léautaud, *Journal littéraire* (1968), 575 (19 février 1936), 809 (14 décembre 1946); et id., *le Petit ami* (Paris : Mercure de France, 1964), 66-67, 97-98.
- \* Ce chapitre est à paraître prochainement dans la *Storia del Disegno industriale, 1851-1918*, chez Electa, Milan.

ANNEKE

## DIR HEROICUS SUBLIMIS

### Pouvoir et stylisation de soi chez Michel Foucault\*

Telle est l'ironie de ces efforts qu'on fait pour changer sa façon de voir, pour modifier l'horizon de ce qu'on connaît et pour tenter de s'écarter un peu. Ont-ils effectivement conduit à penser autrement? Peut-être ont-ils permis tout au plus de penser autrement ce qu'on pensait déjà et d'apercevoir ce qu'on a fait selon un angle différent et sous une lumière plus nette. On croyait s'éloigner et on se trouve à la verticale de soi-même.

Michel Foucault, *L'Usage des plaisirs*.

Foucault heideggerien? On le sait, c'est là une thèse récemment défendue<sup>1</sup>. Le débat, cependant, risque de demeurer assez confus, voire stérile, tant que les relations intellectuelles du philosophe à l'Allemagne, brièvement évoquées par Daniel Defert, ne seront pas mieux connues. Pour notre part, ce n'est pas Heidegger, mais, avec une égale vraisemblance, sans doute, le Gadamer philologue et platonicien que nous proposerions comme pôle de référence à la sagacité des exégètes. Même refus du non-dit, de l'herméneutique du soupçon; même primat du langage, de l'univers *unverborgen* du discours, sur le système. C'est à une tradition herméneutique enracinée dans le Cercle Stefan George

que l'on pourrait peut-être rattacher le dernier Foucault, à une "herméneutique philosophique" qui chez Gadamer voit dans l'éthique d'abord une pratique discursive et une forme de vie. Et plus précisément à une "herméneutique politique" pour qui :

1. la césure entre morale et politique est inconnue dans la pensée antique, la politique y étant la morale continuée par d'autres moyens;
2. la vie morale de l'individu n'est que le microcosme de la vie collective incarnée par la *polis*;
3. la privatisation moderne de l'éthique a retiré à la politique son centre de gravité;
4. privée de sa dimension morale, la sphère publique a dégénéré en une guerre de tous contre tous;
5. la science politique, dans ces conditions, tient toute entière en une analyse des relations de pouvoir<sup>2</sup>.

Plaiderons-nous pour un Foucault gadamérien? Ce serait bien sûr ridicule. Tout au plus pour un Foucault qui ne serait pas complètement étranger à la philosophie critique (n'oublions pas qu'il fut le traducteur de Kant), sauf que, à l'instar de l'herméneutique, il soumet tout sans condition au discours. D'ailleurs, le rapprochement nous semble facile si l'on songe au dernier Foucault ; mais plus délicat sans doute si l'on pense au Foucault d'avant *l'Usage des plaisirs*. Partisans et adversaires, il

est curieux de le constater, s'accordent à affirmer l'unité de l'oeuvre. Y a-t-il un ou plusieurs Foucault? Notre lecture, chronologique, et en quelque sorte "naïve" d'une oeuvre infiniment admirée, suivie dans la continuité de son parcours, aujourd'hui s'arrête à ces "déplacements théoriques"<sup>3</sup>. Nous avons vu des méandres, des sinuosités : nous découvrons de sensibles ruptures.

### Deux philosophies du pouvoir

Dans les discussions qu'il eut avec Dreyfus et Rabinow, Foucault justifie la cohérence interne de son oeuvre par l'exploration de "trois domaines de généalogies" : "une ontologie historique de nous-mêmes dans nos rapports à la vérité, qui nous permet de nous constituer en sujets de connaissance; ensuite une ontologie historique de nous-mêmes dans nos rapports à un champ de pouvoir, où nous nous constituons en sujets en train d'agir sur les autres; enfin une ontologie historique de nos rapports à la morale, qui nous permet de nous constituer en agents éthiques"<sup>4</sup>. S'agit-il de bout en bout du même sujet et du même pouvoir?

Le sujet des "disciplines", selon le mot d'Eric Weil appliqué à Rousseau, est à l'évidence "le sujet révolté"<sup>5</sup>. Non le citoyen, "l'homme libre dans la détermination, voire grâce aux déterminations", mais "l'homme comme fait parmi les faits"<sup>6</sup>,

comme "condition conditionnée"<sup>7</sup> : l'objet, dit le Foucault de 1979, d'une "animalisation"<sup>8</sup>, "l'organe, disait Nietzsche, l'organe finalisé de la communauté"<sup>9</sup>. Mais il est une autre forme de subjectivation, la maîtrise de soi. Sorte de contrepoint à la figure stoïcienne du "progressant", figure intermédiaire entre le sage et l'insensé, l'homme de l'ascèse fait travailler sur lui-même les préceptes éthiques et par là inaugure le commencement du progrès, le "début de la philosophie"<sup>10</sup>.

Ces deux grands genres de subjectivation entretiennent avec le pouvoir deux types bien différents de relations. Le sujet assujéti est marqué dans son corps par le pouvoir, par "l'incorporation" des tactiques de la domination. Qu'on pense à la torture<sup>11</sup>, ou à l'infamie (figure du sujet prise en charge par la littérature, comme discours effet d'un certain dispositif de pouvoir et d'une certaine stratégie du vrai)<sup>12</sup>. Cependant, chez le dernier Foucault, le sujet se construit au contraire dans un écart par rapport au pouvoir<sup>13</sup>. L'éthique de soi passe par la pratique d'une distance entre la fonction et la personne, l'engagement et le conformisme. La règle générale de la "culture de soi" étant de ne se mettre à la disposition du monde social que "par emprunt", comme dit Montaigne, de bien distinguer entre mon rôle et moi-même, entre "la peau et la chemise"<sup>14</sup>.

Ainsi, si dans nos sociétés le destin prend la forme du rapport au

pouvoir, si le point le plus intense des vies est bien là où elles se heurtent à lui<sup>15</sup> - le "sujet assujetti" et le "sujet de la morale" éprouvent l'un et l'autre ce même destin, mais dans des formes opposées : celui-là dans l'incorporation des marques du pouvoir, celui-ci dans la distance par rapport aux signes du pouvoir. Mais sans doute à ces deux genres de subjectivation correspondent deux philosophies, deux concepts du pouvoir. Le Foucault "nietzschéen" en faisait une capacité d'assujettissement, un potentiel s'actualisant au hasard de la lutte, de violence en violence; le Foucault de la fin, une "conduite des conduites", une "action sur l'action", bref un gouvernement de "sujets libres"<sup>16</sup>. Ici, l'affrontement, l'antagonisme; là, la réciprocité, "l'agonisme". Ce qui soulève, nous le verrons, la question de la spécificité du politique.

Le point de départ de l'analyse, on le sait, est un non opposé à la conception juridique du pouvoir, à l'image conventionnelle d'un pouvoir-loi, d'un pouvoir-souveraineté. Pouvoir pauvre, dit Michel Foucault, que celui de la loi, monotone, répétitif, négatif et décharné, pouvoir qui, en dépit de son étymologie (*potestas* comme puissance et comme possibilité), est hors d'état de rien produire<sup>17</sup>. Le pouvoir comme loi d'interdiction est un pouvoir mort.

On retrouve dans *l'Usage des plaisirs* et dans *le Souci de soi* la

même image d'une asphyxie de la puissance dans l'institution légale ou coutumière, sous la forme d'une viscosité ou d'une quasi-immobilité des interdits et des codes, avec lesquelles tranchent l'inventivité, la diversité et la richesse des pratiques éthiques et des formes de subjectivation, inventivité, diversité et richesse qui, dans les ouvrages antérieurs, étaient les caractéristiques du pouvoir<sup>18</sup>. Cette critique de la loi est assez bien située dans l'histoire de la philosophie : c'est l'opposition de l'oral et de l'écrit. Ainsi Platon, dans le *Phédre*, oppose-t-il ce qu'il y a de vivant dans l'enseignement oral à ce qu'a de mort et de figé l'oeuvre écrite; contraste repris dans le *Politique*, où la médecine et l'art du pilote l'emportent sur la législation par leur capacité de s'adapter aux situations changeantes. La loi est morte, ou impuissante, dans la mesure précise où elle est universelle et stable; la médecine est un art vivant, productif, dans la mesure où il est positif, souple et changeant<sup>19</sup>.

En résumé, si dans *Surveiller et punir*, si dans la *Volonté de savoir*, le pouvoir est partout en général et nulle part en particulier, tout à la fois monolithique et moléculaire; s'il recouvre "ce qui est inspiré, imprévisible, frénétique, rapide, magique, terrible, sombre, exigeant, totalitaire"<sup>20</sup>; dans les deux derniers volumes de l'*Histoire de la sexualité*, il représente l'autre pôle de l'antithèse chère à la conception dumézilienne de la souveraineté, et recouvre alors "ce qui est réglé, exact, majestueux, lent,

juridique, bienveillant, clair, libéral, distributif<sup>21</sup>. L'oeuvre de Michel Foucault est ainsi partagée en deux blocs, dans lesquels les notions de "pouvoir" et de "sujet" réfèrent, croyons-nous, à des contenus tout à faits différents. Faut-il d'ailleurs parler d'un "sujet" du pouvoir dans les analyses antérieures à ces deux derniers ouvrages? Le "sujet assujetti" semblait repoussé en même temps que la conception négative du pouvoir législateur, et comme le corrélat seulement, le point d'ancrage et la cible des entreprises du savoir-pouvoir. L'entrée en scène du sujet à travers la constitution historique d'une expérience éthique<sup>22</sup>: voilà la grande nouveauté (si nous lisons bien) qui résulte des "modifications" opérées dans le programme de recherche à partir de *l'Usage des plaisirs*. Dès lors, Foucault peut-il nous aider à penser la politique? Et, autre problème, y a-t-il dans la distance éthique à l'égard du pouvoir la possibilité même d'une théorie politique? La réponse à la seconde question est non, et oui à la première.

### Une anthropologie du pouvoir

Michel Foucault a lui-même rejeté la nécessité d'une théorie politique, et proposé d'y substituer une nouvelle économie des relations de pouvoir<sup>23</sup>. Le pouvoir peut-être "n'existe pas", ou ne serait que "le nom qu'on prête à une situation stratégique

complexe". Autant dire qu'il n'aurait pas de réalité politique en tant que telle et ne serait pas différent d'une action sociale quelconque. Le pouvoir n'apparaît chez Michel Foucault qu'en tant que relation élémentaire et microscopique de puissance, rapport de domination, institutionnalisé ou non. L'Etat, bien sûr, n'est pas absent, mais il n'occupe qu'un petit coin du tableau, concrétion contingente de rapports de forces qui le dépassent<sup>24</sup>.

Si le pouvoir n'est pas le thème d'une politique chez Michel Foucault, qu'est-il? Nous croyons qu'il est le thème d'une... anthropologie. Une anthropologie du pouvoir, en lieu et place d'une théorie politique du pouvoir. Anthropologie qui débouche *in fine* sur une éthique, non sur une politique : le désir humain, confronté au politique, est maintenu à distance de la question du bien politique.

Cette thèse, nous le savons, a toutes les chances de paraître incongrue. Personne n'ignore, en effet, que "l'homme" n'est pas la préoccupation centrale de Michel Foucault. Eh bien, justement, c'est parce que l'homme n'est pas au centre de la philosophie de Foucault qu'une anthropologie, une enquête et une interrogation sur les effets historiques de la nature dans l'homme, peut prendre corps. D'ailleurs pourquoi cette philosophie qui, il est vrai, s'est toujours défiée de tout ce qui affirmait au départ la consistance du moi, écarterait-elle d'emblée le point de vue anthropologique?

Michel Foucault est peut-être la victime d'une confusion analogue à celle dont se défendait en 1970 Claude Lévi-Strauss, qui persistait, disait-il, à employer la notion de nature humaine, à condition de n'y pas voir "un empilage de structures toutes montées et immuables", mais des "matrices à partir desquelles s'engendrent des structures" de même niveau, variables, provisoires, souples et localisées<sup>25</sup>. En somme, ce n'est pas l'être de l'homme qui est ici en question, mais sa description positive, la description de sa *condition*, c'est-à-dire des dispositifs et des techniques "d'humanisation" qui embrayent sa nature sur des mécanismes de pouvoir et de savoir, puis sur des formes de subjectivation, avec lesquels elle vient à composer ses effets.

Cette orientation anthropologique de l'enquête sur le pouvoir, il nous semble que les deux derniers volumes de *L'Histoire de la sexualité* l'ont encore heureusement accentuée. Le projet d'une "histoire générale des 'techniques de soi'", d'une "histoire de la pensée" opposée à l'histoire des comportements et des représentations, la référence à Burckhardt, tels sont, entre autres, les indices qui témoignent de cette tendance<sup>26</sup>. Mais, évidemment, c'est l'axe principal du programme mis en oeuvre dans *L'Usage des plaisirs* et *Le Souci de soi* qui traduit avec un maximum d'éclat l'intention anthropologique d'un travail qui se donne pour objet d'explorer les techniques de contentement de la personne, non à travers les méthodes de la contemplation, mais à travers l'usage

des corps et de la vie, de la vie considérée comme un bien naturel et une source de plaisir.

Bien sûr, Michel Foucault est ce qu'on pourrait appeler un philosophe "d'aval", vite détaché de l'enquête métaphysique, et intéressé surtout par le travail de la science concrète et de la pensée politique. Ce n'est pas l'ontologie, mais la technologie de l'être humain qui requiert son attention, de sorte que, chez lui, la nature est toujours une nature seconde, instaurée dans l'homme par l'homme : le "corps est tout imprimé d'histoire", disait-il à propos de Nietzsche<sup>27</sup>. Prise en charge de la vie, accès aux corps, agent de transformation de la vie humaine, travail sur les vies, corps des misérables affronté au corps du roi<sup>28</sup>. L'homme est pour le pouvoir une chose à manier. C'est aussi un fait naturel, engendrant une science des désirs, des besoins, des plaisirs, des biens. Point de pouvoir donc sans interprétations de la nature de l'homme, sans théories de l'individu ordinaire et du dirigeant. Le pouvoir doit compter avec le sujet charnel et empirique : il gouverne à partir d'une anthropologie<sup>29</sup>.

## La récession du citoyen

Dans cette évolution des rapports du sujet au pouvoir, le sujet n'apparaît jamais que privé de tous les signes et attributs du citoyen. Mieux même, le citoyen est une figure qui ne permet pas de penser le sujet, l'homme de désir, c'est-à-dire l'homme de l'infamie ou l'homme de l'ascèse<sup>30</sup>. Le citoyen, en effet, est l'homme de la conformité, toute singularité, tout génie propre sacrifiés au profit des règles conventionnelles de la société politique, des devoirs et des droits : c'est l'homme dont le soi est entièrement défini par son statut et par sa fonction<sup>31</sup>. Cette récession du citoyen dans le fond du tableau (car, surtout dans les deux derniers livres, il n'est jamais tout à fait absent) signifie que toutes les médiations entre la nature et le pouvoir disparaissent. Comment éduquer les hommes à la société? Cette question, qui est celle de *l'Aufklärung*. Foucault se l'est posé, nous semble-t-il, mais jamais frontalement.

La pensée du pouvoir chez Michel Foucault part d'une contradiction que rien n'apaise, mais que l'analytique au contraire a pour but d'aiguiser : c'est la différence entre le sujet de droit et le sujet de désir. Il ne s'agit pas là de deux réalités, de deux concepts différents, et au bout du compte complémentaires. Le sujet de désir est l'absolument autre du sujet de droit. Penser

l'un, c'est *ipso facto* mettre l'autre hors champ historique. *Ou bien* l'on pense le sujet de droit : c'est le discours de la souveraineté et de la loi, et l'on fait du désir un invariant, une non-valeur historique; *ou bien* l'on pense le sujet de désir, et alors il faut "s'affranchir d'une certaine représentation du pouvoir", celle que Foucault appelle "juridico-discursive"<sup>32</sup>. La disjonction est absolument radicale; les deux univers, incommensurables. Pour deux raisons, systématique et historique.

Raison systématique : le citoyen face à l'Etat, le sujet en face du monarque, l'enfant en face de ses parents scandent la distribution monotone des rôles tout au long de laquelle le pouvoir demeure formellement homogène, comme également le sujet obéissant. Dans la conception juridico-politique, une forme générale du pouvoir répond à une forme générale de la soumission; tous les modes de domination sont ramenés à un effet unique : celui de l'obéissance<sup>33</sup>. Homogénéité formelle qui convient sans doute au citoyen, à l'homme de la conformité, nullement au sujet de désir.

Raison historique : le pouvoir conçu comme pouvoir de l'Etat et de la loi est, selon Foucault, un legs d'une formation historique et transitoire : la monarchie juridique, analyse fort contestable sur laquelle nous ne pouvons pas nous arrêter. Au contraire, les "mécanismes de pouvoir très nouveaux" apparus entre le XVII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle sont, eux, irréductibles au droit. Ils n'ont plus affaire à un sujet de droit, mais à des êtres vivants; un "seuil de

modernité biologique" fait passer le pouvoir du droit de mort au pouvoir sur la vie<sup>34</sup>. De sorte que l'idée de "bio-pouvoir" est bien l'idée régulatrice, la "loi" en quelque sorte du concept de pouvoir.

C'est Hobbes, mais retourné. Que l'on se reporte, par exemple, à ce beau texte, rarement cité, qu'est la "Vie des hommes infâmes". Foucault s'intéressait ici au mécanisme de la lettre de cachet, "sorte de service public", disait-il, par lequel l'énormité du pouvoir absolu vient s'insérer au niveau de la vie la plus banale, des petits désordres ordinaires, adultère, indocilité des enfants, indécatesse d'un associé, à la demande de l'entourage ou du voisinage. Chacun, continuait-il, s'il sait jouer le jeu, s'il sait capter les effets du pouvoir à son profit, peut ainsi, dans les rapports de métier, de rivalité, de haine et d'amour, "devenir pour l'autre un monarque terrible et sans loi : *homo homini rex*". Ce n'est plus la mort qui, mobilisant la plus forte des passions, l'instinct de conservation, est la base sur laquelle s'édifie tout l'ordre social : le *primum naturæ*, ici, c'est maintenant le maniement de la vie.

Et bien sûr, comme la puissance du désir, la puissance du pouvoir sur les corps et sur les vies est illimitée<sup>35</sup>. Pouvoir et désir sont l'avant et le revers d'une même médaille, d'une même puissance sans limites dont le sujet est à la fois l'origine et la cible. Plus précisément, l'évanescence du citoyen signifie que le pouvoir n'a pas pour condition une limite - limite des passions et des désirs,

des volontés, limite aussi de la souveraineté, - mais bien au contraire l'absence même de toute limite. Vision assez proche, à l'évidence, de celle d'un Bataille ou d'un Blanchot.

Foucault voulait que la réflexion politique tranche enfin la tête du roi<sup>36</sup>. En fait, c'est la société civile qui est ici décapitée, privée de tout prolongement dans une communauté politique, et donc livrée à la nature, à la domination pure, à la guerre généralisée dans la dispersion généralisée de la puissance<sup>37</sup>. Cette sociologie de la puissance pouvait-elle déboucher sur une théorie politique? Relation élémentaire et microscopique, elle fait du pouvoir un aspect parmi d'autres de la vie de tous les groupements sociaux, non une dimension autonome et séparable, un sous-ensemble spécifique de l'action sociale<sup>38</sup>. Semblable à la conception marginaliste, où le phénomène économique est considéré plus ou moins consciemment comme la résultante du fonctionnement des microstructures, chez Foucault le pouvoir ne trace jamais de ligne de démarcation entre les micro-relations de puissance et les macro-relations de pouvoir<sup>39</sup>. Or, une fois accordée à cette sociologie de la puissance la part de vérité évidente qu'elle comporte<sup>40</sup>, plusieurs problèmes restent en suspens.

Le problème politique, par exemple. Est-il celui de l'obéissance? ou bien celui de la durée de l'association humaine? Un pouvoir centré sur le biologique, soutient Foucault, ne saurait considérer

l'individu comme sujet de droit, mais comme utilité à majorer. Songeons à l'obligation sanitaire, règle à la fois absolue dans ses modalités, c'est-à-dire encline à déroger au droit commun, et limitée dans son objet, limitée à la contagion, à la transmissibilité des maladies. Elle ne subsiste pas d'elle-même, à la façon des vérités mathématiques. Pour durer, elle ne réclame pas seulement que l'on obéisse à ses sollicitations permanentes; elle exige encore le concours de toutes les volontés. Ennemie des états neutres et flottants, il lui faut vaincre les résistances, mais aussi triompher de la force d'inertie et de l'abstention des citoyens. C'est-à-dire éduquer le peuple à la prévoyance, et donc, sous peine de demeurer une nécessité impuissante, transcender le circonstanciel en fabriquant de la permanence. La solidarité est donc un artifice, dont la fonction est de forcer ce qui existe naturellement à se fonder dans la durée, à s'agripper au temps. Autrement dit, en elle se renouvelle incessamment l'acte fondateur de toute sociabilité : la transformation de l'homme de la nature en citoyen.

Au total, considérée du sein de la philosophie politique, la place de Foucault paraît malaisément définissable. Plus encore que du côté de chez Nietzsche, le penseur du bio-pouvoir campait du côté de chez Hobbes, nous voulons dire d'une doctrine déduisant tous les devoirs (mais des devoirs conditionnels) d'un droit naturel à la vie (droit inconditionnel, inaliénable et absolu); d'une doctrine,

encore, qui, "abaissant délibérément le but de la politique"<sup>41</sup>, ne se souciait plus du meilleur régime, mais d'un ordre social viable quelles que soient les circonstances; d'une doctrine, enfin, qui voulait faire l'économie d'un art de gouverner et asseoir l'ordre social juste sur l'efficacité des institutions plutôt que sur la formation du caractère. Le dernier Foucault, lui, se situe de l'autre côté de cette ligne de partage fondamentale : il penserait avec le Platon du *Protagoras* qu'on ne gouverne au mieux la Cité que pour autant qu'on dirige au mieux sa vie privée<sup>42</sup>, et s'accorderait avec le Machiavel des *Discours* pour enraciner l'ordre constitutionnel dans l'ordre moral<sup>43</sup>. La philosophie classique, Machiavel, Montesquieu, de Maistre posaient qu'avant de faire des lois pour un peuple, il faut faire un peuple pour les lois; sur l'autre rive, Hume, Hobbes, Kant même croyaient à l'établissement de l'Etat jusqu'au sein d'une "nation de démons". La démarche foucauldienne est sans doute autonome par rapport à ces deux grandes lignes de pente; elle n'en paraît pas moins les épouser tour à tour.

Dans le droit fil de la *Politique* d'Aristote, le dernier Foucault paraît croire à une adéquation parfaite entre la vertu du corps social et la vertu du citoyen, à une "isomorphie"<sup>44</sup> entre "le rapport à soi et le rapport de domination". "L'homme le plus royal est roi de lui-même", enseignait la *République* de Platon, l'unité de la vertu s'éprouve dans la multiplicité des vertus. Mais le

pouvoir sur soi et le pouvoir sur les autres sont-ils de pures modalités d'un même art de gouverner, des universels singuliers? Et leurs visées, identiques? "L'héautocratie"<sup>45</sup>, sans doute, la souveraineté de soi est ascèse, tempérance, modération. Mais cette technique n'est-elle pas finalisée; ces exercices, transitifs; cette diète des plaisirs, cette stylisation, une école de vérité? Tout le contraire, en somme, de la prudence aristotélicienne, "substitut imparfait, dit Aubenque, d'une sagesse plus qu'humaine". C'est "à leur propre niveau", "dans l'exil de la Norme transcendante", que le politique, le navigateur ou le médecin cherchent une règle de choix; non pas le Bien en soi, mais le meilleur possible. Un certain "régime" de l'intelligence, donc, laquelle n'est plus le reflet de l'intelligible, mais une capacité qui devient valeur en se limitant. Une vertu, certes, mais étrangère à l'éthos; "dianoétique", et non plus éthique. De là - ce qui menace "l'isomorphie" plus haut décrite - une certaine déflation, ou dépréciation du politique. Un Périclès ne sait, tel le Roi-Philosophe, "poser sa propre science comme loi", et désespère de déduire jamais le particulier du général; il éprouve la sagesse des limites, restreint le but, et travaille à ce que Gilles-Gaston Granger nommerait une "rationalisation vers le bas". Aussi bien n'est-il pas l'homme achevé et, quoiqu'au-dessus de l'homme du commun, demeure simple expert qui suit les principes mais ne les possède pas; sous son égide - celle de la "politique expérimentale", - la Cité subsiste sans progresser, et jamais ne parvient à la perfection<sup>46</sup>.

### Maîtrise de soi ou maîtrise des circonstances?

Hegel, à propos de Napoléon, a forgé l'expression frappante: "Die Ohnmacht des Sieges". Et peut-être devrait-on évoquer, à propos de Foucault, "die Ohnmacht der Macht"<sup>47</sup>. Désir ou pouvoir, l'on ne voit pas que la puissance soit chez lui moyen pour une fin; pour être plus précis, qu'il ait pensé l'unité intérieure de ce concept, le lien entre l'efficience des moyens et la limitation du but. La guerre continue la politique, disait Clausewitz, à l'aide d'un instrument qui, s'il cessait d'être instrument, détruirait jusqu'au concept de la politique; elle possède un but, la défaite de l'adversaire, ce but n'est pas en lui-même une fin<sup>48</sup>. Point de distinctions analogues pour Foucault, chez qui le but est toujours une "maximalisation" - "de la vie"<sup>49</sup>, de l'utilité, de la docilité, voire du souci ou de la stylisation de soi, - sans que ce calcul ou cette "ratio" soient médiatisés, nous voulons dire soumis à un débat sur le possible, le désirable ou le réalisable.

Ce qui soulève "le problème de la positivité même"<sup>50</sup>, c'est-à-dire de la réalisation de la morale ou de la raison sur le plan de la puissance. Le problème, pour le dire autrement, de la puissance pour la raison. Tout comme Rousseau, Foucault n'est pas de ces moralistes qui veulent réaliser la morale; point chez lui de

positivisme politique. Un vif intérêt porté à l'herméneutique de soi, aux dépens d'une herméneutique de l'existence agissante. Raison/déraison : ce grand partage, pourtant, s'accompagne d'un autre. D'une rupture à l'intérieur de la raison elle-même, d'une scission entre sagesse et prudence, celle-là procédant d'après des principes, celle-ci vers des résultats. Non point une dissociation entre théorie et pratique, mais, par l'entremise d'une ontologie de la contingence, l'avènement d'une morale du faire, par opposition à une morale de l'être. D'un intellectualisme pratique, pour le dire autrement, porté à reconnaître dans l'action morale un cas particulier de la praxis; à la ramener à une question de tactique, ou, plus précisément, de saisie du "point de la possibilité"; à la penser sur le modèle de l'activité technique; à gommer, encore, toute distinction claire entre action techniquement réussie et action moralement bonne, entre l'utile et le bien. Moins soucieuse, enfin - ce qui nous ramène à Foucault - de la rectitude de l'intention que de l'efficace ou de la convenance des moyens, de la volonté que du choix, et de la maîtrise de soi que de la maîtrise des circonstances.

C'est cette tension entre vertu et fortune, techniques de soi et techniques de sécurité, que l'*Histoire de la sexualité* nous paraît méconnaître. Le coup d'oeil du politique, son aptitude "à conjecturer comme il faut la mesure et le moment"<sup>51</sup> aident-ils vraiment l'individu à "se conduire"; ou bien plutôt cet art

inférieur, approximatif et mystérieux, n'a-t-il rien de commun avec les arts de soi? La réponse se trouve à l'évidence chez Machiavel, chez l'expert et le praticien politique, dans ce qu'on pourrait nommer une érotique de la maîtrise des circonstances. Le vrai philosophe, dans le *Banquet* de Platon, intellectualisait la passion; en ce sens, il était le parfait amant. Amant du Bien, s'entend; le Prince, lui, le *vir virtutis*, est amant de la Fortune. Laquelle n'est pas la force maligne du dogme chrétien, la "puissance aveugle" décrite par Boèce en son *Traité des consolations*; pas non plus la bonne déesse - *bona dea* - des moralistes romains; mais une femme, et une femme perverse. Qui s'offre et s'abandonne à qui la malmène, la brutalise ou la violente<sup>52</sup>.

Rien de plus étranger au Prince, d'ailleurs, que la continence socratique, la réprobation cicéronienne des écarts sexuels pour les personnages publics, ou l'opprobre chrétienne jetée sur les péchés et dérèglements de la chair. Comprendons qu'il n'est pas un athlète de la tempérance, ne place nullement dans son comportement privé "le logos en position de souveraineté"<sup>53</sup>, mais pourchasse un idéal civique radicalement antithétique à l'idéal de soi. Et par là, incarne une vertu divorcée de toutes les vertus. Vertu flexible, ondoyante et mobile, parce qu'engagée dans une joute hasardeuse avec le tragique du hasard; mi-bestiale mi-humaine, parce qu'elle ne saurait être que violence faite à la violence de l'imprévisible,

de l'indéterminé et de l'aléatoire; vertu immanente, enfin, et devenue à elle-même sa propre norme : utile et bonne *hic et nunc*, en telle occasion, tel moment, tel lieu, parce que non plus éthique mais politique. Toute de dévotion à la *res publica*, et par là guidée par les seuls préceptes de la nécessité.

\*

Eric Weil se demandait si la solution du conflit entre l'homme et le concept de vérité, solution que l'on avait toujours cherché du côté de l'être, pourrait être trouvée sur un autre chemin. A quoi il ajoutait: "Y a-t-il un autre chemin?"<sup>54</sup>. Michel Foucault n'aura cessé de tourner autour de la question, qu'il formulait pour sa part comme celle des "jeux de vérité à travers lesquels l'être se constitue historiquement comme expérience", "problématise ce qu'il est, ce qu'il fait et le monde dans lequel il vit"<sup>55</sup>. En ce sens, en y recherchant une théorie politique, nous avons fait violence à sa pensée. Une phrase la résume : c'est comme homme de désir que l'homme occidental se constitue comme sujet, c'est dans le désir qu'il découvre "la vérité de son être". Le désir, socle de l'histoire du sujet. Autant dire que la généalogie de l'individu moderne est à chercher non plus dans la forme politique de la souveraineté, mais dans la forme existentielle de la souveraineté privée. Non plus dans l'homme soumis à la loi, c'est-à-dire

participant au Souverain, mais dans l'homme pleinement maître de ses désirs, c'est-à-dire souverain de sa jouissance. Non plus dans une théorie politique, mais dans un art de se gouverner. Ces antinomies, cette fracture demeuraient dans *la Volonté de savoir* d'ordre épistémologique ou doctrinal; elles s'enracinent plus tard dans l'ontologie même du sujet. Et sans doute le philosophe, quel qu'il soit, n'a point à reconnaître dans la politique le tout du réel; à plus forte raison, une valeur dernière. Du moins peut-on juger intrigant, piquant, que cette valeur dernière ait paru située dans "la parfaite jouissance de soi-même"<sup>56</sup>. Que l'existence ait finalement mis à distance l'histoire; et le monde privé, le monde public. Que sous le philosophe ait frémi l'artiste.

---

\* Communication au colloque "Michel Foucault: Aspekte der deutschen Foucault-Rezeption", Université de Hambourg et Institut Français de Hambourg (2-4 décembre 1988). A paraître dans les *Cahiers de philosophie*.

1. Luc Ferry et Alain Renaut, *la Pensée 68. essai sur l'anti-humanisme contemporain* (Paris : Gallimard, 1988), 174 : "On peut s'étonner, remarquent les auteurs, que la figure de Heidegger, constamment sous-jacente dans ces analyses /il s'agit des *Mots et les choses*!, n'apparaisse explicitement qu'à l'occasion d'une critique (qui, au demeurant, touche juste)." Heidegger jamais cité? A ce trait, sans doute, se reconnaît le véritable heideggerien!...
2. Voir Hans-Georg Gadamer, *Philosophical Apprenticeships* (Cambridge : MIT Press, 1985), avec une introduction de Robert R. Sullivan.
3. Michel Foucault, *l'Usages des plaisirs. Histoire de la sexualité 2* (Paris : Gallimard, 1984), 12, cité ci-après : *UF*.
4. Hubert Dreyfus et Paul Rabinow, *Michel Foucault. un parcours philosophique* (Paris : Gallimard, 1984), 332, cité ci-après : *DR*.
5. Eric Weil, *Essais et conférences* (Paris : Plon, 1971), t. II, 145.
6. Eric Weil, *Philosophie et réalité* (Paris : Beauchesne, 1982), 264; *ibid.*, 277.
7. Eric Weil, *Logique de la philosophie* (Paris : Vrin, 1974), 206.
8. *DR*, 202.
9. *Apud* Victor Goldschmidt, *Platonisme et pensée contemporaine* (Paris : Aubier Montaigne, 1970), 145.
10. Victor Goldschmidt, Notice des *Pensées* de Marc-Aurèle, in *les Stoïciens*, sous la direction de Pierre-Maxime Schuhl (Paris : Gallimard-Pléiade, 1962), 1135.
11. Michel Foucault, *la Volonté de savoir. Histoire de la sexualité 1* (Paris : Gallimard, 1976), 79, cité ci-après : *FS*; cf. aussi le supplice de Damien dans l'Incipit de *Surveiller et punir* (Paris : Gallimard, 1975), cité ci-après : *SP*.
12. Michel Foucault, la Vie des hommes infâmes, *les Cahiers du chemin* (15 janvier 1977), 28-29, cité ci-après : *CC*.

13. Michel Foucault, *le Souci de soi, histoire de la sexualité 3* (Paris : Gallimard, 1984), 3, 111, cité ci-après : *SS*
14. Hugo Friedrich, *Montaigne* (1949-1967) (Paris : Gallimard, 1968), coll. "Tel", 263; et *SS* 108, 116.
15. *CC*, 17.
16. *DR*, 313-14.
17. *FS*, 112-13.
18. *UF*, 39 et *passim*.
19. Pierre Maxime Schuhl, *L'Œuvre de Platon* (Paris : Vrin, 1971), 150.
20. *FS*, 122, 128.
21. Georges Dumézil, *Mitra-Varuna. Essai sur deux représentations indo-européennes de la souveraineté* (Paris : Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes, 1940), 144-45, cité par Ernst-Robert Curtius, *la Littérature européenne et le moyen-âge latin* (Paris : PUF, 1956), coll. "Agora", t. I, 284.
22. *FS*, 139; *UF*, 11.
23. *FS*, 109.
24. *FS*, 135; cf. également : Questions à Michel Foucault sur la géographie, *Hérodote*, 1 (1er trimestre 1976), 71-85.
25. Claude Lévi-Strauss, *L'Homme nu. Mythologiques IV* (Paris : Plon, 1971), 561.
26. *UF*, 16-7.
27. Michel Foucault, Nietzsche, la généalogie, l'histoire, in *Hommage à Jean Hyppolite* (Paris : PUF, 1971), 154.
28. *FS*, 188; et *CC*, 29, 27.
29. Eric Weil (1971), II, 394-416.
30. *SS*, 94, 101, 110, 174-75.
31. Cf. Leo Strauss, *Droit naturel et histoire* (1953) (Paris : Plon, 1954), 267.

32. *UF*, 10; et *VS*, 109.
33. *VS*, 112-13.
34. *VS*, 117 et 188.
35. *CC*, 23.
36. *VS*, 117.
37. Michel Foucault, *Microfisica del potere*, a cura di Alessandro Fontana e Pasquale Pasquino (Turin : Einaudi, 1977), 3-28.
38. Cf. Raymond Aron, *Etudes politiques* (Paris : Gallimard, 1972), 150, 155.
39. Cf. Gilles-Gaston Granger, *Methodologie économique* (Paris : PUF, 1955), 372-74.
40. Raymond Aron (1972), 190.
41. Leo Strauss (1954), 205.
42. Pierre-Maxime Schuhl (1971), 178.
43. J. G. A. Pocock, *The Machiavellian Moment* (Princeton : Princeton University Press), 204.
44. *UF*, 96.
45. *SS*, 116.
46. Pierre Aubenque, *la Frudence chez Aristote* (1963) (Paris : PUF, 1976), 19, 44, 43; et Eric Weil, *Essais et conférences* (Paris : Plon, 1970), t. I, 29.
47. Raymond Aron (1972), 187.
48. Eric Weil (1971), II, 227.
49. *DR*, 204.
50. Eric Weil (1971), II, 148.
51. *UF*, 156.
52. Quentin Skinner, *Machiavelli* (Oxford : Oxford University Press, 1981).

38-40.

53. *UF*. 100.

54. Eric Weil (1970), I, 43.

55. *UF*. 12-13, 16.

56. *UF*. 12, (38).